

MO
OUSMANE SOCÉ

KARIM

ROMAN SÉNÉGALAIS

Préface de Robert DELAVIGNETTE

1740


BIBLIOTHÈQUE DE L'UNION FRANÇAISE

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES



OUSMANE SOCÉ

KARIM

Roman sénégalais

Suivi de
Contes et Légendes d'Afrique Noire
Préface de Robert DELAVIGNETTE
(3^e ÉDITION)

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNION FRANÇAISE

Nouvelles Éditions Latines
I, Rue Palatine – PARIS (6^e)

Sommaire

Couverture

Page de titre

PREFACE

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CONTES ET LÉGENDES D'AFRIQUE NOIRE

LA LEGENDE DE GHANA

HAM BODEDIO (Légende peulhe)

TARA ou la Légende d'El Hadji Omar

NOTES HISTORIQUES pour rectifier les erreurs que le guitariste a commises.

PENDA

LA LEGENDE DE MAÏSSA TENDA OUEDDJ

AU TEMPS OU L'HOMME ET LA BÊTE SE PARLAIENT

HISTOIRE DE L'HOMME QUI AVAIT PASSION DES CERISES

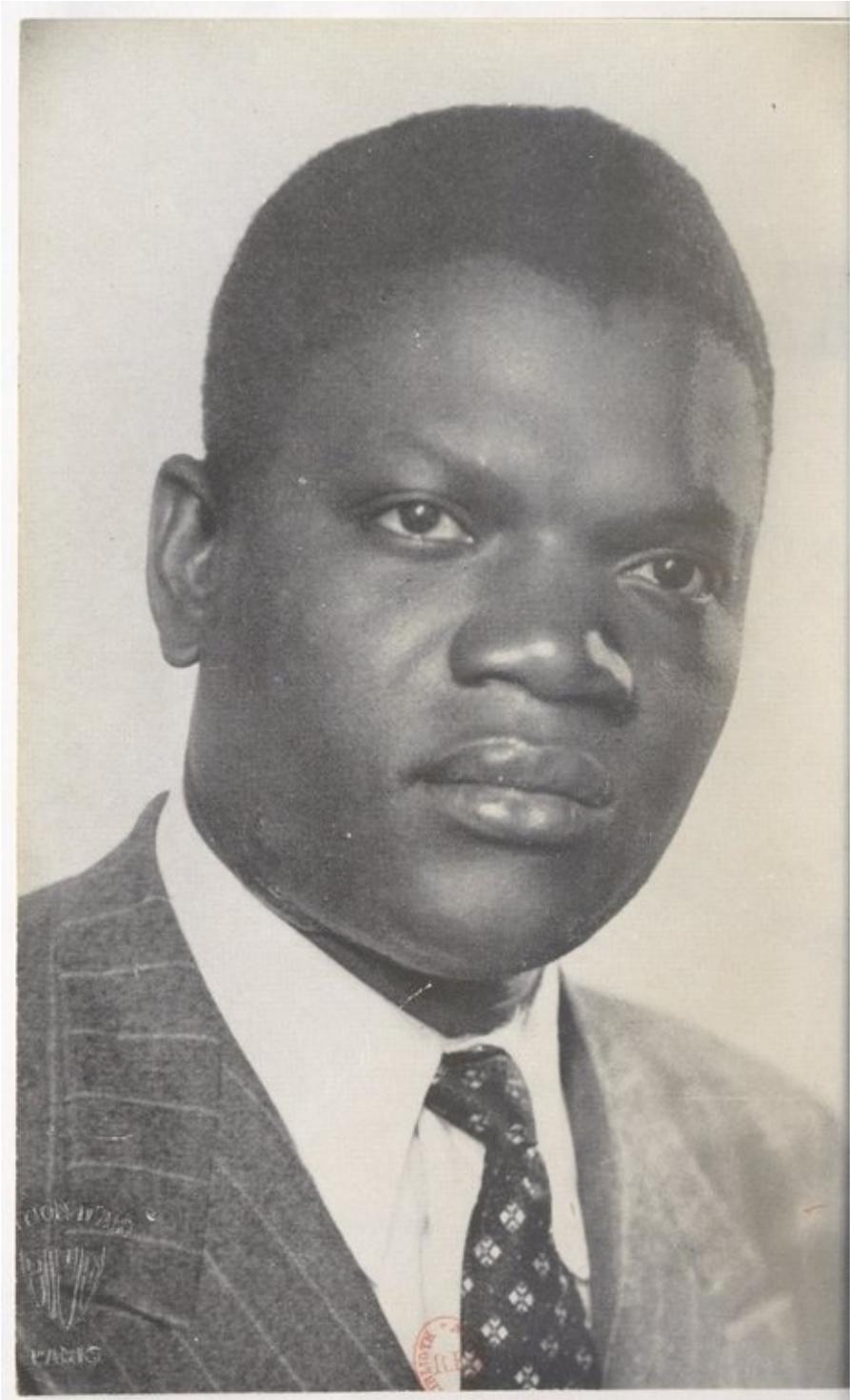
SARA-BA (nouvelle)

LA LEGENDE DE SILAMAKAN

Notes

Copyright d'origine

Achévé de numériser



PREFACE

Il suffit maintenant de dix huit heures d'avion pour aller de Paris à Saint-Louis du Sénégal, la ville d'Ousmane SOCE et de son héros « KARIM ».

Oui, le trajet s'est bien raccourci depuis Pierre LOTI et son « roman d'un spahi ». Mais quelle que soit la magie du voyage par les airs — et elle est grande ! — il s'agit toujours de passer d'un monde dans un autre monde. Et si bouleversante que soit la marche technique vers l'Unité des races humaines, il s'agit toujours de quitter l'Europe pour atterrir en Afrique. Enfin, si nouvelles que soient les formes actuelles de la vie africaine, il s'agit toujours de comprendre l'esprit africain.

Ousmane SOCE nous y aidera.

L'Afrique a beau se rapprocher matériellement de nous. Elle n'est pas simple..Il faut l'interroger et on ne l'interroge bien que si l'on entre en sympathie avec elle. C'est alors qu'elle révèle une profonde complexité de caractères sociaux et de traits humains.

Ousmane SOCE nous mettra dans la disposition qui convient pour interroger l'Afrique avec sympathie et pour découvrir la valeur de ses types et de ses mœurs.

*

L'Afrique n'est pas simple. Entendez un savant qui la connaît bien ; le Directeur de l'Institut Français d'Afrique Noire, Théodore MONOD.

*

« A la surface de l'énorme continent se succèdent, du désert à la forêt, de la mangrove aux glaciers, une riche diversité de milieux physiques et par conséquent de faunes et de flores. Quant à l'homme, bien loin d'être partout identique, il présente des types physiques très variés — quoi de commun entre un Négrille et un Peul, entre un Bushmann et un Ouolof ? — parle d'innombrables langues compliquées au vocabulaire souvent exubérant, et loin

de présenter une civilisation, révèle aujourd'hui à l'ethnologue l'existence de toute une série de cycles culturels ayant chacun leurs caractères, leur aire de distribution et, bien entendu, leur histoire.

« Des nappes de sédiments culturels ont coulé au cours des siècles, à la surface de l'Afrique, se recouvrant souvent les unes les autres et, naturellement, à partir d'origines différentes : la vieille Méditerranée, en tous les cas, et tous les Orients, peut-être jusqu'à l'Inde.

« Les Africains, il est vrai, n'ont pas tout reçu de ces contacts : ni la charrue, ni l'alphabet en tous les cas. Ce qui les empêche de posséder une histoire écrite, mais non point d'en avoir une quand même, et tout aussi vieille que celles qu'ont conservée, ailleurs, la brique ou le marbre. Le Noir n'est pas un homme sans passé, il n'est pas tombé d'un arbre avant-hier. L'Afrique est littéralement pourrie de vestiges préhistoriques et certains se demandent même depuis peu si elle n'aurait pas, contrairement à l'opinion courante, vu naître l'homme proprement dit

« Et il est bon aussi de savoir admirer chez le Noir son sens de la politesse et de l'hospitalité, son amour des enfants, tout comme ailleurs, l'humour de ses conteurs, la sagesse sentencieuse de ses vieillards, ses dons artistiques, l'inspiration de ses poètes, les facultés supra-normales de ses devins, l'expression, dans certains cas, d'une pensée philosophique, symbolique, religieuse ou mystique.

« L'Afrique existe, très concrètement, il serait donc absurde de continuer à la regarder comme une table rase, à la surface de laquelle on peut bâtir, à nihilo, n'importe quoi ; comme une substance informe à laquelle on puisse infliger, au gré de l'opérateur, n'importe quel moule. Dans notre sottise — et paresseuse — passion de la généralisation abstraite, nous sommes persuadés qu'un système d'enseignement, un mode de scrutin, un code, un régime sont bons « en soi » et automatiquement salutaires à la totalité du globe, or l'on voit mal, à priori, pourquoi ce qui a réussi (quand c'est le cas) sous le 45° de latitude Nord serait nécessairement bénéfique aux bergers du Tibesti ou aux Pygmées de la forêts vierge.

« Des civilisations sont en contact et, par conséquent, en conflit. Persuadés que la nôtre est non seulement la seule bonne, mais la seule possible, nous accepterions volontiers de la voir, dans une conquête planétaire, se substituer à toutes les autres. Eventualité qui peut réjouir le marchand de brosses à dent vitaminées, d'apéritifs ou de livres obscènes, mais qui épouvantera, comme la plus redoutable des menaces, ceux qui tiennent la personne, celle des peuples, comme des individus, pour une irremplaçable richesse.

« Non pas malgré sa prodigieuse diversité : à cause de celle-ci. Et pour la

même raison qui fait nécessaire à la symphonie la variété des instruments, à l'harmonie du tableau la polychromie des palettes. Exactement ce que dit TEILLARD DE CHARDIN quand, à propos des races humaines, il parle de « diversité fonctionnelle », « d'essentielle complémentarité », et « d'union qui différencie ».

« Car c'est ici le centre du problème. Il ne s'agit nullement en effet d'appauvrir l'humanité en assurant le triomphe d'un seul des aspects possibles de la culture humaine, mais bien plutôt de permettre à chaque élément de la famille terrestre d'apporter au concert commun, pour en enrichir l'ensemble, ce qu'elle possède de meilleur. Au terme, par conséquent, d'un choix, d'un tri, chaque culture devant à la fois ne retenir de son propre patrimoine que ce qui mérite de l'être et n'accepter de l'influence extérieure que ce qui est organiquement assimilable et peut enrichir son âme.

« Associer, juxtaposer, réunir, ce n'est pas nécessairement fusionner. L'union féconde n'est pas celle qui abolit les virtualités spécifiques et fait d'une précieuse diversité, je ne sais quel informe et désolant magma ; l'union véritable exalte les personnalités associées, découvrant dans leur contact mutuel, et plus encore dans un but commun proposé à leur activité, des raisons nouvelles d'être pleinement elles-mêmes et de mettre leurs richesses respectives au service du bien collectif.

« Au moment où disparaît ce que le vieux système colonial après cinq siècles, avait de décidément périmé, et où des formes nouvelles de structure comme de mentalité vont devoir se dégager, il importera d'accepter honnêtement les différences, énormes, et à mon avis, heureuses, qui séparent les hommes. Différences qu'il serait insensé et vain de vouloir nier, mais qu'il faut ouvertement reconnaître, pour y trouver, grâce au miracle d'une union totalisante, additionnant des richesses, les éléments mêmes d'un nouveau progrès spirituel.

« A condition que ce soit celui-ci que l'on vise et que l'on ne continue point à tenir les autres, matériel, économique, politique, pour une fin en soi, et non pour ce qu'ils sont, un moyen. Mais ceci est une autre histoire. »

*

Cette citation de Théodore MONOD, homme de science, n'était pas inutile à la présentation de l'œuvre littéraire d'Ousmane SOCE.

Par des contes, des légendes, et par un roman, « KARIM » Ousmane SOCE nous livre une évocation authentique de l'Afrique traditionnelle, et un témoignage irrécusable sur le Sénégal contemporain.

M. Ousmane SOCE, est du pays qu'il chante. et il connaît les hommes qu'il décrit. Il les aime ; et nous savons par ailleurs qu'en faisant de lui leur représentant, (il est conseiller de la République pour le Sénégal) ceux-ci ont à leur tour montré qu'il avait mérité leur estime et gagné leur confiance.

« KARIM », publié en 1935, avait immédiatement pris place parmi les œuvres les plus représentatives de la jeune littérature franco-africaine. Mais il devait être réédité, et sans doute est-il bon qu'il le soit maintenant, car il est à la fois souhaitable et probable qu'il recevra aujourd'hui une audience plus large encore. Ce « roman sénégalais » était en avance sur son temps ; il répond souvent à des questions devenues pour nous plus pressantes, sinon plus actuelles.

Il faut que nous écoutions M. Ousmane SOCE, lorsqu'il veut, avec un admirable souci de vérité, qui parfois semblerait cruel si une compréhension sympathique ne venait le tempérer, nous montrer son pays tel qu'il l'a vu.

Sénégalais, il a su voir le Sénégal. La chose est plus remarquable qu'il n'y paraît.

Il a su broser de rapides tableaux des villes africaines : Saint-Louis, Dakar, Rufisque et de la campagne sénégalaise.

Il a su crayonner les hommes. Leur allure physique d'abord, qu'il décrit avec précision, leur teint noir qui est plein de variété et de nuances ; il les campe avec une richesse dans l'expression qui les fait vivre à nos yeux. Et il atteint leur être même, et c'est là le fond de « KARIM ».

Abordons cette œuvre dans l'esprit qui animait son auteur lorsqu'il l'a composée. Celui qui saura ne pas se contenter d'y lire une histoire agréablement contée, y trouvera toute l'âme sénégalaise, et son trouble devant l'apport de l'Europe.

KARIM et ses compagnons sont d'authentiques ouolofs, fiers et généreux, aimant le faste, les sentiments nobles et les actions héroïques. Ils ont pour modèles les grands Linguères dont on leur a chanté la gloire... Mais les blancs sont venus et l'Afrique a changé. KARIM et ses amis ne peuvent plus vivre comme leurs ancêtres. La défaillance de leur idéal traditionnel les laisse désarmés devant la vie moderne qui risque de les briser. Les efforts qu'ils doivent faire pour retrouver le sens de leur vocation, et leur place dans le monde nouveau, tel est bien le sujet de « KARIM ».

Autour du héros, les villes, les hommes et leurs valeurs se heurtent. Les uns appartiennent à un passé irrévocablement disparu ; les autres cherchent leur place dans une société en mouvement. Saint-Louis « vieille ville française » meurt de la concurrence que lui fait Dakar, « ville jeune et moderne » ; les Samba Linguères doivent, pour vivre, trouver des places de bureaucrates ; les

jeunes qui se réunissent autour de l'instituteur Abdoulaye s'opposent au vieil Amadou. Tous participent à la naissance de ce que nous devons bien, avec M. Ousmane SOCE, appeler « civilisation métisse ».

Mais ce roman ne défend pas une thèse toute faite. Il traite, et avec art, un grand problème : celui que pose l'entrée des sociétés africaines dans le monde moderne. La solution n'est pas encore trouvée ; elle ne sera dégagée que progressivement. Et pour y parvenir les efforts de tous les hommes de bonne volonté, européens ou africains, seront nécessaires.

M. Ousmane SOCE nous montre cependant une des voies qui peuvent conduire l'Afrique Vers son avenir : après avoir fait vivre KARIM à Dakar « prolongement de la métropole », il le fait revenir et se fixer à Saint-Louis, où la présence française a su respecter les traditions sénégalaises et s'allier à elles. Et lui-même, après avoir écrit « KARIM », a voulu, en 1942, réunir ces contes et légendes où respire toute l'Afrique noire.

Le passé ne doit pas être un obstacle à l'adaptation qu'impose le présent. De la connaissance du passé, de son respect et aussi de son amour, les hommes ont toujours reçu le sens de leur vocation individuelle comme de leur vocation collective et la force de les bien remplir. L'Afrique ne fera pas exception. Elle trouvera en elle-même assez de ressources spirituelles pour accomplir l'effort de synthèse que le monde moderne exige de tous les hommes, et pour enrichir le patrimoine de pensée qui est commun à toute l'humanité.

Ce n'est pas le moindre mérite de « KARIM » et des contes et légendes recueillies par Ousmane SOCE que de contribuer à nous faire apprécier le don de l'Afrique à la vie du monde.

*

Un dernier mot sur « KARIM ».

Ce n'est pas un livre isolé, comme le fut ce roman méconnu « Force-Bonté » de BAKARY DIALLO, qui n'eut pas à l'époque où il parut l'audience qu'il méritait.

« KARIM » appartient à une floraison d'œuvres africaines qui sont le fruit d'une même génération de Noirs, nos contemporains. Faut-il citer — et pour le Sénégal seulement — Léopold SEDAR SENGHOR, poète et écrivain politique, Alioune DIOP, dont la tournure d'esprit s'apparente à notre lignée de moralistes et de philosophes. J'ai dit ailleurs l'importance de cette entrée des écrivains d'Afrique Noire dans les Lettres Françaises et j'ai marqué leur filiation et aussi leurs différences avec le grand et cher René MARAN.

Ce qui brille dans cette floraison, c'est l'éclat qu'elle doit à notre idéal de

liberté. Comparez par exemple le comportement de « KARIM », jeune noir de Saint-Louis du Sénégal, à l'attitude qui est imposée par les mœurs et la société au héros de « Jeunesse Noire », de Richard WRIGHT. Observez le « Black boy » américain d'une part et « KARIM » au Sénégal d'autre part ; tous deux sont en contact avec le monde des Blancs et happés par l'engrenage de la civilisation des machines et du profit. Et pourtant « KARIM » n'a pas cet accent d'âpreté, ce besoin intense de défense continue et camouflée devant le Blanc, qui monte du « Black boy » de Richard WRIGHT. « KARIM » a la démarche aisée, même s'il est gêné par ses dettes ou par ses heures de bureau ; « KARIM » n'est pas toujours heureux mais ses malheurs ne sont pas cette misère morale de la ségrégation à laquelle le « Black Boy » de Richard WRIGHT se voit contraint et dont il cherche à se libérer pour prendre conscience de sa personnalité. « KARIM » au Sénégal déploie librement sa propre originalité.

Dans les œuvres littéraires qu'ébauche la génération africaine de notre temps, je vois la promesse d'un rapprochement désintéressé entre Noirs et Blancs et aussi la promesse d'un singulier dépassement auquel Blancs et Noirs sont conviés.

En s'exprimant, en s'analysant, les africains travaillent non seulement à leur développement mais au nôtre. Et ils portent le problème de nos rapports avec l'Afrique sur un plan supérieur qui les oblige et qui nous oblige avec eux à dépasser les vieilles notions de colonisation comme le stade du nationalisme africain.

Robert DELAVIGNETTE.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA chaleur, la lumière, formaient le même éther ardent qui semblait avoir absorbé la Vie tant il y avait du silence. C'était l'heure où les tôles des cases éblouissaient comme des soleils d'argent.

Des dromadaires avançaient sur le pont, dans ce même tangage rythmé, nonchalant et infatigable. Suivaient leurs conducteurs, les Maures, à la peau bronzée, drapés de boubous sombres, les cheveux gras, disposés en cônes de palmiers. Ils marchaient, empreints de cette indifférence fataliste qui les caractérise.

Le fleuve, semblable à un boa, s'étirait, jaune, lumineux, vers l'Atlantique.

Sur cette rive, un aveugle cherchait le Monde visible à l'aide de son bâton et redisait, pour avoir l'obole du passant, sa même plainte « d'errance ». Les lavandières, penchées sur des baignoires écumeuses, tordaient le linge en murmurant des airs qui berçaient leur travail. Les bambins dodelinaient de la tête à la surface de l'eau.

A l'autre rive, bordant les quais, les maisons blanches, dominées par le Palais du Gouverneur, les palmiers de N'Dar-Toute, le dôme et les minarets de la Mosquée du nord.

C'était, lorsque le soleil entamait la seconde moitié de sa course, le spectacle doucement émouvant qu'offrait à Karim sa ville natale...

... Saint-Louis du Sénégal, vieille ville française, centre d'élégance et de bon goût sénégalais ; il avait joué ce rôle durant tout le dix-neuvième siècle.

De nos jours, avec la concurrence des villes jeunes comme Dakar, Saint-Louis dépérit ; mais on y retrouve toujours ce faste dans les cérémonies et les réjouissances, cette majesté orientale, fortes empreintes de la civilisation arabe...

Karim entrait dans sa vingt-deuxième année ; un grand garçon, noir tabac, bien découplé ; les yeux marrons, une broussaille de cheveux courts, en vaille, entassés les uns sur les autres ; un sourire paré de fines dents nacrées.

D'allure correcte dans la rue, il passait pour « sérieux », de l'avis des vieillards. Au demeurant, il était « joyeux compagnon », franc, serviable avec ses amis mais un tantinet polisson pour les jeunes filles de son âge.

Il avait conquis son Certificat d'études à l'Ecole Française. Depuis sa

libération du service militaire, il était employé dans une maison de commerce. Il y passait les journées devant de grands registres et additionnait d'interminables colonnes de chiffres. Sa tête se fatiguait. Son travail l'ennuyait à la longue. Il était fier, en compensation, d'être juché sur un tabouret, de manipuler un volumineux livre-journal, surtout quand les demoiselles passaient et lui envoyaient, de la rue, leur plus fascinant sourire.

Un samedi soir, il en vint tout un cortège qui s'arrêta devant son bureau ; appuyées sur le rebord de la fenêtre basse, elles dirent en chœur : « Guèye ! » (selon la coutume du pays qui consiste à prononcer seulement le nom de la personne qu'on veut saluer).

Puis commença un bavardage fait des mille riens qui composent la conversation des amoureux.

— Karim, ne nous donnes-tu pas un cadeau de réception ? hasarda la plus audacieuse.

— Je voudrais bien, mais vous êtes arrivées à l'improviste ; prévenu, j'aurais fait pour vous quelque chose de grand.,

— Tes paroles sont la vérité.

— Tu nous donneras au moins le prix de trois noix de cola ? insista une autre.

— Oui, fit Karim.

Joignant le geste à la parole, il lui jeta, après l'avoir froissé dans la main, un billet de cinq francs.

— Nous te remercions, Guèye ; tu es sans égal à Saint-Louis !

Pendant que ces propos s'échangeaient, une jeune fille bronze clair, drapée de mousseline bleue, chevelure à reflets de limaille de fer, yeux noirs en amande, n'ouvrait pas une seule fois la bouche.

Karim, à la dérobée, avait examiné ses traits et admiré sa beauté. Elle était vraiment charmante et il songeait déjà à une conquête.

Après le départ des belles visiteuses, Karim resta rêveur un moment, son crayon planté dans sa chevelure crêpue. Puis il se leva, se pencha à travers la fenêtre et appela Fatou, la plus âgée.

— Que me veux-tu, Guèye ?

— Approche-toi davantage, Fatou.

Elle obéit, grignotant son cure-dents de bois tendre.

— Comment se nomme la petite « rougeâtre » qui a le boubou de mousseline ?

— Marième, renseigna-t-elle, dans un sourire.

— Où habite-t-elle ?

— Dans le quartier Nord : leur maison tient à la nôtre, quand on se dirige du côté du grand fleuve.

— A-t-elle un amoureux ?

— Oui ; mais ils se sont querellés dimanche et je crois qu'ils vont rompre.

— Bien ; je vais te confier une mission. Déclare-lui que je l'aime ; je lui ferai visite ce soir. Fatou, tu es ma soeur ; je compte sur toi pour réussir ; dis à Marième tout le bien que tu pourras sur moi.

— Oui, j'arrangerai tout ; tu peux espérer ; une recommandation : ce soir, chez elle, montre que tu n'es point de ces jeunes hommes, incapables de se payer une cigarette.

— Entendu, chez elle, je ressusciterai le règne de Maïssa Tenda !¹.

Fatou s'éloigna.

Plus que jamais, Karim devint songeur. Il jeta un coup d'œil sur la pendule :

— Quatre heures ! Encore une heure à attendre !

Il plongea la main dans sa poche, d'un geste machinal, et en sortit son portefeuille.

— Trois cents francs !

C'est ce qui lui restait de sa solde du mois passé, alors qu'on était au cinq seulement. Et la facture de la maison Bertin qu'on lui avait présentée ce matin ?...

Oh ! le mois prochain ; à l'instant, il ne fallait songer qu'à la conquête de Marième...

Karim fut agréablement surpris par l'horloge qui égrenait, précipitamment, les cinq coups libérateurs. Il rangea ses livres de comptabilité, posa son fez sur le sommet du crâne et s'en fut vers la maison de ses parents, située dans le Quartier Sud.

Il acheta, dans un bazar marocain, une paire de babouches blanches, arriva chez lui, joyeux, impatient.

Il défit le paquet de linge et enfila un ample pantalon de cotonnade rappelant celui que portent les Algériens ; il étrenna une chemise blanche à plastron de soie ; dessus, il endossa un riche boubou de basin. Il chaussa ses babouches, considéra le beau contraste qu'elles faisaient avec les reflets bleu-noir de ses pieds teints au henné.

Peigné et parfumé ; il mit dans son unique poche de devant portefeuille, cigarettes, allumettes et mouchoir...

— Tu n'attends pas le souper ? demanda sa petite sœur.

— Merci, Khady ; je n'ai pas faim ; tu le diras à ma mère.

Il alla prendre ses meilleurs compagnons Moussa, Alioune et Samba.

— Les frères ! je vais faire une « grande attaque ». Montrez-moi, aujourd'hui, que vous êtes de vrais frères.

— Karim, tu sais bien qu'où tu mourras nous mourrons !

Devisant ainsi, ils arrivèrent chez Marième. Alioune frappa.

— « Entrez » !

Assise sur le lit, Marième portait une camisole, aux manches bouffantes, s'arrêtant aux coudes. De dessous les broderies émergeaient des bras couleur brique, à la peau lisse comme du satin, aux poignets délicats, chargés de bracelets ; sa gorge nue se ployait, sillonnée de gracieux plis ; aux oreilles des boucles d'or ; et à l'extrémité d'une de ses tresses d'ébène, un louis d'or brillait sur le front. Elle s'était drapée de lourds pagnes tissés par les artisans wolofs.

Karim vint s'asseoir à ses côtés. Les camarades prirent place dans les fauteuils disposés le long des murs.

Karim détaillait tout ce qui meublait la pièce : armoire à glace en pitchpin, lits de cuivre ; les murs étaient ornés de photographies agrandies des parents, amis, habitués de la maison. On remarquait de petites nattes colorées d'où émergeaient, de place en place, un œuf d'autruche, un caïman en bois, une calebasse sculptée. Une ampoule électrique suspendue au plafond déversait une lumière crue.

Les sénégalais gardaient le silence. Leurs boubous, d'une blancheur de pur clair de lune, donnaient, par l'ampleur, un air de majesté !

Moussa ouvrit la conversation :

— Pourquoi ne causez-vous pas, Marième, ma soeur ?²

La demoiselle, intimidée par l'assemblée de ces messieurs en haute toilette, grisée par les parfums qui flottaient dans l'air, ne put articuler mot. Elle répondit par un sourire...

Des jeunes filles entrèrent sans avoir frappé : amies de Marième, à qui elle avait demandé de lui tenir compagnie, pour la réception de son nouvel amoureux.

— Ma sœur, comment vous appelez-vous, dit Samba, à celle qui était à côté de lui.

— Rokhaya.

— Rokhaya, connaissez-vous ces jeunes hommes assemblés ici ?

— Non, mon frère.

— Nous sommes « samba linguères » !

— C'est la vérité ; mais qu'est-ce qu'un « samba-linguère » ?

— Un « samba-linguère », au temps de l'épopée, ne fuyait pas devant l'ennemi ; lorsque les griots chantaient sa louange, il se dépouillait de ses biens et les leur donnait ; il avait de l'honneur une haute idée et exécutait quiconque lui faisait grande offense ; de nos jours, il connaît son devoir et le remplit en toute circonstance³. Et le « samba-linguère » Karim se présente, aujourd'hui,

chez votre camarade. Il est digne d'être son ami ; vous en aurez des preuves !

Changeant d'interlocutrice, Samba demanda à Marième :

— Que pensez-vous de ce que j'ai dit ? Jolie ! [rafète].

— Vos paroles sont la vérité ; il suffit de vous entendre pour en être persuadée.

Karim tressaillit de joie. Samba lui jeta un regard significatif auquel il répondit par un plissement d'yeux.

— Rokhaya, ordonna Alioune, faites venir des griots pour nous distraire.

Troubadours et trouvères sénégalais saluèrent l'assistance :

— « Sala Malikoum, Guer-Gni ? » (avez-vous la paix les Seigneurs ?).

— « Malikoum Salam » (nous avons la paix !).

Ils s'installèrent sur les nattes qui tapissaient le plancher. Le guitariste accorda son instrument et attaqua l'air « Soundiata ».

Tout le monde se tut. Les sons discrets se déroulaient en une chevauchée rythmique, mimaient la marche guerrière de l'armée du roi Soundiata... quelque chose de mélancolique, de majestueux et d'héroïque ensemble. A l'entendre, l'imagination vous transportait aux temps des rois africains qui mettaient leur honneur et leur orgueil dans un mot : « Vaincre » !

Les griots murmuraient des paroles qui accompagnaient la musique. L'auditoire écoutait, silencieux, recueilli.

Karim plongea la main dans sa poche, en sortit un billet de cent francs et le jeta sur les nattes.

Le guitariste s'en empara, remercia :

— Guèye ! descendant de Dialor Coumba Borso, tué sur le champ de bataille, près du grand baobab du Saloum⁴. Tu es le plus valeureux de ceux de ton rang. Marième, il est digne d'être ton amoureux !

— C'est la vérité ! ponctuèrent les griots.

Et afin d'éviter que le guitariste accaparât les dons, ils entonnèrent des louanges à Karim. Le Khalam-kat⁵ essaya de jouer encore, mais la voix du chœur couvrit sa musique. Le chant évoquait la bravoure des ancêtres de Karim, les faits d'armes qui les avaient rendus célèbres. Un frisson guerrier parcourut le corps du jeune homme ; il se sentit une âme de brave ; si, à cette minute, des ennemis armés de lances, de sabres et de dibi⁶ s'étaient montrés, il se serait jeté sur eux pour vaincre ou mourir, comme le faisaient ces aïeux dont on vantait le courage...

Il tendit un billet de cent francs au chef des chanteurs. Ses compagnons, pour lui témoigner leur amitié, y joignirent, chacun, un billet de cinquante.

— Dieuré ! Dieuré !⁷ s'exclamèrent les griots ; voici les Braves ! Marième,

acceptez leur offre d'amitié ; vous ne le regretterez pas !

— On s'en va ? demanda Karim à son « état-major ».

— Oui, répondit-on.

Il s'attarda à mettre ses babouches et partit le dernier. Marième le reconduisit. Lorsque les deux amoureux furent dans la rue, ils se souhaitèrent le bonsoir, après s'être embrassés derrière le battant de la porte d'entrée...

Elle retrouva ses camarades qui la complimentèrent en riant.

— En vérité, Marième, tu as un « samba-linguère » ! Il a donné deux cents francs aux griots. Ses amis sont sans égaux et dignes d'être ses compagnons.

— Il me plaît beaucoup ! conclut-elle.

CHAPITRE II

KARIM se réveilla le cœur débordant de joie au souvenir de sa première visite à Marième : elle s'était passée selon ses vœux ; la jeune fille avait été polie, accueillante, et lui avait produit bonne impression par sa générosité.

Il s'étira deux fois, puis mit son cafetan ; il se lava la figure, sans savon, décrocha de son porte-manteau une chemise pour s'essuyer et s'en fut au travail.

Au bureau, il raconta à ses camarades les péripéties de son « attaque ». Toute la journée, il n'eut pas l'esprit à son travail ; les longues colonnes à additionner l'ennuyaient. L'image de la jeune fille, seule, l'absorbait et le faisait rêveur...

Il eut la visite de Fatou, l'amie de Marième :

— Marième te fait dire que ses griotes viendront te saluer, chez elle, cette nuit.

— Entendu, acquiesça-t-il.

Karim était flatté de ce qu'il venait d'apprendre ; mais la réception nécessiterait de l'argent ; or, il ne lui restait que cinquante francs. Il sortit de sa poche une lettre. Il détacha le deuxième feuillet libre, y griffonna.

« Bon pour trois cents francs à prélever sur ma solde de ce mois ».

Saint-Louis, 12 janvier 193...

KARIM.

A la tombée de la nuit, accompagné de son diali⁸, il se rendit chez Marième.

La chambre était inondée de vapeurs d'encens et la respiration en était délicieusement gênée. Les lits avaient été dressés soigneusement, nantis de beaux draps blancs.

Karim fut touché de l'estime qu'on lui témoignait. Il se déchaussa, s'étendit, de tout son long, sur le lit de cuivre. Son boubou, fortement empesé, se gonflait et, à son moindre mouvement, jouait un frou-frou qui ne lui déplaisait pas.

Les griotes n'attendaient que l'arrivée de Karim pour chanter la louange de Marième.

— Marième, si tu étais homme, tu serais « damel » !⁹.

« Si tu étais cheval, tu aurais la noblesse du « pur sang » !

« Mais nous ne regrettons pas que tu sois femme ! tu es l'étoile de ton sexe en beauté, en générosité, en conduite ! Nous avons espoir en toi et tu ne nous décevras pas !

« Marième, notre « Guère » !¹⁰, qui veut être ton ami. doit être le nôtre ; nous sommes inséparables ! »

Karim comprit l'allusion et, comme il est d'usage chez les sénégalais, donna cent francs, en digne amoureux de la jeune fille dont on faisait l'éloge.

Les griotes, surprises et comblées se mirent à réciter des remerciements, sans s'écouter, dans un désordre de discours qui amusait.

La coryphée parvint cependant à avoir la parole.

— Comment vous appelez-vous, mon guer ?

— Karim Guèye.

— Votre générosité ne m'étonne plus, poursuivit-elle. C'est un héritage que vous recevez de vos valeureux ancêtres qui, dans les batailles, lorsque l'ennemi était plus fort, emplissaient leur large pantalon de sable et restaient attachés au sol afin de ne pouvoir pas fuir si, agonisants ils perdaient le contrôle de leurs actes ; dans la vie privée, quand une grande honte les frappait, ils se couchaient, prenaient, entre les dents, le canon de leur « dibi et, les orteils sur la détente, se faisait sauter la cervelle pour ne pas survivre à leur honneur !... Niàye ala Gayenago ! L'Eléphant n'a pas de berger !

— Samba-Linguère ! s'écrièrent les griotes en signe d'admiration.

Elles quittèrent l'assemblée, remerciant encore ; et, jusque dans la rue, on les entendit faire l'éloge de Karim...

Marième se dirigea vers la table unique, placée contre le mur. Dessus, voisinaient avec ordre, soupières, objets de toilette, ciseaux, jeu de carte...

Elle y prit unealebasse, enleva le pan d'étoffe qui la recouvrait et versa du lait dans de petites tasses émaillées qu'elle distribua. Et une dégustation commença, tandis que la conversation s'emparaît du premier sujet venu.

Après, en « samba-linguère », chacun glissa, dans une soucoupe, un billet de vingt-cinq francs.

A minuit, les invités se retirèrent.

En chemin, pour tuer le temps, ils se firent des confidences :

— Tu sais, Karim, je n'ai plus le sou. J'ai tout dépensé dans ton « attaque ». Il ne m'est pas seulement possible d'acheter du tabac.

— Demain, je te donnerai un « bon » et tu prendras des « Job » chez mon boutiquier syrien.

— Moi, je n'avais rien donné à mes parents, se lamenta un second.

— Tu prendras un sac de riz à la « Compagnie Cayoriene » ; ils seront contents avec ça.

— Moi, reprit un troisième, j'ai deux pantalons à retirer chez mon tailleur.

— Oh ! Attends le mois prochain...

Ainsi, ils sacrifiaient leurs propres besoins et ceux de leurs parents à leur générosité envers les griots et les amis. Il ne fallait pas que, dans le monde, l'on pût dire qu'ils étaient avarés ou même économes : pour eux « Charité bien ordonnée » commençait par les autres.

Cette mentalité avait pour origine ce goût pour la parade inné chez le sénégalais ; l'on devait hors de la maison paternelle se faire remarquer par son costume, sa dépense et sa conduite... passer pour un « samba-linguère » !

Ils arrivèrent au carrefour où ils se quittaient d'habitude. Karim rentra, suivi de son « diali » qui escortait sa marche de mélodies.

Il se coucha, et, jusqu'à ce qu'il s'endormît, le guitariste le berça de musique.

*

Chaque soir, Karim s'étendit sur le lit aux draps blancs, respira jusqu'à la griserie les volutes d'encens et s'endormit, bercé par le bourdonnement du Kham !¹¹.

Aussi, avait-il beaucoup dépensé : « bons » pour procurer à son amie boubous de mousseline, babouches dorées et camisoles brodées ; « bons » pour se munir d'habits riches et de parfums rares. Dans la fièvre de son amour, il ne s'apercevait pas qu'il s'endettait au delà de ses moyens.

On était au trente du mois. Ce matin-là, il n'avait touché à la caisse que trois cents francs ; tout le reste de ses appointements avait été englouti par le paiement de son compte-courant.

Il additionnait ses diverses petites dettes.

Il recommença deux fois, trois fois l'opération, croyant s'être trompé, mais le total restait toujours le même, surprenant, désagréable ! Il trouvait six cents francs ! Comment les avoir puisqu'il ne pourrait prélever l'argent avant le quinze ? »

A midi, il rentra à la maison, l'esprit troublé par l'impasse financière où il s'était mis.

Revenu au bureau, il consulta un de ses camarades :

— J'ai un déficit de trois cents francs. Quelle conduite prendre envers mes créanciers ?

— Fais une avance à chacun d'eux ; tu compléteras le mois prochain.

— En effet, je ne vois que cette solution...

*

Dans la chambre-à-coucher-salon de Marième, les draps blancs avaient été fortement amidonnés, les nattes, remplacées par d'autres, plus moelleuses au contact du pied. Il s'étendit sur le lit de cuivre et se mit à rêver au son du « khalam » ! Il oubliait les ennuis de la journée et redevenait le prince qu'il avait été, chaque soir, un mois durant.

Bineta, la soeur de Marième, entra sans frapper et chantonna :

— Karim, ma mère vous prie de lui donner une boîte d'allumettes.

Il tendit à la fillette un billet de cinquante francs :

— « Samba-linguère ! » souligna le diali¹² ; elle aura du feu ce soir ! Elle pourrait incendier la ville de Saint-Louis, n'est-ce pas Marième ?

— Oui, fit-elle de la tête.

Karim grilla une « Camel », s'étira, mains jointes, puis commanda :

— Marième, de l'eau !

La sénégalaise prit un pot de fer émaillé, le remplit de l'eau que contenait un canari placé sous la table. Elle s'agenouilla, en signe de politesse, et le remit à son ami.

Désaltéré, Karim ordonna encore au musicien, cette fois :

— Diali ! joue-moi « Kankan ».

Le guitariste attaqua l'air en l'interprétant. C'était l'hymne des jeunes nobles de « Kankan » : joué dans une rue où ils se trouvaient, les passants s'arrêtaient jusqu'à ce qu'ils l'eussent quittée ; nul n'avait droit d'y cheminer en même temps qu'eux.

Karim, transporté, accompagna le guitariste en claquant le pouce contre le majeur. Il se considérait pareil à ces seigneurs, et pour le prouver, il donna au diali cent francs :

— J'achète cet air ; désormais tu ne le joueras pour personne d'autre que moi...

— Bravo, le « guer » ! Il sera à toi ; je le jure. Si je ne tiens pas parole, Dieu finisse ma vie dans la honte !

La conversation continua, bercée par la complainte à la fois héroïque et tendre du « khalam ».

Il était minuit à sa montre-bracelet, plaquée or, au moment où Karim se leva pour rentrer. Marième le reconduisit jusque dans la rue, et, avant de le quitter, elle hasarda :

— J'ai vu de belles étoffes de soie dans les bazars marocains ; mes camarades en ont achetées et j'en voudrais aussi.

— Voici cent cinquante francs. Est-ce suffisant ?

— Oui ! Dieureu-dieuf ! (Je te remercie).

Il avait dit cela machinalement et c'était maladroit ; si la jeune fille avait dit : « Non », il aurait été bien embarrassé puisqu'il ne lui restait plus un sou.

La poche vide, l'esprit inquiet à l'idée des dettes dont il faudrait s'acquitter demain, il alla se coucher. Il resta longtemps éveillé, cette nuit, pensant à ses créanciers, mais néanmoins satisfait de s'être conduit en « samba-linguère », jusqu'au bout, chez Marième.

*

Le lendemain, à peine fut-il au bureau que successivement le syrien, le marocain et l'encaisseur de la Maison Bertin l'assaillirent. Sans espoir, il leur promit de passer les voir dans l'après-midi.

La merveilleuse solution trouvée par son camarade, hier, n'était plus de mise. Il ne pourrait même pas les calmer par des acomptes diplomatiques.

Déficitaire de six cents francs !

Toute la matinée, il resta morose et ne s'intéressa pas à son travail. Il passa le temps à méditer sur la conduite à tenir afin de ne plus s'endetter. Une seule se présentait : abandonner Marième et n'avoir plus à charge des dépenses auxquelles sa bourse ne suffisait pas. Mais c'était impossible ; il lui fallait, nécessairement, une distraction ; or, l'amour en était une par excellence. Que pouvait-il faire le soir après les heures fatigantes de travail ?

La lecture ne l'intéressait plus. Il avait lu, par curiosité, quelques romans ; les personnages, leurs idées, le genre de vie qu'ils menaient, le décor dans lequel ils évoluaient, lui étaient si étrangers qu'il n'eut pas le goût de continuer. Il n'avait compris et aimé que « Les Trois Mousquetaires ». La chevalerie, la violence des caractères, se traduisant par des coups d'épée, répondaient bien à son âme guerrière de sénégalais.

Il ne put se résoudre à lire des ouvrages classiques pour compléter son instruction. Il avait fait des études pour le profit matériel qu'il pourrait en tirer. Or il avait réalisé son rêve : il était devenu « bureaucrate » ; depuis, il avait délaissé les livres.

Ainsi Marième était son unique passe-temps, sa seule joie...

Infortuné Samba Linguère !

A force de se livrer à la même distraction, c'était devenu une passion qui contenait maintenant son bonheur.

Il aurait pu s'adonner au sport puisqu'il était fort et adroit. Son âge ne le lui permettait pas. On voit bien au Sénégal des adolescents pratiquer, avec ardeur, et succès, les jeux les plus divers, mais à peine adultes, ils les délaissent, car, dans

la mentalité indigène, ce sont là « occupations de gosses » ; on trouve ridicule un homme de vingt-cinq ans qui s’amuse comme un enfant !

Karim aurait pu, en conservant Marième, préparer des examens et trouver dans l’administration une situation rémunératrice qui lui permettrait de faire face à ses dépenses. Seulement, le soir rien ne l’intéressait que la conversation, au nom du « khalam », avec ses amis, chez la jeune fille.

Infortuné Samba Linguère ! Il lui fallait, de toute nécessité, reformer son train de vie et l’adapter à sa bourse. Le grand mal, source de ses ennuis, venait de ce qu’il voulait vivre, au vingtième siècle, comme les samba linguères d’autrefois. Il ne voyait pas qu’eux pour se procurer des biens, n’avaient qu’à s’armer de leur « dibi ». monter sur leurs coursiers, aller piller leurs ennemis, prendre leurs richesses, vendre femmes, hommes, enfants aux marchands d’esclaves, puis revenir au village natal, faire des libéralités à leurs amies et aux griots.

Et c’était une erreur, de sa part, parce que, par hérédité, ils lui avaient légué leur générosité, de vouloir mener une existence en désaccord avec les exigences modernes...

Il resta longtemps à méditer, la tête dans les mains, le regard anxieux. Il s’était posé plusieurs fois la même question : « Que faire ? » Et jamais la solution n’était venue.

S’il ne risquait que d’indisposer ses créanciers, il ne paierait pas ; il attendrait un autre mois. L’ennuyeux c’est que s’il manquait à ses engagements, les méchantes langues parleraient. Marième l’apprendrait et se ferait une mauvaise opinion de lui.

Il resta triste ce jour-là.

A la tombée de la nuit, il rendit visite à ses amis et leur demanda conseil. Après un long débat, il fut décidé que l’un d’eux prendrait des sacs de riz à crédit. On les revendrait, à perte, au marché, pour tirer Karim d’embarras.

Et le lendemain, lesté de sept « billets rouges » de cent francs, il paya ses dettes à grand fracas. Il gronda ses créanciers d’avoir été impatients.

Il fut heureux d’être sorti de l’impasse où l’avaient conduit ses « noces ». Il en raconta l’aventure à ses camarades de bureau et, ensemble, ils en rirent de bon cœur.

CHAPITRE III

LES beaux jours, les jours calmes, durant lesquels les créanciers ne réclamaient pas d'argent. Lorsque Karim désirait quelque chose, il lui suffisait de signer un « bon », et la même existence de prince continuait à se dérouler chez Marième.

La fête de Tabaski¹³, la plus importante de l'année musulmane, se célébrerait dans une semaine.

Karim avait touché ses appointements ; son patron lui avait consenti, en outre, une avance de cinq cents francs, en sa qualité d'employé noir le plus estimé de la maison.

Le soir, il demanda à Marième la somme d'argent nécessaire à sa dépense de Tabaski :

— Je ne sais pas encore, fit-elle ; donne-moi le temps de réfléchir.

Le lendemain, elle demanda conseil à sa mère :

— Dis-lui qu'il te faut faire réparer tes boucles d'oreille ; acheter des louis d'or pour mettre sur tes tresses. Il te faut payer aussi la griote qui doit refaire ta coiffure, et n'oublie pas le prix de deux boubous de soie, d'une paire de babouches dorées...

Karim en prit connaissance par l'intermédiaire d'une amie de Marième. Il en eût pour les deux tiers de sa bourse ; mais acheta tout, sans défaillance, en samba-linguère.

Il confia les boucles d'oreilles au bijoutier Thiam. Celui-ci les répara sans rémunération ; il fut même content de rendre service à Karim.

— Guèye, j'ai fait de mon mieux. Les dons que tu m'as faits quintuplent le prix de mon travail... Je suis heureux de te témoigner ma reconnaissance.

Karim fut touché de cette marque de gratitude.

Ses camarades se plaignaient souvent des griots ; flatteurs s'alliant à celui qui avait de l'argent à gaspiller, et l'abandonnant, pour s'en aller avec d'autres, aussitôt qu'ils sentaient que la bourse était vide. Cette opinion contenait une certaine vérité et lui-même avait été leur victime ; mais ce bijoutier faisait exception.

Avec ce qui lui restait, Karim acheta, à ses parents, un mouton bien gras pour

la fête. C'était là un devoir auquel il ne pouvait manquer.

Toute cette semaine, l'on ne parla à N.Dar¹⁴ que de la Tabaski et des réjouissances traditionnelles qui l'accompagnaient. Marième avait décidé d'organiser un tam-tam auquel elle inviterait ses camarades du quartier, Karim promit d'en payer les frais, et la petite sénégalaise fut contente de lui, ce soir-là... Décidément elle avait un « samba-linguère ». Elle se montra amoureuse et lui chanta une romance qu'elle avait composée le jour, à l'ombre, en vannant du mil, et sur le bord du fleuve en lavant son linge.

Karim, fils de la Mère Ramatoulaye
J'ai fait de toi l' élu de mon cœur !
Tu es mon âme ! Ya di sa ma nafsou !
Je t'aime comme l'étoile aime le ciel,
Comme le poisson aime la mer !
Et si tu ne m'épouses pas,
Je ne me marierai jamais !
Ayé ! Ayé !...

Le chant fut redit sur diverses intonations par la voix caressante de Marième. Elle modula de doux accords et Karim en fut bercé jusqu'à la somnolence !

*

On était à la veille de la Tabaski. Les préparatifs de la fête occupaient tout Saint-Louis ; depuis les vieux pères qui palabrent devant les mosquées jusqu'aux petits qui marmonnent, le jour du Coran transcrit sur des tablettes de bois par le vénérable marabout.

Cette nuit-là, les bambins ne dormirent pas ; ils rêvèrent aux boubous blancs que l'on revêtirait le lendemain, aux appétissantes côtelettes de mouton que l'on mangerait !

A l'aube, au premier chant du coq, ils furent sur pied, nullement incommodés par l'insomnie ; ils conduisirent les moutons aux pointes nord et sud de l'île, aux endroits où le fleuve coule, libre, sans digues. Ils les trempèrent dans l'eau tiède, en manière de lavage.

Dans leur instinct batailleur, ils organisèrent des combats. Les infortunés animaux, excités par les cris des managers, se donnèrent de violents coups de corne. Chacun vantait son bélier, prétendait qu'il était le plus fort...

Il y eut des vaincus et la bataille passa facilement des moutons à leurs propriétaires.

Vers huit heures, ils regagnèrent la maison ! le beau soleil de la Tabaski était haut dans le ciel. Il déversait ses rayons de gaieté et promettait une agréable journée. L'air retentissait du bruit des « taparkas », sortes de massues dont se servent les sénégalaises pour lustrer le linge. Le vêtement posé sur un instrument en bois, demi-cylindrique, reposant sur quatre pieds, elles frappent dessus, d'un mouvement rythmique... Les sons mats bondissaient, s'entrecroisaient dans les rues, se mêlaient aux derniers bêlements de moutons et emplissaient la ville entière comme un hymne à la fête.

A neuf heures, tout le monde avait revêtu ses beaux habits. Un cortège interminable se dirigea vers la « djouma »¹⁵ du nord où avait lieu, solennellement, la grande prière.

Karim était magnifique dans son ample boubou de basin que Marième avait artistement repassé.

Et parmi le flot d'hommes noirs qui passaient, habillés de blanc, coiffés de chéchias écarlates, le jeune homme se faisait remarquer par la richesse de sa tenue...

On se dépêchait... Les boubous s'animaient de frou-frou et donnaient un air de majesté. Çà et là, tranchait le costume bigarré, miroitant d'un El hadj à turban, burnous, haïks somptueux, rapportés d'un pèlerinage à La Mecque...

Les petits trottaient, fiers et raides, derrière leurs parents. Ils portaient, sous les bras les peaux de moutons tannées et les nattes sur lesquelles on s'asseoirait tout à l'heure.

A la « djouma », les arrivants faisaient deux prosternations, attendaient...

La foule s'épaississait de minute en minute ; le Saint-Lieu en débordait et les retardataires s'installèrent, dehors, sur le sable.

Tout à coup, la voix de l'imam s'éleva, imposante :

« — Allahou Akbar !... Allahou Akbar !... »¹⁶.

La louange rituelle résonna dans le silence. Les Musulmans, debout, mains levées jusqu'à hauteur du front, répétèrent ensemble : « Allahou Akbar !... Allahou Akbar !... ».

Ce fut un universel recueillement durant lequel l'imam murmura les versets du Coran. Visages tournés vers la Kabah ! Corps immobiles, magnifiquement drapés d'amples vêtements, sous le ciel lumineux ! Tous récitaient en sourdine, la même prière à Allah, le même hommage millénaire que les Arabes sont venus leur révéler et qu'ils redisent depuis neuf siècles !

La voix de l'Imam s'éleva encore :

« ... Asslamou Alikoum ! »¹⁷.

Les fidèles reprirent, balançant la tête :

« Asslamou Alikoum ! »

L'Imam se retourna, face à la foule ; il salua, puis prêcha l'amour d'Allah, l'amour du prochain, la justice, la pitié, l'honnêteté, par l'intermédiaire d'un homme, à la voix puissante, qui diffusait son discours...

Le prêche terminé, l'on s'en alla.

Dans les rues, partout, se répétait le même souhait :

— Déveunati ! (bonne année).¹⁸.

A quoi l'on répondait :

— Yal na gnou yalla bôlé gnou fêké déveunn ! (Dieu fasse que nous vivions tous les deux jusqu'à l'an prochain).

Au retour, c'était le sacrifice du mouton. Le chef de famille entouré de son épouse et de ses enfants, s'acquittait de l'office.

Les femmes et les enfants trempaient le doigt dans le sang chaud et en déposaient sur le front ; cela devait influencer d'une manière bienheureuse sur leur destinée ! Karim accomplit le rite sans grande conviction...

Les Maures dépeçaient les moutons, vidaient les tripes et exigeaient, en récompense, la tête et la peau de la bête.

Les ménagères commençaient la cuisson des viandes : biftecks aux patates, fricassées, ragoûts. Elles en distribuaient aux pauvres qui, d'après le commandement du Prophète, doivent avoir les prémices.

Le soir, la sœur cadette de Marième vint transmettre une invitation à Karim et à ses amis.

Ils se rendirent chez la jeune fille. Ils portaient des boubous teints, des « palmanes » dont la couleur bleu-noir s'alliait bien à la clarté pourpre du soleil couchant. Leur fez et leur vêtement exalaient un parfum rare.

Dans la rue, ils laissaient, derrière eux, un sillage embaumé et les passants s'arrêtaient d'admiration.

A la maison de Marième, tout avait été mis à neuf pour leur réception. Elle descendit de la table une soupière pleine de viandes rôties et de pommes de terre frites. Elle la déposa au milieu de la pièce et invita les jeunes hommes à faire honneur au mets.

Ils se déchaussèrent, s'installèrent sur les nattes, jambes croisées.

Marième, armée d'un couteau et d'une fourchette, découpa la viande. Elle mangea la première, comme le veut la tradition, et les convives suivirent son exemple.

On parla du tam-tam qu'elle allait organiser, des toilettes que l'on mettrait ce jour-là...

Marième desservit et se plaignit avec gentillesse :

— Vous n'avez pas bien mangé ; je ne suis pas contente.

Elle distribua des noix de kola, en guise de dessert.

Le griot de Karim fit des compliments.

— « Soda¹⁹, nous nous rendons compte que tu as été bien éduquée. Tu sais préparer un bon mets, et tu sais recevoir. Tu n'as pas employé ton adolescence à te battre dans les rues. Tu as prouvé que tu méritais notre estime. Tu as fait ton devoir ! »

CHAPITRE IV

C E deuxième jour de la fête était le plus fastueux. Les demoiselles revêtaient leurs plus belles toilettes : boubous de mousseline blanche, de soie vertes, chocolat ; on remarquait d'autres boubous, chef-d'œuvre de dessin géométral, fait à l'aiguille par les saint-louisiennes, patiemment teints à l'indigo, par les mamans, pendant de longs mois.

Marième avait fait le tour du quartier pour se faire prêter les bancs et les chaises sur lesquels devaient s'asseoir les spectateurs de son tam-tam. Elle était revenue fatiguée.

Au début de l'après-midi, elle se baigna, commença sa toilette. L'opération fut dirigée par sa sœur aînée. Les dix-huit ans de Marième ne lui permettaient pas de saisir d'une manière parfaite l'harmonie des couleurs ; elle ne saurait pas quel boubou combiner avec tel pagne pour produire un effet certain.

On ouvrit la malle commune où l'on enfermait les vêtements de luxe de la famille. Elle s'enveloppa des hanches aux chevilles de trois pagnes superposés ; dessus, un quatrième, épais, au coloris plus riches. Elle revêtit une camisole brodée, un boubou de soie chocolat acheté par Karim ; des babouches dorées. Elle mit autour du cou un cordon de cuir qui retenait, au niveau des seins, des bijoux, forme branches de palmier en or de galam²⁰. Mains et pieds étaient teints au henné à la manière des Orientales. Elle s'encercla les poignets de bracelets d'or et les chevilles d'anneaux d'argent.

Elle défit le mouchoir qui avait serré ses cheveux pour les mettre en ordre et découvrit une chevelure frisée déferlant en petites ondes d'ébène. Sur une tresse, se détachant au niveau du front, étaient cousus des perles et un louis d'or.

A la manière des Européennes, elle se saupoudra le visage avec de la poudre parfumée, marron foncé, couleur de son teint. Elle s'enduisit les sourcils de koheul.

Elle s'examina devant la glace de l'armoire et fut satisfaite de sa silhouette à l'élégance ample, majestueuse.

Elle prit place dans une bergère et attendit l'arrivée des spectateurs, en grignotant un cure-dents.

Les griots arrivèrent, chargés de leurs tam-tams. Ils s'installèrent sur le

trottoir, juste au-dessous de la fenêtre de Marième... Armés de baguettes, les « galanes », ils firent résonner leur « n deundd »²¹. Des rafales d'accords déferlèrent le long des rues, heurtèrent les murs, rebondirent en échos qui les prolongeaient, et depuis le quartier de Lodo²² jusqu'à Sindonné²³, tout vibra... Le tam-tam appelait la jeunesse à la danse !

Les bambins, les premiers alertés, apparurent, s'empressant pour profiter de la fête avant l'arrivée des Messieurs dignes de considération. Ils formèrent cercle. Les audacieux esquissèrent quelques gambades.

Les danseurs arrivèrent par petits groupes.

La foule devint nombreuse. Et Marième se décida à paraître, escortée d'amies et de griotes. Le chef d'orchestre, qui fumait sa pipe, porta sur l'épaule son tam-tam plus long et plus vibrant, le « sabar », frappa quelques notes brèves, donna à l'accompagnement le rythme de l'air qu'il voulait jouer. Puis il l'attaqua : c'était un hymne grave et noble qui, autrefois, accueillait les guerriers au retour de leur victoire.

Marième marcha, lentement, à la cadence des notes profondes des « deundds » que conduisait le sabar et vint s'asseoir parmi les invitées.

La musique changea. On joua une danse entraînante.

Une demoiselle s'élança et ouvrit le tam-tam.

Tout le monde la regarda avec attention. Jeunes hommes en boubous blancs, bleu ciel, bleu noir, coiffés de fez, fumant « camels » et cigares !

Ils faisaient mine de suivre la danseuse, mais en réalité, ils admiraient les belles, assises en face : jeune filles drapées, jusqu'aux chevilles, de soies bleues et chocolat ; dames à boubous de même couleur qui s'arrêtent aux genoux... Ces femmes, emportées par le tam-tam, en scandaient le rythme par le balancement de leur corps ; se sentant observées, elles prenaient, en même temps, des attitudes séduisantes. Tout cela était noyé dans les accords simples et tonitruants d'une musique irrésistible, dans la lumière du soleil de trois heures encore splendide !...

Marième remplaça la danseuse dans le cercle. Elle marcha vers l'orchestre qui s'appliquait à réaliser une harmonie digne d'elle. Elle martela le sol d'un pas cadencé, penchée en avant, la main droite s'agitant comme pour battre la mesure ; la main gauche retenait son boubou. Brusquement, elle s'arrêta, se trémoussa. Elle balança le buste pour en profiler la ligne pure ; puis elle reprit son élan, et dans un trépignement entrecoupé de voltes rythmiques, elle fit le tour du cercle avec l'air de tout arracher, de tout emporter sur son passage. Elle dévalait, véloce comme un torrent, parfaitement en accord avec la musique vertigineuse qui changeait de mesure, accélérât ou ralentissait en se réglant sur

la danseuse pour lui laisser son inspiration. Les spectatrices gagnées par l'entraînant et retentissant « sabar », formaient un accompagnement éperdu par leurs battements de mains.

Marième tourna, fit encore quelques pas saccadés, puis s'arrêta sur une syncopation violente. Sans se déplacer, elle dansa un « Charleston » qui cambrait sa taille, agitait sa croupe...

Les spectateurs applaudirent : bonnets, cannes, billets de banque s'envolèrent, exprimèrent leur admiration pour honorer Marième. Karim laissa tourbillonner un billet de cent francs, car son amie, dans l'intention de plaire, avait terminé sa danse près de lui.

Marième, triomphante, ramassa tout cela. Elle remit les coiffures à leurs propriétaires et l'argent aux griots. Elle regagna sa place, se cachant les yeux du coin de son boubou, confuse d'avoir été audacieuse...

L'attention des spectateurs, bientôt, se détourna d'elle.

Ce fut le tour des hommes. Karim s'élança ; le chef d'orchestre se démenait, semait l'entrain parmi les jeunes filles, maudissait les bavardes qui ne battaient pas des mains. Il retourna à ses musiciens qui, accroupis sur le sol, assommaient leurs « n deundd »²⁴.

Il accorda le touli²⁵, cessa de battre son long « sabar » sonore, toujours suspendu à son épaule et déclama :

« Jeunes femmes, battez des mains pour votre Oncle²⁶ Karim ; il est beau, généreux, bon danseur ; il est l'amour des jeunes filles et le rival jaloué des hommes ! »

Karim, resté à la même place, attendait et fumait à fortes bouffées son cigare ; il se balançait bercé par l'accompagnement. Quand on eût fini de le présenter, il s'envola, exécuta d'admirables saltations et des entrechats.

Dans l'enthousiasme général, des coiffures volèrent ; des femmes, sur son passage, étendaient leurs pagnes ; quelques-unes vinrent danser avec lui dans le cercle...

Les griots recommencèrent le tam-tam ; les premières notes firent naître de l'inquiétude dans les esprits ; l'on jouait un air spécial « le back » qui demandait de l'argent. C'était une quête à laquelle il était mesquin de ne pas souscrire. Les musiciens se déplaçaient ensemble, s'arrêtaient devant chaque spectateur. Ils frappaient leurs « n deundd » qui, en l'occurrence, étaient leur porte-parole. La peau tendue du « sabar » s'animait, déclamaient un appel à la générosité. A cet appel, les fortunés se redressaient ; tout à l'heure, ils auraient l'occasion de manifester leur munificence ; mais aussi appel tragique pour ceux qui ne pourraient tendre qu'une modeste obole.

Les plus raisonnables donnaient peu. D'autres, avides de parade, et parce que leur amie et leur rival étaient là, exhibaient de gros billets.

Les femmes rivalisèrent aussi de générosité ; devant le « tout Saint-Louis » des élégances, elles voulaient honorer leurs noms.

Le tam-tam reprit avec ardeur... et se termina au crépuscule.

*

Le soir Karim complimenta Marième du succès qu'avait eu sa danse.

— Félicitations, « Sôda »²⁷, tes pas d'aujourd'hui n'ont pas de pareils.

— Je ne suis qu'une apprentie, Karim, si je me compare à toi.

Ils échangèrent leurs impressions sur la Tabaski, bercés par la mélodie du Kham. Le guitariste jouait routinièrement sa musique. Elle s'infiltrait dans les cœurs. La conversation s'entrecoupait de silences de plus en plus prolongés...

Les cordes de la guitare redisaient des airs venus de partout. Ceux que les griots chantaient pour l'armée des damels²⁸, la veille des grandes batailles ; ceux de l'Empereur Samory que les soudanaises murmurent en lavant le linge sur les rives du Niger !...

Mélodies de Kham²⁹, tam-tams sénégalais et soudanais, de même que leurs sœurs, biguine antillaise, rumba cubaine, avaient le même rythme syncopé. Ils procédaient de la même inspiration : ardeur du soleil d'Afrique, des tornades d'Afrique, héroïsme fanatique des anciens guerriers ; fluide étrange qui, les soirs de printemps, aux Tropiques, montent des profondeurs de la forêt, pour ébranler les nerfs des hommes et les jeter dans l'amour !

Biguine, rumba, moins martiales, plus nostalgiques, parce que dépaysées, orchestrées et regrettant la terre d'Afrique ou leurs accents volaient, autrefois, sans discipline, troublaient les nuits lourdes de mystère et de silence !

CHAPITRE V

MARIÈME, le jour du tam-tam, avait dansé avec beaucoup de grâce ; son charme avait allumé l'amour dans bien des coeurs ! Les audacieux, qui osèrent se déclarer, ne furent pas acceptés.

Elle aimait Karim et, la nuit, le cœur touché par les khalams, elle en faisait l'aveu :

« Karim, mon bien-aimé, mes amoureux sont nombreux.

Seulement tout autre que toi m'est indifférent...

Tu es mon âme ! Ya di sa ma nafsou ! »³⁰.

Karim en était persuadé ; ses rivaux ne l'inquiétaient pas.

Cependant, il s'y trouvait un certain Badara, cousin éloigné de Marième.

Une nuit, il vint faire visite à sa cousine ; sans façon, il s'étendit sur le lit.

Marième s'était assise, sur une chaise, dans un coin de la chambre :

— Pourquoi ne vous mettez-vous pas auprès de moi ? interrogea Badara.

— Rien !

Le griot s'empressa d'interpréter, optimiste, la réserve de la jeune fille :

— C'est la pudeur de sa jeunesse qui en est cause.

Karim survint.

Il fit irruption en homme qui se savait aimé par la maîtresse de céans et dont les fantaisies étaient bienvenues. Aussi fut-il surpris de voir quelqu'un, si désinvoltement installé sur le lit. Néanmoins, il lui serra la main et prit place dans un fauteuil.

Il parla de lieux communs, refoulant, au fond de lui, ce qui, seul, l'intéressait : savoir qui était le visiteur. Il finit par glisser la question dans l'oreille de son amie.

— C'est mon cousin, expliqua Marième.

Karim, satisfait, écouta, en amateur, le répertoire du guitariste. Il le trouva bon musicien et le complimenta. Il prit congé pour ne pas déranger le cousin de Marième.

« Gane yomba na mougneul » (Il est facile de supporter un passant).

Mais celui-ci revint. Et chaque soir, il s'étendit sur le lit, donna de l'argent aux griots.

Karim devenait jaloux de Badara qui étalait ses largesses.

Lui n'avait jamais fait chez Marième des dons de cette importance et son amour-propre en était froissé.

Un jour, il décida de tirer la situation au clair. Il arriva tard chez Marième. Il causa, tout le temps, à son amie de choses insignifiantes, pour qu'elle ne prêtât pas l'oreille à Badara dont la présence lui était devenue insupportable.

Et Badara, vexé, essaya de déranger Marième, par vengeance.

— Ma cousine, veux-tu me donner à boire ?

A l'instant où elle allait se lever, Karim la retint par un pan de boubou et menaça :

— Si tu bouges d'ici, je m'en vais !

Marième n'hésita pas ; l'amour qu'elle avait pour son ami était assez grand pour qu'elle lui sacrifiât un devoir de politesse : elle resta.

Badara, humilié, enfila ses babouches et disparut, suivi de son diali.

Karim demeura silencieux un moment.

« — Tu vois, Marième, que ton parent est un amoureux. Tu m'as menti en me le cachant ! Eh bien ! lorsque j'ai une amie, je veux qu'elle soit à moi seul ! Je suis capable de payer tes toilettes et tes bijoux ! Je ne comprends pas, dans ces conditions, que tu te lies à un autre. La sagesse sénégalaise a raison de dire :

« Aime la jeune femme, mais ne te fie pas à elle ! »³¹.

« Mon dernier mot est ceci : dis à Badara de ne plus venir chez toi. Si je le rencontrais ici, une prochaine fois, tu me perdrais ! »

Des larmes perlaient aux yeux de Marième. Elle protesta :

« — Karim, je te jure, sur la vie de ma mère, que je n'aime pas Badara ! et demain, je lui dirai de ne plus venir ! »

Il partit froidement...

Marième rendit compte de l'incident à sa mère. Celle-ci, le menton dans la main, décréta :

« — Tu es femme ! Ton devoir est de te montrer polie, accueillante avec les visiteurs. Tu ne peux pas mettre Badara à la porte, d'autant plus que vous êtes parents. S'il se présente en rival, c'est à Karim de le renvoyer, comme le veut la tradition, en démontrant dans une séance publique de concurrence, qu'il est plus généreux, plus riche, plus fort ! Celui qui regarderait le moins à la dépense serait certainement le plus valeureux ! »

*

Le lendemain, juché sur un haut tabouret, le livre-journal grand ouvert, Karim

pensait plus aux événements de la veille qu'à son travail. Il brûlait de voir le soleil se coucher pour savoir si Badara reviendrait, malgré l'humiliation qu'il lui avait infligée.

Dans l'après-midi, il eut la visite de la griote de Marième ; elle lui répéta, mot pour mot, le discours que la mère avait tenu à sa fille.

— C'est bien ! répondit-il d'une voix altérée par la colère qui le gagnait.

Il médita longtemps, mais n'arriva pas à comprendre comment Marième, qui semblait tant l'aimer, avait pu changer si vite, jusqu'à ne pas lui reconnaître de priorité sur Badara !

... Non ! ç'avait été un odieux mensonge ! autrement, elle n'hésiterait pas à sacrifier des préjugés de bienséance à l'amour. Les demoiselles étaient nombreuses à Saint-Louis. Dès le coucher du soleil il irait voir Aminata qui lui faisait des avances.

Il était décidé.

Et Marième l'aurait perdu si un envoyé de Badara ne lui avait pas annoncé que son rival le rencontrerait, cette nuit, pour une séance de « concurrence », le « diamalé ». Karim, au comble de l'énervement, faillit répondre qu'il ne voulait plus de la jeune fille. Il lui répugnait d'engager un duel d'argent pour obtenir les faveurs d'une femme.

Mais comment s'interpréterait sa conduite à Saint-Louis ? Ne dirait-on pas qu'il avait eu peur parce que pas assez riche ? Quelle humiliation ! Non, il affronterait Badara, lui apprendrait qu'il était pur « samba linguère » ; d'ailleurs Marième l'aimait. La victoire lui serait facile.

Il accepta.

Ses compagnons habituels, comme toujours, devaient servir « d'état-major ».

A la maison, il endossa son plus beau boubou, s'arma en outre, de son diali, de griots réputés bons-chanteurs et beaux-diseurs. C'était par un soir velouté d'un doux clair de lune. Les boubous blancs, bien parfumés, faisaient un grand bel effet.

Chez Marième, ils occupèrent lits, nattes, fauteuils. Et l'attente, dans une attitude de défi ; les « dialis » emplissaient le salon d'une musique, non plus tendre, mais héroïque, entraînante, celle des jours de bataille !

Marième attendait, anxieuse, encerclée par les amis de Karim. Elle avait désobéi à sa maman qui avait recommandé de se mettre sur une chaise en signe de neutralité.

Badara apparut, escorté de son « état-major » composé aussi de griots, amis et dialis.

En voyant Marième, dissimulée au milieu de ses rivaux, un éclair de mécontentement rendit son regard furieux.

Sans hésiter, il se dirigea vers la chambre voisine, celle de la mère. Là, il prit position, déploya son armée.

— Diali ! commanda-t-il, soulève ce rideau de la porte de communication ; suspends-le afin que nous nous affrontions, nos adversaires et nous.

L'ordre exécuté, l'on pouvait de chacune des deux pièces observer ce qui se passait dans l'autre.

La bataille, le « diamalé » traditionnel commença :

Sous les doigts agiles des guitaristes, les khalams s'étaient animés. On joua en chœur le « Tara », un air que mille générations de sénégalais avaient entendu, mais qui n'en avait pas perdu son charme. Dès le premier refrain, les cœurs furent gagnés. C'était une musique généreuse, pleine de mélancolie. Les notes et leurs accords ténus coulaient goutte à goutte. Il s'en dégagait un fluide qui vous pénétrait, vous disposait à être capable de sacrifice !...

Badara exhiba un billet de mille francs qu'il tendit aux griots :

— Pour vous acheter des kolas !

Le chef s'en empara, le fixa sur son boubou, comme une médaille ; faisant les cent pas, il déclama, à tue-tête, des éloges à Badara.

L'inquiétude gagnait Karim, car sa fortune se chiffrait à huit cents francs ! Et pour qu'on ne pût évaluer ce qu'il donnait, il dispersa des liasses de billets de cinq francs aux quatre coins de la salle : nattes, sièges, spectateurs, en furent inondés. Cela fit grande impression, plus grande impression que l'unique billet de mille francs de Badara : Karim savait donner !

Il fut remercié avec emphase et l'espoir lui revint.

Mais Badara avait préparé une revanche. Il avait envoyé chez lui un de ses lieutenants qui était revenu apporter un coffret.

De nouveau, ce fut le calme. Les guitaristes assis sur les nattes, jambes croisées, meurtrissaient par pinçades saccadées les cordes des instruments.

Et la guitare sénégalaise, âme du samba-linguère, vibrait : magnanimité, courage, en imposer par un éclatant sacrifice à l'admiration du vulgaire, c'est, depuis toujours, le code d'honneur qu'elle rappelait sur un rythme grave. Le musicien syncopait par moments, en frappant contre la poitrine sonore du Khalam comme pour en bloquer l'émotion et la foi ardente.

Minuit !

Les griots, insatiables, firent encore appel à la générosité tactique des rivaux : ils sollicitèrent une aide pour les frais d'un baptême musulman qu'ils célébraient le jour suivant. Karim tira sa dernière cartouche : il tendit le billet de cinquante qui lui restait.

Badara remit le coffret qui contenait des louis d'or !

« — Venez voir ! l'or du monde ! Badara nous l'a donné ! Venez voir le

« Samba-linguère » qui dépense sans compter ! » Chanteurs, guitaristes, s'ébranlèrent ; ils contemplèrent les pièces jaunes, les caressant de regards cupides.

La mère de Marième vint, elle-même, remercier Badara qui honorait sa fille par un don si important.

Karim et son « état-major » sentirent que l'adversaire était plus fort. Ils allaient, d'ailleurs, en avoir la douloureuse certitude ; Badara avait déclaré à la maman qu'il désirait offrir un cadeau à sa cousine.

La mère, mécontente de Marième qui n'avait pas observé une neutralité rigoureuse, éblouie par la richesse que Badara déployait, fut heureuse de trouver un prétexte pour déplacer sa fille :

« — Marième, réponds à l'appel de ton cousin.

Dans le silence qui s'établit, elle quitta, à regret, son ami et rejoignit lentement Badara. Celui-ci brandit un billet de mille francs qu'il remit à sa cousine.

Griots, guitaristes, applaudirent, s'écrièrent :

— Dieuré ! samba linguère !

Marième, gênée, voulut retourner, d'instinct, vers Karim ; mais au regard bien significatif que lui décocha sa mère, elle resta.

Karim vit tout cela se dérouler comme dans un rêve.

Les griots, partisans, reprirent la louange de Badara, avec véhémence, sachant que la victoire lui tendait la main.

Karim resta, un moment, méditatif : le sang lui montait à la tête ; la sueur de l'humiliation coulait sur son front. Il était battu !

« Partons ! » décida-t-il, essayant d'être calme.

Ils se levèrent, confus, et la rage au cœur. Son escorte resta silencieuse.

Karim se dirigea, seul, vers le quartier Sud ; il n'évita pas, la première fois, la rue Carnot qui, disait-on, était hantée, la nuit, par des barriques mobiles, sorcières malfaisantes.

Il se coucha dans l'obscurité, sans se déshabiller, l'âme pleine d'amertume.

De toute la nuit, il ne dormit pas. Dans son lit, il se tournait sur un côté et sur un autre, mâchant et remâchant, sans pouvoir s'y résigner, sa défaite et sa honte !

CHAPITRE VI

BADARA s'étendait, maintenant, sur les beaux draps blancs se grisait d'encens, de musique, Marième à ses côtés !

Celle-ci ne prenait pas, en sa compagnie, beaucoup de plaisir. Il y avait peu de spontanéité dans ce qu'elle disait ou faisait. C'était à seule fin de ne pas attirer sur elle le courroux maternel qu'elle se montrait complaisante. Son cœur était à Karim. Elle souffrait à la pensée qu'il ne reviendrait peut-être plus.

Badara démontrait de son mieux qu'il était plus valeureux que son prédécesseur. Chaque soir, il distribuait des billets de banque ; le dimanche il offrait : thés, banquets à ses amis, chez Marième !

Dans le même temps l'humiliation ravageait le cœur de Karim. Il s'était aperçu qu'il aimait éperdûment Marième. Au souvenir de la trahison de la mère il éprouvait du dégoût pour celle qui s'était laissé acheter !

La ville vantait Badara ; on le disait riche à millions, d'une générosité extraordinaire !

Marième, rêtive au début, commençait à fiéchrir. Badara l'avait comblée d'argent, de bijoux et de toilettes.

Elle avait coutume de passer devant le bureau pour apercevoir Karim ; cela adoucissait la nostalgie de son amour. Par pudeur, elle n'osait, pourtant, lui adresser la parole. Le jeune homme la voyait mais feignait la plus grande indifférence.

Au bout de quelque temps son amie ne venait plus ; preuve qu'elle l'oubliait ; elle se laissait conquérir par Badara. Cette idée torturait Karim ; son amour-propre, surtout, en était blessé. Lui, inférieur et vaincu par un autre qui n'était pas mieux né ! Une idée fixe s'installait dans son esprit : reconquérir Marième par vengeance, pour humilier son rival !

Des jours, des semaines... passèrent.

Il demeura triste.

Libéré de son travail, il faisait de longues promenades

Il franchissait le pont Servatius, traversait le marché de Guet N'Dar... et suivait la plage... sans but fixé. Ses rêves allaient se perdre dans l'infini des sables ! Il respirait, à pleins poumons, la brise du soir, si rafraîchissante à Saint-

Louis, à la fin des brûlantes journées. Parfois, il s'arrêtait... reposait son regard et sa mélancolie sur l'Atlantique que rougissait un vaste soleil couchant.

Partir loin, au-delà de cette mer !... pour fuir la réalité du présent trop cruel !

Au crépuscule, il rebroussait chemin ; après la place du Gouvernement, il se dirigeait vers le fleuve et en longeait les quais. La lune, dans un glissement soyeux, nageait à travers de minces nuages jaunes. La paix du soir emplissait un ciel où les étoiles commençaient leur lente évolution. Le fleuve coulait doucement vers les bois ombreux et s'enfonçait, là-bas, dans les terres gandiolaises d'où s'exhalait la chaude haleine des marais salants !

L'Angélu du soir sonnait, dans le doux silence, se mêlant à la nostalgie du muezzin ! Les hommes, devant le grand mystère de la création, particulièrement perceptible à cette heure-là, exprimaient leur angoisse et adressaient une prière à Dieu.

Karim revenait sans l'apaisement qu'il recherchait dans ses promenades. Au contraire, toute l'harmonieuse mélancolie des soirs de Saint-Louis qu'il subissait, d'une manière obscure, sans pouvoir l'analyser, réveillait son amour pour Marième.

C'était l'heure où il se rendait chez elle, autrefois, s'étendait sur le lit de cuivre et s'endormait, bercé par le bourdonnement du khalam !

Il passait les soirs à méditer. Il composait, délaissait, recomposait un plan de bataille qui aurait, pour issue, une victoire certaine.

Un matin, au réveil, une idée naquit, apaisante, pleine d'espérance : il se confierait à Samba, le marabout vénéré qui écrivait des gris-gris infailibles.

Il traversa le pont Faidherbe, longea l'avenue poussiéreuse qui lui faisait suite. A la hauteur de Lourdes, l'Eglise gothique de Sor, il s'enfonça dans le quartier indigène de N'Dijolaffène. Cases, baraques, vergers parcourus de ruelles étroites, parfois tortueuses, bordées de haies vives.

C'était là, à côté de la ville bruyante, un nid vert invitant au repos.

Il interpella une jeune fille « cacao » vêtue de pagnes et d'une camisole qui laissait pointer des seins fermes. Elle revenait d'un « robinet » et portait sur la tête, dans un « estagnon », sa provision d'eau.

— Ma sœur, savez-vous où se trouve la maison de Serigne³² Samba ?

— Oui ; continuez à marcher jusqu'à cette rue transversale, là-bas ; vous tournerez à droite, ce sera dans la première rue.

— Merci !

Le vieux Samba était un sexagénaire chenu, aux gestes lents, pleins de majesté ; il fit signe à Karim de s'asseoir, le salua selon l'usage, demandant l'état de sa santé, celui de ses parents, de ses amis.

— Est-ce la paix qui t'amène, mon fils ? fit-il, en conclusion.

— Paix seulement !

— Quel est ton besoin ?

Karim ne répondit pas ; son besoin lui parut futile, insuffisant pour déranger un vieillard aussi respectable. Il baissa la tête, évita le regard calme et bienveillant de Samba, pour s'enhardir ; et, il exposa, timidement, le motif de sa visite.

— Mon fils, je n'écris jamais de gris-gris concernant l'amour, cette chose insignifiante ; mais comme c'est dans l'intention louable d'épouser la femme que tu aimes, je vais prier Dieu pour toi. Dans sa bonté infinie, il peut te rendre plus puissant que ton rival !

Samba prit son « khalima » tige de roseau qui lui servait de porte-plume ; il le trempa dans son « dô », encre composée de noir de fumée et de gomme arabique. Il écrivit une prière arabe, l'encadra d'un « Khatim », dessin compliqué formé de signes rituels, doués de pouvoir occulte. Il employa du sable en guise de buvard.

Il plia soigneusement, sans hâte, le papier et le tendit à Karim.

— Tu porteras ce gris-gris autour de ton bras droit. S'il plaît à Dieu, Marième n'aura pas d'autre époux que toi.

Karim voulut remettre un billet de cent francs.

— Mon fils, garde ton argent ; quand ma prédiction sera réalisée, tu reviendras. J'ai adressé une prière à Dieu pour toi. J'espère que, dans sa clémence, il l'exaucera ; mais il pourrait aussi ne point y accéder. Un gris-gris n'a pas de puissance intrinsèque, c'est une prière.

Karim regagna son logis, l'âme pleine d'espoir, sa douleur s'apaisait ; il retrouvait sa gâité coutumière.

Il apprit à ses amis la démarche qu'il avait accomplie. Tous croyaient au pouvoir des amulettes.

Leur conversation porta sur la défaite de Karim. Elle avait été une décevante leçon. Ils parlaient de ne plus dépenser stupidement leur gain pour des amoureuses qui ne cherchaient qu'à s'enrichir et les « plaquaient » aussitôt qu'un plus fortuné se présentait. Ils voulaient s'assagir, avoir une gentille femme et vivre tranquille dans leur ménage.

Pour des épousailles, il fallait de l'argent. Et à Saint-Louis, ils n'étaient pas en mesure de réaliser des économies. Ils avaient trop d'obligations envers les amies, les griots, et même envers des personnes rencontrées la première fois. La mentalité sociale veut qu'une personne qui travaille aide les autres, même les fainéants.

Deux des jeunes hommes et Karim décidèrent, donc, d'aller chercher fortune à Dakar, la grande capitale de l'Ouest Africain français. On entreprendrait une « campagne », comme on disait. Là-bas, on ne les connaissait pas ; ils pourraient

faire des économies ; ils reviendraient, à Saint-Louis, épouser la jeune fille de leur rêve !

CHAPITRE VII

LEUR départ avait été fixé au surlendemain, mardi ; la mère de Karim objecta :

— « C'est un jour néfaste pour les voyages lointains. Vous attendrez le vendredi. »

Karim obéit. Il était frondeur de parole, critiquait les superstitions qui présidaient à la vie indigène, n'osait pas passer outre dans ses actes :

« Dina mat, ak... dou mat, boul diokhe sa lokho »³³.

Il avait donné sa démission à la maison où il était employé, au grand regret de son patron : il prétextait que, désormais, il serait le collaborateur d'un de ses parents, commerçant à Dakar.

Le jeudi, il fit ses visites d'adieu en compagnie d'Assane et d'Ibrahïma, ses camarades d'aventure.

Il passa une nuit soucieuse ; il était inquiet malgré lui. Il quittait Saint-Louis pour aller pas bien loin, mais c'était l'inconnu, l'avenir et ses multiples embûches qu'il ne pourrait peut-être pas conjurer là-bas où ne seront ni ses parents ni ses fidèles amis d'enfance...

Il se réveilla tôt, fit une promenade le long de la plage de Guet N'Dar. Il regarda les pirogues effilées des pêcheurs disparaître, au loin, sous l'impulsion de leurs puissantes rames.

En revenant, il promena un dernier regard sur la statue Faidherbe, la place du Gouvernement et le long des rues.

A la maison, sa mère était levée. Son père égrenait lentement son chapelet dans l'enceinte destinée aux prières. Sa sœur lui apporta le linge de corps qu'elle avait lavé et repassé toute la semaine. Elle y joignit une cuvette empaquetée dans un mouchoir, et contenant poulet rôti, pommes de terre frites qui serviraient au repas de Karim dans le train. Elle ajouta encore un sachet de coton bourré de beignets à la vanille.

Karim endossa un boubou sombre, enfila ses babouches, mit un fez et un « n'dièle »,³⁴. Il disposa dans deux malles le reste de ses vêtements et boucla.

Son père le fit asseoir et recommanda gravement :

— « Dakar est une ville où l'on tourne facilement vers le mal. Quand tu y

seras, ne fréquente que des gens honnêtes. Ne manque pas d'accomplir tes cinq prières quotidiennes ; ne te laisse jamais entraîner à boire. Il ne faudra pas nous faire honte par une conduite qui te mette au-dessous de tes « navlés »³⁵... Tends les mains.

Ils se placèrent l'un vis-à-vis de l'autre ; le père jambes croisées à la musulmane, le fils, agenouillé. Chacun tendait les mains ; et le vieillard murmura une prière arabe implorant Dieu d'être clément pour Karim, à l'étranger, et de le ramener un jour au bercail. Il aspergea légèrement les mains du jeune homme de salive sainte. Karim s'en frotta le front.

La mère donna aussi des conseils :

— « Karim, ne te laisse pas entraîner à une vie déréglée, mets-toi en pension chez ton oncle Amadou. Sois obéissant avec lui. »

Elle s'arrêta de parler, sortit de son « Makhétoumé »³⁶, deux gris-gris et continua :

— « Tu porteras celui-ci autour des hanches ; celui-là sera placé au-dessous de ton lit. « In cha Alla »³⁷, un sorcier ne réussira à te jeter de maléfice ; tu nous reviendras ! »

Elle donna encore une poudre à ajouter à la première eau qu'il boirait là-bas ; ainsi il y vivrait un sort heureux.

*

Le taxi démarra. Karim regarda, le cœur serré, sa mère, debout sur le seuil de la porte d'entrée.

La « Citroën » parcourut la rue Blaise-Dumont, passa devant l'Eglise et le Conseil Colonial. Elle s'engagea sous les arcades du pont Faidherbe, glissa sur son dos de planches lisses.

Karim contemplait en silence la ville de N'dar, le spectacle du fleuve, tout proche, jusqu'au moment où le chauffeur stoppa... Des porteurs noirs, vêtus de costumes européens usés, s'emparèrent des bagages.

Karim traversa la foule des marchandes accroupies sur le sol ; elles approvisionnaient les voyageurs en coco, balais, cure-dents, poissons secs, henné.

Dans le hall d'attente, étaient réunis Assane, Ibrahîma, des amis et des jeunes filles venus lui dire au revoir. Il y rencontra même Marième, resplendissante de jeunesse et de bijoux.

Karim monta dans son compartiment et installa ses bagages. On lui avait remis de nombreuses commissions, destinées à des parents lointains, qu'il fallait

distribuer le long du trajet : henné, cure-dents de « vérack »³⁸ « m'bouraké »³⁹, poissons farcis à la tomate, cocos et vêtements teints.

Le tintement d'une clochette dit que le départ était proche.

— Quand tu seras à Dakar, ne manque pas de nous écrire, Karim !

— Eh ! plaisantait un autre, il oubliera N'dar.

— Non ! Je tiendrai une correspondance régulière.

La locomotive se traîna, suivie de son escorte de wagons cacao qui bruissaient sur les rails.

Karim serra les mains à la hâte. Marième éclata en sanglots ; il ne sut quelle conduite tenir et garda la main de la jeune fille. Mais le train ne s'arrêtait pas, et vite, il sauta sur le marchepied du wagon des « deuxièmes ».

Il se retourna : ses amis, Marième sanglotante, agitaient des mouchoirs !...

Le train fit un détour, masqua le tout. Le quartier de Sor déroula sa route blanche, bordée de cocotiers, ses villas, ses vergers ; le champ de courses... les marécages de la banlieue, limités, au loin, par de sveltes filaos.

Karim quitta la portière où il était accoudé et se plaça à celle d'en face. Ses compagnons l'y rejoignirent et, têtes penchées, ils fixèrent dans la mémoire la dernière image de Saint-Louis : le pont Faidherbe franchissait le fleuve d'une enjambée gigantesque ; les maisons blanches, bien alignées, bordaient les quais et surplombaient l'eau dont la coulée jaune s'argentait de soleil. Au-dessus, le palais du Gouverneur et son drapeau tricolore, la cîme des palmiers.

Ce spectacle de leur ville natale s'éloigna, se rapetissa, devint moins net, s'embruma.

Ils revinrent s'asseoir sur les banquettes de paille ; silencieux, livrés à leur méditation. Ils aimaient Saint-Louis et certains de leurs compatriotes avaient préféré y vivre difficilement plutôt que de mener une existence opulente à l'étranger. Qu'importaient les biens de la terre si l'on n'avait pas, à portée de soi, les tam-tams magnifiques, cette grâce native des Saint-Louisiennes, et les griseries, le soir, à la mélodie des « khalams » ? Ceux qui partaient se consolaient par la perspective réconfortante de revenir un jour, avec beaucoup d'argent, mener une vie de prince, et déployer une munificence de « sambalinguère », comme du temps de la splendeur de N'Dar, du temps de leurs grands-pères qui entreprenaient le trafic de la gomme et du mil, le long du fleuve, à Dagana, à Matam, à Kayes et à Médina-Khasso !

Le train continuait sa course vers l'Est en tournant progressivement vers le Sud... Rao, M'Pal, Sakal, Louga ; les gares du D.S.L.⁴⁰, bâties sur le même modèle, avaient défilé. Sénégalais à grand boubous blancs, à cafetans de cotonnade sombre. On remarquait aussi des paysans venus de leur village pour

vendre lait, manioc et fruits aux voyageurs. Dans la foule, tranchaient indigènes et européens, en complets vestons de toile, coiffés du casque colonial.

A Kelle, Karim et ses amis s'installèrent au wagon-restaurant.

En devisant ils se régalerent de leur « yobeul », le mets spécial qu'on leur avait préparé au moment du départ. Et lorsque la conversation en vint au sujet de Marième, Assane opina :

— Karim, elle t'aime encore. Tu en as eu la certitude aujourd'hui ?

— N'empêche qu'elle a porté sa préférence sur Badara, riposta le jeune homme.

— Non, conclut Ibrahima, ce n'est pas elle, c'est sa maman.

Après Thiès, le paysage changea : on avait dépassé la plaine du Cayor, ses baobabs difformes, ses paysans au torse nu, courbés sur le sol, arrachant de leurs « hilaires »⁴¹ la récolte d'arachides. Ici, c'était la forêt de Kagne et ses monticules boisés... Sébikotane et ses manguiers, et tout à coup, des pylônes de T.S.F., à l'horizon, la vaste mer.

La température s'adoucissait ; une brise rafraîchissante arrivait de l'Atlantique. Elle caressait le visage des voyageurs qui contemplaient, à travers les portières, la baie du Cap-Vert qui se montrait, toute, peuplée de cargots ancrés au large et balancés par la houle. L'île de Gorée se détachait de l'eau en un bloc sombre ; bordant le littoral, Dakar se devinait...

Le soleil de quatre heures déversait à torrents sa lumière qui rebondissait sur la nappe liquide, éblouissait l'œil.

Le train roula plus vite sur les rails, vint frôler le rivage, s'en éloigna, entra en gare de Rufisque.

Les produits offerts changeaient : bananes, « cônis » ou fruits de rôniers, piment rouge, concombres, patates sucrées. Les palmeraies de M'Bao, sillonnées de sentiers que parcouraient des femmes portant sur la tête, vers la ville, de lourdes « dames-jeannes » de vin de palme.

Les longs filaos, secoués par le vent, murmuraient au passage du train.

Enfin, là-bas, au bout des rails, une gare semblable à celles que l'on voyait depuis le matin mais plus grande, plus somptueuse, avec un monde plus riche d'européens : DAKAR.

L'oncle Amadou attendait Karim sur le quai :

— Comment vont les Saint-Louisiens ?

— Bien !

— Ton père et ta mère se portent-ils bien ?

— « Diame reck ! » répondit Karim (ils vont bien).

Dehors, c'était « Citroën », « Chrysler », « Six-cylindres », taxis luxueux que les voyageurs parisiens auraient préférés à ceux de la Capitale. Les compagnons

de Karim prirent la même voiture. Le jeune homme et son oncle hélèrent un landau, traîné par deux chevaux « m'bayar »⁴².

— Avenue de la Liberté, indiqua Amadou au cocher.

Un claquement de fouet ; et le landau grimpa la pente de la route goudronnée, passa devant l'Hôtel de Ville entouré d'un jardin plein de lauriers roses. Ils contournèrent la place Protêt et Karim admira la chambre de Commerce, le joyau des monuments de la ville. D'une fine architecture grecque, elle avait de sveltes colonnades blanches et un large perron.

L'attelage s'engagea dans l'avenue William-Ponty.

Les chevaux battaient l'asphalte de leurs sabots sans fer.

L'avenue s'enfonçait, remontait, formait une ample ondulation de piétons et d'automobiles, encadrés d'arbres.

Elle se terminait loin, près de la mer et des pylônes de T.S.F. dont les antennes crépitaient d'électricité, transmettant les nouvelles au monde.

Parmi les passants, beaucoup de noirs, vêtus de costumes européens ; ils cheminaient à côté d'autres sénégalais qui s'obstinaient à garder le fez et le cafetan de cotonnade traditionnels de leur civilisation négro-arabe.

Des blanches, portaient robes de mousseline. Elles s'étaient adaptées à une élégance coloniale dont le secret consistait à être belles malgré le casque. Elles marchaient à côté des sénégalaises à amples boubous et à mouchoirs bigarrés autour de la tête. Tandis que les européennes trottaient aussi vite que les hommes, les africaines traînaient leurs babouches sur le ciment des trottoirs, nonchalantes, en princesses gâtées qui ne se souciaient pas du temps.

Karim était rempli d'admiration pour Dakar, la ville jeune, moderne, un prolongement de la métropole.

*

Les cousines de Karim s'affairaient à mettre au point un « bassi »⁴³ aux haricots, préparé intentionnellement pour sa réception.

Une jeune fille annonça :

— Papa, le souper est prêt.

Tantes, cousines, domestiques et bambins se rassemblèrent dans la cour.

On mangea dans la même cuvette posée sur une natte. Les grandes personnes pouvaient causer. Les gamins devaient rester silencieux et tenir de l'index gauche le rebord du plat qui remuait lorsqu'un soupeur faisait un trou dans l'appétissant « bassi ».

Après le repas, on montra à Karim la chambre où un lit lui avait été réservé ;

une chambre qu’habitaient déjà Ibnou, lycéen, de la classe de philosophie, Abdoulaye, instituteur sorti de l’Ecole Normale de Gorée et Ibrahïma, le fils aîné d’Amadou.

De prime abord, Karim sentit qu’il s’entendrait mieux avec Ibrahïma qui portait le fez et le boubou. Le bachelier, le maître d’école, à en juger par leurs apparences européennes, lui seraient fermés dans leurs conceptions des choses.

Karim fit, du regard, l’inventaire de la chambre ; trois lits à une place, semblables à ceux que l’on trouve dans les internats. Les draps de percale qui les recouvraient étaient nets et empesés. A un angle du mur, une table surchargée de livres : manuels classiques pour le lycéen ; traités de pédagogie ; romans ; l’instituteur, à ses heures de loisir, était dillettante en littérature : « Roman d’un Spahi » ; « Le Mariage de Loti » ; « Azyadé » ; « Cruelle Enigme » ; « l’Envers du décor » ; « Les Fleurs du mal » ; « Méditations poétiques ».

Sur une autre table, se coudoyaient cuvette en porcelaine, broc émaillé, savon parfumé, serviettes éponges, pâtes dentifrices et brosses à dents.

Karim, au moindre détail, sentait des idées et des aspirations différentes des siennes, restées sénégalaises, malgré sa demi-culture.

Le lycéen et le maître d’école avaient terminé leur toilette. Ils portaient complets vestons de flanelle, chemises fines, cravates de soie aux riches couleurs. Ils se passèrent une brosse dure sur les cheveux pour les mieux friser. Et ils s’en furent vers leurs amies. Sans doute des élégantes sénégalaises habillées à l’européenne.

Karim résuma ses impressions, en fit part à son cousin, celui qui portait le boubou et devait lui ressembler par la mentalité :

— Gagni gueum na gnou yeuffi toubab yi di !

(ils croient beaucoup aux choses d’Europe !)

— Eh ! Toubab you nioul la gnou, expliqua Ibrahïma.

(Eh ! ce sont des européens noirs).

*

Dans la cour, toute la maisonnée était réunie pour écouter les contes de tante Aminata.

Lentement elle nouait des actions, les faisait progresser, puis les dénouait. Elle mettait en scène Bouki, le loup naïf, toujours « roulé » par « Leuk », le lièvre ; Gayendé, le lion, la force, maître et justicier des animaux.

Cela se déroulait dans le cadre de la brousse, dans quelque village primitif :

— « Lébône »⁴⁴ commençait-elle.

— « Lipône »⁴⁵ répondait le cœur.

— « Amône naffi »⁴⁶.

— Dana am⁴⁷.

— Il était une fois, poursuivait Aminata, une vieille femme qui avait beaucoup de biens. Ses troupeaux de chèvres occupaient toute la forêt voisine. Elle vivait seule, dans une ferme perdue au milieu de la haute futaie.

Le loup un jour vint à passer.

Les boucs, à la grande barbe, étaient si gras que leur démarche en était alourdie ; Loup, pour en repaître sa gloutonnerie, inventa un artifice ingénieux.

Il revint, plus tard, apportant un cabri maladif, volé dans un troupeau pendant que le berger dormait.

Il arriva au crépuscule, se déclara voyageur qui passait là, par hasard, et que la nuit tombante avait forcé de s'arrêter. Il fut bien accueilli, logé et nourri.

Avant de repartir, il offrit le cabri à son hôtesse :

— Grand'mère, acceptez ce modeste cadeau, en signe de ma gratitude.

La bonne femme connaissait d'expérience la mauvaise foi de « Bouki » ; elle devina un piège sous son témoignage de reconnaissance.

— Mon fils, j'ai tant de bétail que je ne sais qu'en faire ; garde ton cabri ; il est malade et ne tardera pas à mourir après ton départ.

— Oh ! votre refus me cause beaucoup de peine. Je sais que vous êtes très riche, et vous offrir une bête de si piètre valeur est un affront ; mais vous m'avez comblé ! Vous laisser quelque chose me ferait tant plaisir !

Le loup avait une voix sincère, son visage exprimait la désolation de ne pouvoir rendre la politesse dont il avait bénéficié. Il semblait ne pas mentir. Peut-être était-il une exception. La grand'mère se laissa fléchir.

Deux jours s'écoulèrent ; le troisième matin, au réveil, la fermière trouva, sans surprise, le cabri mort et roidi dans la cour.

Le loup, qui était aux aguets, se présenta :

— Vieille femme, qu'est-il advenu du cabri que je vous ai donné ?

— Il est mort peu de temps après ton départ !

Bouki se gratta la tête, regarda le sol, et décréta :

— Vous n'en avez pas pris soin, cela me navre ; je suis obligé de vous réclamer un pareil qui ait « courte queue » comme lui.

— Bien ; prends dans mon troupeau celui qui te plaira.

Bouki⁴⁸ choisit la plus belle chèvre et s'en alla, sans remercier.

Les jours suivants il revint, insatiable, posant toujours la même question :

— Vieille femme, qu'est-il advenu du cabri que je vous ai donné ?

Impuissante et résignée, elle ne répondait plus et désignait seulement, du

doigt, le troupeau.

Bouki en faisait le tour, choisissait le bouc le plus gras en chantant : « N'gat guène, ngat guéna koye féye ! »

(un cabri à courte queue se paye par un cabri à courte queue !)

La fermière maigrissait ; de voir son troupeau fondre d'une manière aussi injuste, elle en devenait malade !

Mais un soir Messire Gayendé passa à la ferme.

— « Grand'mère, qu'est devenu le nombreux troupeau que j'ai admiré ici, il y a sept lunes ? »

Elle raconta la visite de Bouki, l'histoire du cabri :

— Il faut que je punisse la lâcheté de Bouki, rugit Gayendé. Egorgez votre plus belle chèvre, dépecez-la ; vous me revêtirez de sa peau, puis vous m'attacherez dans le restant du troupeau.

A l'aube, Bouki arriva.

— Vieille femme, qu'est-il advenu...

Elle désigna le troupeau d'un geste résigné, une lueur de vengeance satisfaite dans les yeux.

D'un pas gaillard, Bouki alla détacher la chèvre qui avait le plus bel embonpoint ; il s'éloigna, entraînant son aubaine et fredonnant sa joie.

Il marcha longtemps le long d'un sentier bordé de broussailles humides. Il était heureux à l'idée du régal qu'il ferait avec les appétissants cuisseaux.

Arrivé en pleine forêt dense, dans la « mandingue », il remarqua un regard flamboyant qui le fit s'arrêter d'instinct. Il ne pouvait se tromper ; c'était, à coup sûr, le regard d' « oncle Gayendé » !

A cet instant, il aperçut Tile, le chacal, à l'orée d'un bois, et pour la première fois de son existence, parce qu'il avait peur, Bouki eut de la présence d'esprit.

— Tilo ! Tilo !⁴⁹.

D'un trait, Tile s'amena, tout essoufflé :

— Qu'y-a-t-il, Bouki ?

— J'ai une forte envie d'aller... ce ne sera pas long... Derrière cet arbre-là... Garde-moi la chèvre une minute !

Bouki détala à toutes jambes à travers le fourré des lianes et des tamariniers.

Tile remarqua à son tour le regard flamboyant d' « oncle Gayendé », comprit et pensa s'enfuir.

— Conduis-moi chez Bouki ! ordonna sa Majesté.

Il s'exécuta, et pour arriver, emprunta les sentiers les plus courts qu'il avait découverts dans sa longue pratique de la forêt.

Bouki jubilait ; étendu dans son hamac, entouré de ses épouses et de ses enfants, il se balançait et chantait sa joie :

— Kou dem lé Tila ngui thik mbou gueul !

(Certainement à cet instant, Tile vit un mauvais quart d'heure !)

Louves et louveteaux reprenaient en chœur :

— Kou dem lé, Tila ngui thik mbou gueul !

(Certainement, il vit un mauvais quart d'heure !)

L'on chantonait et l'on se balançait, rythmiquement, à la manière du maître de la maison quand un garçonnet-loup vint annoncer :

— Papa, Tile t'apporte la chèvre que tu lui avais confiée.

— Nous sommes morts ! c'est « oncle Gayendé » !

Et chacun de trouver une cachette, de se mettre hors de danger.

Gayendé était persuadé qu'il ne serait pas le bienvenu. Il permit à Tile de se retirer et s'achemina vers la case familiale.

L'appartement était vide, il semblait n'y avoir âme qui vive ; mais en inspectant bien, il découvrit, accroché aux lattes du plafond, loup, louves et louveteaux. Il se coucha et attendit...

La situation était intenable. De moment en moment, un enfant ou une épouse pleurnichaient :

— Je n'en peux plus, je vais lâcher !

— Si tu lâches, avertissait Bouki, nasillard, tu trouveras à terre « oncle Gayendé ».

Pourtant, malgré la volonté de ne pas mourir, l'on tombait irrésistiblement quand la crampe gagnait toutes les pattes.

Gayendé assénait une grande tape dans le ventre du coupable qui rendait l'âme. Il en sortait une chèvre, un bouc ou un cabri. Bouki, seul, rendit cent têtes de bétail.

Ainsi le troupeau fut restitué et Gayendé le ramena à la bonne fermière.

De là, concluait la tante Aminata, la légende est allée se perdre dans la mer. Le premier qui en sentira l'odeur ira en paradis.

Et chacun de renifler.

Karim avait suivi le conte. Il le connaissait déjà, car dans toute l'Afrique, mères, grand'mères et tantes ont enchanté notre enfance de leurs contes, la nuit, durant les réunions familiales.

Elles ont développé des actions gaies pendant les nuits étoilées, au clair de lune ; des actions tragiques et douloureuses, pleines de magie et de sorcellerie, durant les nuits épaisses de ténèbres.

Depuis les siècles les plus reculés, grâce à la tradition orale, elles ont charmé notre jeunesse avec des « lebs » venus du fond du passé. Elles ont voulu nous faire aimer la justice, haïr la malhonnêteté et nous former à la vie en nous léguant leur expérience à l'aide « d'une ample comédie » dont la scène est la

société noire, avec ses conceptions, ses croyances, les défauts et les qualités de ses hommes noirs.

Aminata raconta encore d'autres contes de son répertoire. Cela dura jusqu'au moment où tout le monde somnola... Elle s'arrêta, réveilla les endormis et l'on s'en fut au lit.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE VIII

LE ronflement d'un moteur, le roulement d'une charrette.
Krâss, krâss, krâss..., sans doute une femme qui traînait ses babouches sur le ciment du trottoir.

Karim entrouvrit les yeux.

La chambre était obscure ; mais par le trou de la serrure, par les persiennes des fenêtres, parvenaient des échappées de lumière et le bruit d'une grande ville coloniale qui s'attelait au travail.

Tic, tac ; tic, tac ; tic, tac...

« Six heures ! » marquait l'horloge à cadran lumineux.

Le beuglement d'une sirène électrique s'éleva, domina les rumeurs du matin ; une huilerie appelait ses ouvriers.

Les jeunes gens sortirent des pagnes qui leur servaient de couvertures ; ils avaient l'habitude de quitter le lit à ce signal, bien qu'il ne leur fût pas destiné.

Ils se lavèrent, peignèrent leurs cheveux crépus, embroussaillés durant le sommeil.

Fatou, la fille ainée d'Amadou, apporta le petit déjeuner composé d'omelette, de pain et de café.

Puis Karim fut mandé par son oncle qui lui remit une lettre de recommandation à l'adresse du patron de la Compagnie Sénégalaise.

Ibrahima et lui prirent un taxi qui descendit l'avenue W.-Ponty, passa devant le Palais de Justice, vira encore... Et bientôt apparut le marché de Dakar.

Par les rues qui convergeaient là les ménagères venaient de tous les quartiers : européennes suivies d'un boy noir qui tient le sac à provisions ; sénégalaises musulmanes maintenant sur la hanche la calebasse ou la cuvette émaillée ; sénégalaises catholiques à longues robes et à mouchoir de soie vert, jaune, chocolat.

Ce monde discutait et marchandait dans toutes les langues de l'Afrique Occidentale : wolof, français, bambara, soussou, peulh...

Et il planait un immense brouhaha, qui absorbait tous les bruits avoisinants.

Karim frappa à la porte du bureau directorial. Monsieur Durand, qui dépouillait son courrier, répondit machinalement :

— Entrez !

Il leva la tête, se replongea dans la lecture de sa correspondance ; au bout de dix minutes, il prit la lettre que le visiteur présentait d'une main, l'autre gardant son fez qu'il avait ôté par déférence.

Il en parcourut les deux premières lignes, devina le contenu et appela :

— Monsieur Rivière !

Le chef-comptable accourut.

— Examinez ce jeune homme !

*

Dans l'après-midi, il se rendit à la compagnie sénégalaise pour connaître le résultat de son examen. Dès qu'il se présenta, le chef-comptable proclama :

— C'est bien, jeune homme, revenez demain commencer le travail.

Avant de rentrer, il flâna, visita l'Hôtel des Postes, situé à proximité de la maison où il passerait désormais ses journées. Le bâtiment se dressait sur une élévation granitique surplombant un parterre gazonné et fleuri qui s'étalait en pente douce. En bas, le port se découpait avec ses multiples môles et ses eaux verdâtres sous un ciel net et lumineux ; les quais s'encombraient de marchandises que débarquaient des paquebots venus de Manille, Gênes, Marseille, Hambourg, Buenos-Ayres, New-York. Il y avait aussi des montagnes brunes d'arachides, des caisses de bananes, des sacs de cacao que d'autres steamers embarquaient pour l'Europe.

Après un court crépuscule, la nuit tomba. Des milliers de petites ampoules électriques s'allumèrent, la déchiquetèrent et chacune chassa une parcelle de ténèbres.

*

Le matin, à sept heures, Karim était au bureau. On ne mit pas longtemps à l'initier. Le travail consistait à établir des prix de revient d'après des factures envoyées de Manchester et de Liverpool. Il fallait convertir en francs, livres sterlings et pence ; les calculs terminés sur le brouillon, il les relevait, à l'encre de Chine, sur un « livre de prix de revient ».

Monsieur Rivière était à la tête du bureau.

Les jours où la besogne abondait, on s'absorbait dans sa tâche et un silence laborieux planait. Mais dès que l'on trouvait un instant de liberté, des conversations s'engageaient entre les indigènes qui se racontaient des

« histoires », entre les européens qui discutaient intérêts, ou évoquaient leurs amours et leurs patries lointaines... Un éclat de rire, mal étouffé, parvenait à Monsieur Rivière. Il se fâchait, clamait :

— « Cessez-le, ce wakhetane !⁵⁰ »

L'on se taisait, l'on feignait de travailler à quelque chose, et au bout de cinq minutes, la chuchoterie reprenait.

Le soir Karim rentrait à pied chez l'oncle Amadou.

Il recevait parfois la visite de camarades Saint-Louisiens. Il leur offrait du thé, et pour passer le temps, ils s'entretenaient de leur travail, jugeaient patrons et collègues.

De temps en temps un orateur s'arrêtait, prenait le gobelet pyramidal, aspirait bruyamment un peu de décoction chaude.

Ils évoquaient aussi leurs vies passées, leurs succès, là-bas, à N'Dar, auprès des « banes »⁵¹, un jour de tam-tam ou de grande cérémonie.

« Frou ! » — Le même bruit ponctuait de nouveau la causerie, signalant un conférencier qui remettait à point sa gorge asséchée.

Tard, l'on se séparait.

Pendant deux mois Karim mena une vie raisonnable. Il touchait sa solde, envoyait un mandat-poste à sa mère, augmentait son trousseau, mettait le reste à la Caisse d'Épargne.

Il s'aperçut que s'il s'était toujours conduit de la sorte, il aurait fait fortune il y a belle lurette. Il aurait pu maintenant se marier, en grande pompe, à Saint-Louis. Quelle bêtise d'avoir dépensé son argent d'une façon inconsidérée dans les tam-tams !

*

A la fin du troisième mois, ses camarades l'entraînèrent à voir un « sabit », pour se documenter.

Un dimanche après-midi.

A trois heures, ils louèrent au garage de l'Avenue Faidherbe une « Renault » à la robe reluisante.

Le conducteur wolof avançait difficilement parmi les camions « Ford » chargés d'indigènes peu fortunés qui ne voyageaient pas en voiture confortable.

Les villageois, leurs provisions de poisson, d'étoffes et d'ustensiles de cuisine s'entassaient pêle-mêle sur des bancs durs.

Parfois, un voyageur posté sur la route, agitait le bras. Le chauffeur d'un camion s'arrêtait malgré les récriminations des passagers qui se disaient pressés

d'arriver à destination.

Leur voiture luxueuse se fraya passage parmi les omnibus et roula librement sur l'asphalte lisse qui incitait à la vitesse.

Les deux rideaux verts qui bordaient la route dévidaient le même décor monotone : filaos, baobabs clairsemés et buissons. Près de M'Bao, une flore tropicale, telle que la conçoivent les peintures faciles en Europe : le long d'un vallon, des palmeraies touffues se miraient dans un ruisseau sinueux et somnolent. Autour, s'étendaient des champs de patates sucrées.

L'auto traversa la nappe liquide sur un ponton de ciment. Karim éprouva du bien-être, à se sentir enveloppé par le dôme de verdure tissé de cimes de palmiers ; il s'en dégagait une fraîcheur d'oasis ; il s'exhalait l'inquiétude des forêts africaines, par les émanations, les dessous ombreux et par le chant strident d'un oiseau innommé.

A l'horizon, très bas, des toits rouges et le clocher d'une église pointèrent parmi de sveltes cocotiers. Vers le sud, dominant le tout, la mer bleue était parcourue d'un lent frisson langoureux qui venait mourir sur le sable.

La voiture dévala la pente goudronnée de la route et entra dans Rufisque.

Elle s'engagea dans une rue cimentée comme toutes celles de la ville, la rue Gambetta, étroite, sillonnée de rails, sur lesquels grinçaient des wagonnets, portant des sacs d'arachides vers les warfs du port. Cette rue était bordée des plus importantes maisons de commerce de Rufisque, construites avec la pierre calcaire de la région. Il y avait aussi de vastes hangars où l'on accumulait des milliers de tonne de cacahuètes prêtes à être embarquées pour l'Europe.

Autour de la ville commerçante, se trouvaient des quartiers indigènes, Thiavelène, Dangou, Guendel, Diokoul... Plus pittoresques avec des cases et des baraques.

Un « sabit » n'était autre qu'un tam-tam réalisé à l'aide d'instruments métalliques : « estagnons » vides. Le vrai tam-tam sonore troublait, la nuit, le sommeil des européens. Certains indigènes évolués le trouvaient trop rétrograde, aussi ceux des sénégalais qui ne pouvaient se passer de leur distraction ancestrale, avaient-ils trouvé ce compromis qui satisfaisait tout le monde.

Comme à N'Dar, la civilisation négro-arabe prédominait ici, teintée « d'europanisme ». Les femmes, très conservatrices, créaient, en dansant, autant de grâce et d'art que les vedettes saint-louisiennes.

Karim admira particulièrement une d'entre elles : Aminata, une jeune divorcée. Elle portait un boubou de thiévely⁵² de riches pagnes et des babouches dorées. Un mouchoir de soie noué à la mode de cette année, enserrait son diéré⁵³ d'où pendaient des louis d'or ; noire mate, nez aquilin, lèvres fortes qui faisaient

désirer le baiser. Un sourire étincelant de blancheur, patiemment travaillé, à l'aide de cure-dents de soumpe⁵⁴. Une Vénus d'ébène à la poitrine mamelonnée de seins fermes comme des pastèques. Elle se trémoussait sur ses hanches souples en dansant et sa croupe fascinait le regard des spectateurs...

Après le tam-tam.

Des admirateurs et des soupirants encombraient le salon d'Aminata. En outre, ce soir, cinq guitaristes, quatre griots s'y étaient donné rendez-vous. Ceux-ci accompagnaient des visiteurs ; ceux-là venaient « gagner » leur soirée. Tous savaient qu'on rencontrait là de généreux rivaux avides de se distinguer par leurs largesses.

L'amant titulaire d'Aminata, fêtard bien connu, emplissait l'unique lit de la pièce de son boubou fortement empesé. La jeune femme assise devant lui, sur le bord du lit, s'accoudait sur un oreiller aux garnitures de soie. Elle se fit accueillante, gentille à l'égard de Karim et de ses amis, malgré l'énervement d'Alioune qui s'étirait et craquait les articulations de ses doigts, en signe d'impatience.

Une voix émue, infiniment agréable, cette Aminata ! En parlant elle vous regardait de ses yeux dans la profondeur desquels semblaient les idées de l'interlocuteur qui, la tête vide, ne pouvait plus que les admirer ! Dans leur causerie, les jeunes gens s'étaient minutieusement observés. La beauté d'Aminata résista à l'analyse de Karim qui devenait très épris d'elle. Il sentit de son côté qu'il ne lui était pas indifférent.

Au moment de s'en aller, Aminata les reconduisit jusqu'au seuil de la porte d'entrée.

— Ma soeur ! déclara Karim, je suis en vous, quel est votre avis là-dessus ?

Elle sourit d'abord, évasive, puis :

— Vous ne me déplaitez pas, mais je ne peux pas trahir Alioune.

— Cela n'a pas d'importance. Pour le moment, jolie, vos babouches sont mises de travers ; celle de votre pied droit est à votre pied gauche. Réparez vite cela pour embellir votre démarche.

— Vous en croyez la nécessité ?

— Oui ! j'en suis certain !

— Bien, nous verrons !

Il l'enveloppa de ses bras, décocha un baiser.

*

Minuit. Dans les rues de Dakar, les passants se raréfiaient ; des jeunes

hommes, à grands boubous sombres, bien parfumés, revenaient de chez leurs amies ; d'autres, des évolués sénégalais, sortaient d'un cinéma ou d'un bal, moulés dans des complets-vestons en drap.

Un grand silence planait sur le sommeil de la maison. Et Karim regagna sa chambre sans bruit.

Une image dominait son souvenir : Aminata le regardant de ses yeux noirs et profonds. Les adieux au seuil de la porte d'entrée, et lui, l'enveloppant de ses bras. Ce parfum excitant que respirait le corps de la jeune femme ! Il lui en était resté sur la joue et cela le troublait encore, embaumait son haleine, comme un encensoir, avec délice !

Karim coula dans un sommeil heureux.

CHAPITRE IX

LA semaine parut longue à Karim.

Son travail ne l'ennuyait pas mais, bien souvent, d'entre les mots, d'entre les chiffres, surgissait l'image d'Aminata qui le laissait rêveur...

Un de ses camarades de bureau, qui s'étonnait de le voir songeur, l'interrogea :

— A quoi penses-tu, Karim ?

— Oh ! à rien ; répondit-il tout d'abord.

Les amoureux ont toujours besoin de confident pour épancher leur bonheur ou leur infortune ; il finit par avouer.

— Je pense à une jeune « thiaga »⁵⁵, rencontrée dimanche au « sabit » de Rufisque.

— Est-elle bien ?

— D'une beauté étonnante ! Si tu la voyais, tu en conviendrais.

A leurs moments libres, ils parlaient d'Aminata, à voix basse, jusqu'à ce que le chef-comptable clamât :

— Cessez le « wakhetane » !

Samedi.

Karim et ses amis se rendirent à Rufisque, directement au « sabit » dans une « Chrysler ». Longtemps, ils s'attachèrent les regards féminins.

Aminata dansa avec fougue des pas qui mirent en valeur sa ligne pure et ses appas de Vénus d'ébène.

Karim manifesta son admiration. Il lança sur la piste deux billets de cent francs.

Aminata, très flattée, ramassa l'argent qu'elle remit au chef d'orchestre.

Le tam-tam se termina à la tombée de la nuit.

Chez Aminata on rencontrait toujours Alioune, l'amant titulaire. Pour lui, Karim était désormais rival ; s'il avait dépensé tant d'argent au tam-tam, après la danse de la jeune femme, c'était pour quelque chose.

Il parla donc tout le temps à Aminata : de l'obstruction.

Mais on ne mettait pas Karim hors combat par une manœuvre aussi élémentaire. Vraiment Alioune le croyait novice dans l'art de prendre une

femme à un camarade. Mais il apprendrait à le connaître !

Karim donna beaucoup d'argent aux « kalamkat »⁵⁶.

Il fit sortir Aminata, au moment de son départ, exposa dans un discours interminable, les avantages et les raisons qui devaient déterminer la jeune femme à se lier à lui. Il la garda, ainsi, longtemps, dans le but de mettre Alioune « en rage ».

Celui-ci comprit, se fâcha ; il n'attendit plus et passa rapidement, devant eux, sans mot dire. Qu'Aminata l'eût laissé seul et, par surcroît, qu'elle s'attardât à converser dehors avec son rival, c'était une vexation intolérable !

— Ton ami est de mauvaise humeur, tu lui demanderas pardon pour moi, ironisa Karim.

Il prit Aminata dans ses bras et l'embrassa ; elle demeura passive, surprise du départ boudeur d'Alioune.

*

Le mercredi, Karim reçut une lettre de son amie.

Rufisque, le 21 février 193...

Mon cher Karim,

« Je vous écris cette lettre pour vous informer que mon ami Alioune ne vient plus me faire la cour. Depuis l'autre soir, il a juré qu'il ne viendra plus chez moi. Il a dit que partout où il est, il faut qu'il soit le maître de la maison ; il ne peut pas accepter que je te mette sur le même pied d'égalité que lui. Moi, je lui ai répondu que je ne peux pas te chasser. D'ailleurs, j'en ai assez ; il a trop mauvais caractère. Maintenant, je suis à toi.

« Vous tâcherez de venir samedi soir, il y a un grand « Lamb » à Dioukoul. Le champion Pâté devra lutter. Nous irons le voir ensemble. Je te prie de me donner deux pagnes de « damié »⁵⁷ et des mouchoirs à la mode de chez Djim.

« Je t'embrasse 100. 000. 000 fois.

« Aminata ».

Elle ne savait ni lire, ni écrire, en aucune langue. Comme la presque totalité des sénégalaises musulmanes.

La lettre avait été écrite par un jeune homme quelconque.

Au Sénégal, malgré les efforts de l'Ecole française, on ne voulait pas instruire les filles : « Une femme cultivée est une source d'infortunes conjugales ».

Il fallait donc un harem moral : enfermer l'esprit, instigateur du corps, dans la forteresse de l'ignorance.

Seulement, l'expérience n'a jamais démontré que les femmes incultes fussent

les plus fidèles.

Et, d'autre part, une évolution décisive de la Société ne pourra se faire sans le concours de l'élément féminin.

A l'école française, la sénégalaise acquiert un bagage de connaissances qui la rendent plus Consciente de son rôle, capable de donner aux enfants les premiers éléments d'une éducation rationnelle et d'introduire dans le ménage plus de bien-être et d'hygiène.

Karim montra la lettre à son camarade de bureau qui, après lecture, commenta :

— Bilai ! Tu t'enfonces jusqu'au cou ! Du courage ! L'on raconte qu'Aminata s'y connaît en « noce » !

— Si elle marche droit, répartit Karim, je mettrai à sa disposition tout ce qu'elle désignera du doigt.

Dimanche soir.

Karim et son escorte réunis chez l'oncle Amadou. Tous en boubous blancs réalisant un beau contraste avec les fez écarlates. Des parfums rares s'exhalaient de leurs vêtements. Ils fumaient lentement des cigares « Londrès ».

Leur prestigieuse Chrysler gara devant la maison d'Aminata. Et, dans ce quartier modeste de Guindel, les habitants rendirent à ce luxe les honneurs dûs. Les voisines d'Aminata, sur le seuil de leurs portes, l'admirent avec respect. L'estime que la jeune femme portait à son ami se décupla dans son esprit.

Karim s'avança gravement suivi de ses n'diques⁵⁸.

Dans la chambre à coucher-salon, de l'encens et du bois d'Orient brûlaient dans de petits vases de terre, embaumaient l'atmosphère de leurs fumées odorantes. Les draps du lit, les oreillers étincelaient de blancheur sous la lumière électrique.

Karim rejeta ses babouches et s'étendit sur le lit qu'il empljt de son vêtement.

Ils écoutèrent un instant la mélodie du diali : toujours cette musique héroïque doublée de la tendre nostalgie dont est chargé le regret des choses passées.

Un griot Cayorien, célèbre pour son érudition sur l'histoire des « damels »⁵⁹, contait l'épopée sénégalaise en s'accompagnant d'un accordéon.

Il jouait un air guerrier, éloge d'un héros disparu. Parfois, sa voix rauque chantait un refrain :

« Dialo waye, dialo M'Bamba !

« Dialo waye, Dialo Maïssa !...

Il vantait la bravoure et la générosité de Dialo Maïssa, sur un rythme à trois temps, un rythme rond, voilé de mélancolie, éminemment évocateur !

La vie évoluait en valse. Le soleil se levait, marchait puis se couchait ; une

nuit succédait à un jour, auquel faisait suite une autre nuit. Et la vie humaine tournait : espoir, joie, oubli ; espoir, douleur, oubli...

Des Empires noirs étaient nés, avaient resplendi, étaient disparus ; et, avec eux, les héros qui les avaient illustrés ! De tout cela, il ne restait que les souvenirs qui peuplaient les légendes sénégalaises et que les griots chantaient encore :

« Dialo waye, dialo M'Bamba !

« Dialo waye, Dialo Maïssa !...

Aminata et trois de ses amies, venues l'aider pour la réception de son amoureux, servirent un succulent couscous, sauce au poisson. On dîna au son des khalams.

Dix heures.

Un doux clair de lune. Les filaos qui peuplaient les marécages murmuraient sous la caresse du vent frais de l'Atlantique.

L'auto décrivit une courbe audacieuse et entra dans le quartier de Diokoul. Elle stoppa sur la place publique, une parcelle de la baie du Cap-Vert. Une petite mosquée se dressait, blanche sous le clair de lune, avec un minaret jaune. Des milliers de pirogues de pêcheurs se reposaient de la lutte livrée, tout le jour, au flot rebelle, à la recherche du poisson, rare, en cette saison d'hivernage.

Sur le sable, s'était rassemblée une foule nombreuse, d'où partaient les notes sourdes d'un tam-tam.

A l'arrière-plan, les hommes juchés sur des bancs pour mieux voir le spectacle.

Au premier rang les femmes à toilettes claires et à mouchoirs de soie, accroupies sur le sol.

Au milieu du cercle, une cinquantaine d'athlètes noirs, torse nu, se pavanaient et gambadaient sous l'emprise de la musique.

Par moments, un lutteur provoquait un autre en lui tendant les bras. Un corps à corps, un croc en jambe, et l'un d'eux roulait à terre.

Deux autres recommençaient.

Les tam-tams, tout-à-coup, se turent.

Ousseynou s'était emparé d'un « n'deund », un grand tam-tam. Il le planta dans le cercle : un défi à qui se sentait le courage de se mesurer à lui.

Les femmes chantèrent sa bravoure :

« Le Lion a soif !...

« Les animaux n'iront plus boire à la source ! »

Tout « m'beurr »⁶⁰ qui ne répondait pas à la provocation devait quitter la scène, s'asseoir en simple spectateur.

« Le Lion a soif !... »

L'on savait, du reste, à qui s'adressait Ousseynou.

Et le renommé champion Pâté renversa le « deunnd », avec violence, d'un coup de pied. Il acceptait de mettre en jeu son titre contre le provocateur.

Le tam-tam bondit, poussa un rugissement d'approbation !

La chanson reprit :

« Les Lions ont rugi !

« Les animaux n'iront plus à la source ! »

Puis les spectatrices se divisèrent en deux chœurs alternes et adverses, accompagnées par un léger « sabar » !⁶¹.

L'on vantait le mérite de son préféré et l'on prédisait la victoire.

M'Beurré yaye dané !

M'Beurré yaye dane ! ayé !

Guiri vourouss

Cuiri Khaliss

Coula lal dé !

« Toi, Champion, tu terrasseras !

Oh ! tu terrasseras ! !

Ta coiffure est d'or !

Ta coiffure est d'argent !

Et qui s'attaque à toi, meurt ! »

Ousseynou et Pâté se promenaient, seuls, dans la lice ; ils frémissaient d'émotion sous l'étreinte de la musique du « lamb » chargée d'héroïsme.

Une musique lourde, profonde, magique comme une communication sonore avec les aïeux !

Le chant se déroulait, scandé par de légers battements de mains.

Les femmes, devenues poignantes, exprimaient leurs vœux de victoire à l'adresse de leur favori.

M'beurré yaye dané !

M'beurré yaye dane ! Ayé !

Paté domi yaye Binta

So dano lou ma vakhi yaye !

Toi, champion, tu terrasseras !

Oh ! tu terrasseras ! !

Paté, fils de Dame Binta.

Si tu tombes que dirai-je à mère ?

A la longue, elles se lassèrent de chanter des louanges.

La lune plongeait déjà son pôle inférieur dans l'Océan. qui s'obscurcissait. Et les adversaires ne s'étaient pas encore mis en action. Aussi devinrent-elles satiriques :

Cuembou lène
Té lâ lé !
Lalé bakhou gor la !
Cuembou lène
Té lâ lé !
Wer va dem na guédio !

Vite, en tenue de lutte !
Affrontez-vous !
S'affronter est l'apanage de l'homme !
Vite en tenue de lutte !
Affrontez-vous !
La lune a plongé dans la mer !

Le corps arqué, les bras tendus, Ousseynou et Pâté se menacèrent du regard, semblables à deux béliers qui vont se planter leurs cornes.

Ils tournèrent l'un autour de l'autre, avançant la main, la retirant furtivement. Ils cherchaient à s'aborder dans une prise avantageuse.

Ousseynou fonça, rapide comme une sagaie.

Ils se prirent à bras le corps, se contorsionnèrent, firent de savantes attaques, d'adroites esquives...

Les spectateurs attendaient, anxieux. On entendait le souffle des lutteurs dans le silence angoissé. Après deux minutes de lutte brutale, mais souple et pleine de calculs, Pâté déclencha son coup redoutable, son « djinn » dont lui seul avait la technique infallible.

Ousseynou tourna sur lui-même, s'écroula sur le sol.

Des cris de triomphe jaillirent, contre lesquels se dressa le tonnerre de mécontentement des vaincus. Et ce fut un brouhaha immense mêlé aux notes délirantes du tam-tam qui jouait un air de victoire.

*

Karim passa cette nuit-là chez Aminata. La séduction de celle-ci était d'essence nouvelle pour lui. Aminata parlait aux sens par son « soumaré », son « bata » et son « kétérane », aux émanations aphrodisiaques. En plus de ces

parfums âcres, elle tentait encore par des hanches fermes chargées de verroteries qui faisaient un cliquetis cristallin au moindre de ses mouvements.

Pas timide Aminata ! Elle savait caresser, prendre des attitudes séduisantes, et une voix enjôleuse quand le désir grondait en elle.

Et, en cette première nuit d'amour, Karim connut mille ivresses !...

Aminata lui prépara un petit déjeuner composé d'omelette et de café au lait ; puis il prolongea, toute la matinée, une douce demi-somnolence.

Dans l'après-midi, il assista à un « sabbit » dans le quartier de Guendel.

Aminata dansa avec art ; son charme, ajouté aux souvenirs de leur nuit de miel, remplissait Karim d'un grand amour.

Il dîna encore chez son amie, puis « flirta ».

Couchés dans le même lit, enfouis sous la même couverture, ils s'embrassaient à perdre haleine. Les cordes du « khalam » vibraient. Le diali jouait, indifférent, tout préoccupé par la recherche d'accords et de rythmes appropriés au tableau dont il était le metteur en scène.

*

Le ronflement du moteur se propageait et s'empli-fiait, démesurément, dans l'étendue pétrifiée de silence. Au sommet des arbres immobiles, reposaient des rayons obliques de lune. Loin, trouant l'horizon, des milliers de points lumineux vacillaient au bord de l'eau.

Le chauffeur les atteignit et entra dans Dakar.

Dans sa chambre, Karim se déshabilla avec mollesse, rompu par quarante-huit heures de surmenage physique. Et, lorsqu'il s'allongea dans son lit, il éprouva une agréable sensation de bien-être.

Sa pensée s'abîma dans le souvenir : nuit passée avec Aminata dans ses bras ; baisers brûlants dont la simple évocation l'émouvait encore. Puis, un désir impérieux de ressaisir la jeune femme, de l'étreindre, et, doucement, l'étreinte illusoire se prolongea dans le sommeil !

*

De nouveau, la vie heureuse ! Karim travaillait joyeusement, attendant le samedi pour revoir son amie. L'existence lui paraissait belle, son travail intéressant, et son entourage sympathique. Parfois, il se rendait à Rufisque un mercredi et passait la nuit chez Aminata. A cinq heures du matin, il revenait en taxi et se rendait à son bureau.

D'autres fois, il envoyait des lettres d'amour auxquelles son amie répondait par des missives non moins enflammées. Un écrivain de fortune rédigeait la correspondance d'Aminata et en profitait pour faire de la littérature :

« Rufisque, le 1^{er} février 193...

« Très cher Amant,

« Je t'accuse réception de tes deux lettres qui m'ont trouvée en bonne santé. Hélas tu me fais mal au cœur en me disant que je songe à un autre amant. Si tu savais ce qu'il y a au fond de mon cœur, tu dirais avec enthousiasme, quelle loyale jeune femme !

« Je t'aime, Karim, et du fond du cœur.

« La nuit, mon cher Karim, couchée seule dans mon lit, ma pensée s'envole et peut-être en ce moment, toi aussi, couché sur ton lit, ta pensée s'envole et nos pensées se croisent dans l'air : « Divins oiseaux du cœur ».

« Je pense à toi autant que tu penses à moi. Souviens-toi du proverbe volof qui dit « Pitieu gui thi kov garab, vandé khélama nga thi souf » (L'oiseau est sur l'arbre, mais son esprit est au sol).

« Je t'embrasse amoureusement.

« Aminata. »

Le couple Karim-Aminata était connu dans le grand monde indigène rufisquois et dakarois.

Comme toujours, le jeune homme avait beaucoup dépensé pour les toilettes d'Aminata et pour entretenir une cour de griots et de dialis⁶².

Bribe par bribe, il avait retiré ses économies de la Caisse d'épargne ; il n'envoyait plus d'argent à sa mère.

Aussi, à la fin de ce mois, reçut-il cette lettre :

Saint-Louis, 1^{er} novembre 193...

Cher fils,

« Je suis très inquiète de ne recevoir pas de tes nouvelles. Je ne t'oublie jamais dans mes prières. Je t'avais envoyé des gris-gris au mois de mars. Est-ce que tu les as reçus ?

« Ton père est fâché parce que tu ne nous écris plus et tu ne nous envoies rien. Cela est très mal, d'autant plus que les temps sont durs maintenant.

« N'oublie pas que tu es fils d'honnêtes gens et que tu dois bien te conduire. Ne te laisse pas entraîner par les mauvaises fréquentations et par les femmes. Ecris à ton père pour lui demander pardon, car il ne cesse de dire que tu es mauvais fils, un fils ingrat. Tu dois savoir que s'il n'est pas content de toi, tu seras maudit et tu ne réussiras jamais dans la vie. Même après ta mort, tu ne pourras pas aller en paradis.

« Je te salue ! Salue pour nous ton oncle Amadou, ta tante et ton cousin Ibrahima. Tout le monde te salue ici.

Ta mère : Ramatoulaye. »

En plus de cette désagréable lettre, d'autres ennuis affligeaient Karim : trop de dépenses durant le mois et des amis, pour qui il avait contracté des dettes, ne s'étaient pas acquittés. Seul, il paya tout. Et il lui restait peu de sa solde.

Il lui manquait de quoi envoyer à Aminata⁶³ et de quoi réparer son manquement envers ses parents.

A la fin de la journée, le travail terminé, il resta méditatif ; le chagrin, par petites doses, s'installa dans son cœur... Il passa une mauvaise nuit... Un cauchemar troubla son sommeil. Son père, d'une voix courroucée, connue du temps de son enfance, l'avait grondé : « Tu es un mauvais fils ! ». A plusieurs reprises, sous le coup du chagrin, Karim s'était réveillé.

Abdoulaye, l'instituteur, en le voyant déprimé, demanda :

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Es-tu malade ?

— Non, je me porte bien ; je suis dans l'embarras.

Il fit des confidences au maître d'école.

Celui-ci le comprenait bien pour avoir été, parfois, dans la même situation.

— Je te prêterai ce qui te manque, j'irai le retirer de la Caisse d'Epargne.

L'angoisse qui habitait Karim se dissipa. Mais il était mécontent de lui tout de même. Ici, encore, il s'était laissé prendre, insensiblement, dans le rouage déraisonnable de la vie des « Noceurs », et cela l'avait mené, de nouveau, à la ruine !

Vraiment, ses décisions, sa volonté, ne valaient pas grand'chose !

Le soir, Abdoulaye lui prêta l'argent nécessaire et adjoignit des conseils :

— Moi aussi, je me suis laissé entraîner, au début, « à la noce », mais des salariés de notre sorte ne peuvent mener un tel train de vie sans s'endetter.

« Souvent, je n'étais même plus capable de m'acheter des choses indispensables.

« Nous ne pouvons pas nous passer des distractions de notre milieu telles que le tam-tam, les « lambas », la musique et les bons mots des griots, c'est une chose entendue ; seulement il faudrait s'y adonner sans entreprendre des dépenses démesurées ; question de discipline !...

« Employer surtout une partie de nos loisirs à des occupations utiles : la lecture, les études. As-tu remarqué que beaucoup de sénégalais n'ouvrent jamais un journal ou un ouvrage sérieux ? Ils croient que l'instruction doit se terminer sur les bancs de l'école. Ils sont indifférents à ce qui se passe dans le monde. Leur activité intellectuelle est à peu près nulle. »

— C'est vrai, acquiesça Karim : moi je suis de ceux-là et je sais que nous avons tort.

— Oui, conclut Abdoulaye, nous ne pouvons pas, sans danger, nous confiner, immuablement, à des manières d'être, de penser ou d'agir, compatibles seulement avec l'armature d'une société indigène qui n'existe plus ; du moins qui est en décomposition et en pleine évolution. »

Karim se rendit à la poste. Il expédia deux mandats : un à ses parents avec force excuses ; et le deuxième à Aminata. Une lettre disait à la jeune femme que son amant rompait.

Mener, désormais une vie ordonnée.

CHAPITRE X

KARIM s'assagissait malgré les efforts d'Aminata pour le reconquérir. Il en avait décidé ainsi sans consulter son cœur.

Les jours suivants furent douloureux. Il éprouvait une nostalgie mêlée de remords car sa façon de quitter la jeune femme lui paraissait peu galante. Mais les circonstances le lui avaient imposé.

Bien des fois la tentation le prit de retourner chez sa maîtresse ; il sut toujours la réprimer.

Ses loisirs étaient consacrés à l'étude. Il reprit, pendant quelque temps, sa grammaire française et son arithmétique. Bientôt il s'adonna à des lectures plus distrayantes. Abdoulaye, le maître d'école, lui prêta des romans intéressants qui parlaient d'un pays qu'il connaissait et de personnages qu'il voyait autour de lui :

« La Randonnée de Samba Diouf », « Le Roman d'un Spahi », « Batouala »...

Karim regretta de ne pouvoir lire beaucoup de romans semblables. Elle était pauvre la littérature africaine, la plus susceptible, cependant, de plaire au lecteur indigène moyen.

Il se tourna, sur les conseils de son ami, vers une littérature européenne dont il pouvait saisir l'état d'âme des personnages, sinon les détails de costume et de décor. Il relit avec enthousiasme : « Les Trois Mousquetaires ». « Le Capitaine » de Zévaco lui procura des minutes d'émotions indicibles.

En poésie il ne comprit pas toujours les sentiments qu'il jugeait trop artificiels. Il fut admirateur de Victor Hugo et apprit, par cœur, « Waterloo », « Les Soldats de l'An II », « Ultima Verba ». Toutes ces pensées épiques correspondaient bien à son fond guerrier de sénégalais.

Puis, ce fut Corneille et toutes ses tragédies héroïques.

Ce changement moral se doublait d'un autre purement vestimentaire. Les boubous et le fez musulman, d'autrefois, se virent disgrâciés et remplacés par un complet veston, par un casque colonial.

Il acquit dans les magasins élégants de Dakar des souliers acajou et des cravates aux belles couleurs bleu, marron, argent.

Dans ses nouvelles fréquentations ç'aurait été se singulariser que de vouloir

conserver le costume sénégalais : « Kou dem tchi deuk bou niep di fethié ben tank, nga féthié ben tank »⁶⁴.

Karim, par ailleurs, ne sortait plus avec Ibrahima.

Il fréquentait de nouveaux amis et découvrait un Dakar ignoré, depuis son arrivée dans la grande capitale ouest-africaine. Le Dakar du dancing et des cinémas sélects : le « Tabarin », le « Comœdia ».

Karim s'était vite adapté à une autre forme de vie ; il portait, avec aisance, ses costumes européens. Il s'exerçait à danser au son d'un phono ; il connaissait les éléments de « savoir-vivre » et les phrases nécessaires pour paraître dans les salons.

Entre temps, l'instituteur Abdoulaye avait déménagé. Il habitait une maison proche de son école.

Karim était toujours là.

Au début de juin, les nouveaux amis se promenaient, après le travail, le long de la « Corniche ». Ils s'arrêtaient à l'un des cafés installés sur la pente des falaises et consommaient des boissons rafraîchissantes.

Le décor reposait. Les grands blocs de roche fauve cachaient la ville surchauffée où l'on étouffait. Ils arrêtaient ses bruits de ferraille et de moteurs, ses senteurs d'essence. La brise marine délivrait de l'accablement de la chaleur ; la mer bleue, gonflée de langueur, s'étendait à l'infini, accueillait les rêves, insufflait doucement le calme et la paix !

Quelquefois ils passaient le dimanche à Bel-Air Plage. En maillots de bain, ils éprouvaient un délicieux plaisir à plonger dans l'eau fraîche et s'amusaient à se laisser balloter par les vagues.

C'était une « plage » chic où noirs et blancs prenaient leurs ébats. La plupart des baigneurs arrivaient dans leurs voitures ; aux abords se parquaient « Chrysler », « Renault », et « Fiat ».

Ils rentraient au crépuscule, lorsque le sable blanc devenait gris ; que la mer s'obscurcissait et que l'air, rafraîchi, redevenait respirable.

*

Certains soirs, la compagnie se réunissait chez Abdoulaye. On parlait amours, on exposait ses idées sociales.

Il y avait là l'instituteur, raisonnable, mais capable à son moment, de commettre des bêtises, comme les autres, pour les beaux yeux d'une sénégalaise. Il était « progressiste », partisan d'une évolution, ayant pour base le fond propre des indigènes.

Le bachelier, « esprit fort », parlait de « nettoyer » les traditions sénégalaises et de pratiquer une « européanisation » immédiate, à outrance.

Le médecin, catholique, adoptait la civilisation occidentale sans discussion. Néanmoins, son fond atavique restait identique à celui de ses congénères.

Abdou, né musulman et oriental, avait été éduqué à l'école française. Son esprit se nourrissait d'idées et de logique européennes. Son cœur se formait dans le cadre curieux du « Kham » , de la poésie française et de la musique européenne.

Il existait en lui des contrastes. Il dansait aussi bien le tam-tam que le tango ; il aimait la musique noire, les filles noires, mais rêvait aussi de Deauville, de Paris et de quelque vedette de cinéma, une « blonde Vénus » aux yeux bleus.

La polémique s'échauffait... On défendait avec ardeur son point de vue. Au fond, ils hésitaient tous à rompre définitivement avec le vieux Sénégal, pour épouser les moeurs d'Europe, dont certaines s'imposaient.

Leur cœur parlait en faveur de la tradition ancestrale et leurs intérêts en faveur du modernisme pratique de l'Occident.

Mais, par-dessus leurs discours, d'année en année, une civilisation métisse s'organisait, n'obéissant qu'aux lois de la lutte pour la vie.

Une *civilisation métisse*⁶⁵ dont l'élément étranger consistait en apports matériels et intellectuels, nécessaires à notre adaptation dans le courant de vie mondiale, dont nous faisons désormais partie intégrante.

Seul, Karim restait silencieux. Ces discussions sociales ne lui étaient pas familières ; et il n'avait plus d'amours...

Depuis quelques jours, pourtant, un flirt se nouait avec Marie N'Diaye, une sénégalaise catholique, habitant la même maison que le maître d'école. Une jolie statue de bronze clair : dents fines, une voix caressante, des yeux noirs d'où partait un fluide chaud qui pénétrait, troublait, rendait étrangement amoureux. Elle était fine de corps, de manières, de sentiments, fine dans le choix de ses toilettes.

Elle disait :

— « Karim, tu viendras ce soir, rédiger pour moi une lettre très pressée. »

Ce ne pouvait être qu'un prétexte puisqu'elle savait écrire le français. A l'arrivée de Karim, Marie se bornait à bavarder. Elle lui posait des questions sur sa vie passée, sur Saint-Louis ; la verve éloquente, dans laquelle Karim débitait ses réponses, l'amusait et la mettait en gaieté.

Karim aimait Marie, mais il n'osait pas faire d'avances, il savait qu'elle était fiancée à un navigateur sénégalais qui parcourait le monde à bord d'un navire de commerce.

Longtemps, ce fut un « flirt » très discret...

Mais juin était venu, le printemps des tropiques.

Un ciel bleu qu'incendiait un soleil de début de monde, une verdure poussait, tout d'un coup, sous l'effet d'une force mystérieuse ; des fleurs aux couleurs ardentes : fleurs écarlates des flamboyants et des hibiscus ; fleurs mauves des bougainvilliers ; fleurs jaunes des nopals épineux.

Des oiseaux noirs, bleus, écarlates, dont le chant était doux comme un gazouillement d'enfant. Et puis des fruits mûrs et juteux : mangues, goyaves, papayes, cactus au fruit rouge comme du sang frais !

Dans l'air planaient des senteurs végétales et des émanations d'orage qui électrisaient ; dans les veines un gonflement de sève, une accélération de rythme. Les sens s'aiguisaient.

Parfois, elle reposait sur Karim des regards chargés de désirs. Elle trouvait de la séduction à ses formes d'athlète, à sa souplesse, à ses bras vigoureux.

Et, certain crépuscule, prise d'amour, frémissante, elle l'attira à elle et lui étreignit la bouche d'un baiser chaud comme le printemps dont ils avaient été victimes de l'obscur sorcellerie.

Lui, étourdi, resta indécis, ne sachant quelle attitude prendre, parce qu'elle était « fiancée ».

Elle revint l'enlacer, souvent, à la même heure, vaincue par ce même grand amour qu'exhale la nature tropicale par les soirs oppressants de langueur.

Karim n'osait toujours pas, conscient de ce que cela pouvait avoir de déloyal envers le « fiancé ».

Mais sa résistance s'émietta. L'ardeur de Marie s'infiltra, peu à peu, dans son cœur, le remplit jusqu'à ce que les niveaux fussent égaux ! Ils passèrent ensemble de beaux jours et s'enivrèrent de caresses...

*

Un matin Karim reçut une lettre de son amie.

Dakar, le 18 Juin 193...

Bien cher Karim,

Parait-il qu'une procession aura lieu à Gorée, dimanche en huit. J'espère que tu iras assister à cette belle fête, bien que tu soies musulman. J'ai obtenu la permission d'y aller et si tu veux voyager avec, ce serait très bien. Je dois partir dimanche matin, par la chaloupe de neuf heures, et revenir lundi. Enfin je veux une robe neuve ; je pense que tu me la donneras avec plaisir, n'est-ce pas ? J'ai hâte que ce grand jour arrive, afin que je puisse faire un peu la bombe.

Je te quitte dessus, espérant te voir ou recevoir de tes nouvelles et t'embrasse affectueusement.

*

Le samedi suivant, Karim, l'instituteur, le médecin, se rendirent à Gorée. Karim portait complet veston de flanelle, souliers acajou, chemise blanche, cravate de soie. Il arborait un sombrero qui lui donnait grand air.

Au moment où l'Angélus sonnait, la chaloupe s'éloigna lentement des quais. Elle se fraya passage à travers des steamers de toute nationalité qui avaient jeté l'ancre pour quelques heures sur la côte africaine.

A la sortie du port on vit se profiler un bloc de roche sombre : l'île de Gorée. Elle arrêtait brusquement les vagues du large qui, surprises, se cabraient, puis retombaient en faisant éclater mille gerbes d'eau !

Les voyageurs se composaient de Goréens en costumes européens. Ils revenaient de Dakar où ils exerçaient leurs professions ; Gorée une des premières villes françaises sur la côte du Sénégal, était presque morte. Les Goréennes, d'âge avancé, étaient habillées de robes de cotonnade ; elles portaient les cheveux serrés dans un mouchoir, à la manière des sénégalaises musulmanes. La jeune génération était moulée dans des robes de coupe élégante ; elle se coiffait du casque colonial et chaussait des Louis XV.

Les Goréens parlaient, d'une voix grasseyante un wolof métissé de français.

Karim et ses amis n'avaient pas prévenu leur hôte.

— Pourvu qu'à l'arrivée l'on ne nous dise pas : « Vous n'êtes pas compris dans le repas ! » plaisanta Abdoulaye.

— Ils nous donneront un verre de vin et un journal, repartit le médecin. Pour ma part, cela suffit.

On avait fait aux Goréens la réputation de ne pas recevoir à leur table ceux qui arrivaient, sans les prévenir, à l'heure d'un repas. Et ceci paraissait drôle dans un pays où la coutume est de tenir table ouverte à tout passant.

La chaloupe mugit de sa sirène puissante et entra dans le port. Une baie bordée d'une minuscule plage, le seul endroit abordable de l'île. Un appontement de bois, soutenu par des pilotis vermoulus servait de débarcadère.

Karim et ses compagnons furent accueillis par leur ami de Gorée qui leur servit à diner malgré la légende.

L'appartement de Gomis comprenait une chambre à coucher, un salon, une cuisine et diverses autres pièces, avec un ameublement européen.

Des lits de fortune furent improvisés dans une chambre vide où ils passèrent la nuit.

*

Dimanche.

De grand matin, la vieille église de Gorée ébranla l'air de son carillon.

Dames, demoiselles et messieurs revêtirent leurs plus beaux vêtements. Même les grand'mères se drapèrent de leurs pagnes multicolores qu'elles enfermaient soigneusement, toute l'année, dans de vieux bahuts du Premier j Empire.

Par la chaloupe, des jeunes gens endimanchés arrivaient de Dakar, envahissaient la ville, enflaient peu à peu la population.

Et dans les rues, si désertes à l'accoutumée, ce n'étaient plus que toilettes neuves, rires et joie de vivre.

Partout commençaient les réjouissances, le champagne et le vin coulaient, les phonographes chantaient.

Deux heures de l'après-midi.

— Ding ! dong ! ding ! dong ! ding ! dong !...

L'église appelait les fidèles avec des notes graves. L'animation du matin, qui avait, à midi, diminué sous l'accablement de la chaleur, était revenue. Des maisons encore debout, de dessous les ruines, sortait une foule qui se hâtait, s'engouffrait dans l'église.

« Pange lingua gloriosi corporis mysterium... »

Les Vêpres étaient terminées ; et ce chant, attaqué vigoureusement par une voix d'homme, marquait le commencement de la procession.

Des orphelines, sous la conduite des sœurs de l'Immaculée-Conception, à cornettes blanches et à robes bleues, ouvraient la marche, portant haut de riches bannières aux couleurs vives.

Suivaient les chantres.

Un solo bruyant s'éleva, entonné par des larynx mâles auxquels se mêlaient bientôt, en un beau duo, des voix flûtées de femmes.

Puis les enfants de chœur, en soutanes rouges et surplis blancs. Ils s'avançaient lentement, élevant au-dessus de la foule, une croix de bronze.

Un prêtre officiant marchait sous un dais, au milieu de la procession. Sa chape d'or étincelait ; il était très recueilli et marchait gravement, ostensor en mains, le regard fixe, comme hypnotisé par la Sainte Hostie...

Les spectateurs fermaient la marche.

Les femmes se dandinaient élégamment, dans leurs robes de soie roses et bleues.

Le cortège se perdit dans les ruelles étroites et tortueuses bordées de maisons croulantes ; et les chants, qui se propageaient en s'amplifiant dans les ruines goréennes, les réveillaient de leur sommeil séculaire.

Mais elles restaient indifférentes à cette émotion religieuse, ayant l'air de dire :

— « Nous avons vu défiler en procession, avec plus de pompe vos prédécesseurs qui, maintenant, reposent dans le néant ; comme eux, vous serez anéantis par la puissance du temps ! »

Sur le parcours, au tintement de clochette, tout le monde s'arrêtait et les enfants de chœur faisaient pleuvoir sur le sable les fleurs qu'ils portaient dans des corbeilles suspendues à leur cou.

Soudain, une sonnerie vigoureuse de clairons qui contrastait avec la langueur du chant religieux. La procession était arrivée entre l'Ecole Normale et l'Ambulance Militaire. On avait improvisé là un autel, un reposoir enguirlandé de branches de rosiers flétris par la chaleur. Tout au fond, dansaient les flammes d'énormes cierges, presque imperceptibles au milieu de la lumière du jour. Aux alentours, d'ardentes fleurs rouges de flamboyants jonchaient le sol.

Le clergé gravit les degrés de l'autel, toujours avec le même pas grave. L'officiant déposa son ostensor d'or, l'embauma d'encens et la prière continua...

Karim avait suivi la procession sur tout son parcours pour admirer Marie N'Diaye qui était belle parmi les plus belles.

Il profita d'un mouvement de la foule pour aborder son amie :

— « Je te reverrai, ce soir, au bal qui se donne chez M. Fernand ».

Ils ne pouvaient rester longtemps ensemble. On connaissait Marie à Gorée ; si on la remarquait en compagnie du jeune homme les méchantes commenceraient aussitôt leurs médisances.

*

Neuf heures du soir.

Le bal commençait. On remarquait les sénégalais catholiques et des musulmans « évolués ». Ils portaient des complets veston d'été de coupe irréprochable : en flanelle, en toile crème, en toile blanche, lisses comme des miroirs à force d'avoir été bien repassés ; des chemises à.plastron de soie, des cravates riches et des chaussures fines. Leurs cheveux, patiemment ondulés, déferlaient en petites vagues jusqu'à la nuque.

D'autres musulmans, des demi-conservateurs qui portaient d'ordinaire le boubou et le fez, avaient revêtu, ce soir-là, le complet veston, afin de danser sans détonner.

Chez les danseuses, toutes catholiques, se manifestaient deux tendances. Les unes adoptaient entièrement la mode européenne. D'autres, une tenue métisse ;

elles portaient bien robes de soie, mais aussi pagne, mouchoir et babouches dorées.

« Riquetta, jolie fleur de Java,
Viens danser, viens donner des baisers ! »

L'orchestre (un accordéon, une mandoline, un banjo et un violon) jouait fox, one-step et valse. Les musiciens, sans partition, stylisaient les airs de leur répertoire, accentuaient les rythmes pour les rendre plus dansants.

« Ah ! le pauvre petit !...
Qu'il est mal, mal bâti ! »

Des cavaliers dansaient dans un style classique, d'autres se dandinaient, poussés par le besoin exagéré d'un rythme net et chaloupé.

« Nuit de Chine, nuit câline, nuit d'amour !
Où l'on croit rêver jusqu'au lever du jour ! »

Minuit.

Karim avait dansé le moins souvent possible avec Marie. A présent les personnes âgées se retiraient. Restaient les jeunes, et il était dans la note générale de s'afficher en couples.

« Ramonna, j'ai fait un rêve merveilleux

Ramonna, je pouvais alors me griser
De tes yeux, de ton parfum, de tes baisers ».

Marie tournait, avec grâce, sous la douce impulsion des bras de Karim, elle valsait, souple et légère, comme une noire sylphide !

Le jeune homme l'étreignait, avec amour, sous l'emprise de la nostalgie de l'accordéon, des notes ailées de la mandoline.

Les couples tourbillonnaient, envoûtés par l'accordéoniste, un ancien marin qui exhalait son regret des pays jadis rencontrés par la voix de son accordéon. Il jouait une valse, y raccordait le refrain d'une autre, puis d'une troisième... celle-ci, il n'en connaissait pas les paroles. Il l'avait entendue pour la première fois à Marseille. Depuis il l'avait rejouée à Dunkerque, à Montevideo, à Singapour, pour ses camarades d'exil, avec le même succès. L'Europe, l'Amérique, l'Orient, les jours heureux, les heures difficiles se déroulaient, mélancoliques, au rythme tourbillonnant de sa chanson qui en devenait si prenante que les couples tournaient, tournaient à perdre haleine. Penché sur son accordéon il l'étreignait, par spasmes, et se balançant, en harmonie avec le roulis imaginaire de son navire d'autrefois, voguant sur la grande mer...

Quatre heures du matin.

Dans la salle régnait toujours la même fougue, la même ardeur au plaisir.

L'excitation montait comme un fleuve que grossissaient les tornades. Danseurs et danseuses devenaient de plus en plus épris de mouvements.

On était las d'émotivité latine. Et l'orchestre joua des airs du Pays, des « goubés ». Cavaliers et cavalières s'étaient séparés et l'on dansait pour son compte...

*« Papa Thialisso
Goubé Saïtané là... »
« Mag gni Kaye lène tchilal
Goubé Saïtané là ! »*

*« Ohé ! papa Charles !
Le goubé est satanique !
Anciens, venez y goûter.
Le goubé est satanique !*

L'accordéon conduisait la chanson, accompagné par le banjo et la mandoline. Sur des tambourins, les « assicots », le jazz faisait du tam-tam mêlé au son des clefs contre les bouteilles vides et au grésillement des cailloux secoués dans une boîte métallique.

*Eye adina !
Gor i tèye gni saye saye là !
Am diabar ame saye dôme,
Am sa tioro bokhalé !...*

*Oh ! le siècle
Les hommes d'aujourd'hui, quels polissons !
Avoir femme et enfants
Avoir maîtresse en cachette...*

Les femmes formaient un cercle intérieur appuyées les unes aux épaules des autres. Elles se déplaçaient en une ronde légère et trémoussante... Les hommes les doubleraient extérieurement et ripostaient, en dansant, à leur chanson satirique :

*Eye adina !
Digueni tèye saye saye là !*

*Am dieukeur, am saye dôme,
Am sa far it bokhalé !*

Oh ! le siècle d'aujourd'hui !
Les jeunes femmes quelles polissonnes !
Avoir mari et enfants
Avoir amant en cachette !...

Plus on faisait de mouvement, plus on avait besoin de mouvement. Chaque cavalier dansait après la croupe agitée de sa cavalière.
Encore une chanson satirique contre les rivales.

*Man dou ma diaye lola
Diko dieundé foye foyo !
Man dou ma diaye lola
Diko dieundé foye foyo !*

Moi je ne vends pas cela
Pour m'en acheter de la mousseline !
Moi je ne vends pas cela
Pour m'en acheter de la mousseline !

Dehors il y avait de l'électricité dans l'atmosphère. C'était le moment avant-coureur de l'orage et des éclairs balafrèrent le ciel obscur et lourd.
Dedans la tension de vie montait. Il flottait dans l'air la chanson d'amour pleine de promesses :

*Goudi goudi dankalo
Ayé dankalo !*

Si tard qu'il fasse,
Si tard qu'il fasse,
S'étreindre, oh ! s'étreindre !

D'enivrantes odeurs planaient dans l'atmosphère surchauffée de la salle :
parfums de toute sorte mêlés à l'odeur des chairs jeunes :

*Dankalo, dankalo
Sou ma sopé dankalo !*

S'êtreindre, s'êtreindre
Mon bien-aimé s'êtreindre !

Cinq heures du matin.

La pluie était tombée, drû, à larges gouttes. L'air rafraîchi et balayé de ses poussières. Une aube transparente et rose se levait sur la ville. Les échos des chansons et le tam-tam adouci du jazz troublaient, seuls, le matin. L'orchestre jouait, pour terminer, un « goubé » final. Les femmes entonnaient un air doucement triste, fragile comme la vie et comme ce bonheur qui s'évanouissait :

*« Adouna amoul solo waye !
Kou tchi dé ya gnak sa bakano
Sète lène tchi papa Tialisso !
Sète lène tchi Mery Gommissso ! »*

Le monde n'est que vanité !
L'on meurt et tout s'en va
Songez à papa Thialis !
Songez à Méry Gommis !

« Tout est vain en ce monde où nos existences sont si éphémères ! »

C'était le thème qu'exprimait la chanson d'une manière désespérante de mélancolie. Elle évoquait Tialis et Méry qui avaient chanté et dansé avec la « compagnie » l'an passé encore mais que le destin avait anéanti en pleine jeunesse.

*« Adouna amoul solo waye
Kou tchi dé ya gnak sa bakano !... »*

CHAPITRE XI

K ARIM revint à Dakar le lundi à sept heures.

Des échos de jazz, des chansons et des airs de « goumbé »⁶⁶ bourdonnaient toujours à ses oreilles. Le bal se prolongea dans son souvenir, jusqu'au moment où il s'endormit...

Il fit de la fièvre, par fatigue.

Il n'alla pas à son travail.

Et le mardi matin, Monsieur Rivière interrogea :

— Comment justifier ton absence d'hier ?

— J'étais malade.

— Pas vrai ! les nègres sont tous paresseux, bons à rien. La prochaine fois tu passeras à la caisse !

— J'y passe tout de suite, répondit Karim, que la colère gagnait.

« Pur sang », sa fierté avait été fouettée par la réprimande.

Monsieur Rivière ne voulait pas le vexer ; il lui fallait seulement manifester sa mauvaise humeur de patron. Il s'y était mal pris, par manque de psychologie indigène. Il ne savait pas que, pour le Sénégalais, l'honneur tel qu'il le concevait, passait avant le gagne-pain. C'était là un malentendu, banal, dans les relations entre noirs et blancs. Ceux-ci aiment plaisanter, se moquer et crier quand ça ne va pas. Les noirs prennent la plaisanterie au sérieux, s'en formalisent.

Les sénégalais ont la réputation d'être « trop fiers ». Et c'est même passé vérité ethnologique dans les traités de géographie.

D'aucuns prétendent que c'est parce qu'ils sont « citoyens français ». Pour d'autres, la cause est qu'ils portent costume européen, souliers vernis et parlent français.

L'on peut contester tout cela, car cette fierté est encore plus marquée chez les incultes et les paysans qui portent le boubou et le fez traditionnels et ne parlent que le wolof ancestral.

En réalité, c'est une fierté naturelle, raciale, qui peut paraître primitive à une mentalité de civilisé ; une fierté, sans doute excessive, mais surtout prévenue, par réaction, contre les blancs qui se moquent trop souvent des noirs.

Karim quitta donc la maison.

L'oncle Amadou le gronda d'importance :

— Les « jeunes », d'aujourd'hui, ont un grand défaut : ils sont trop indisciplinés. Ils n'acceptent aucune autorité ! vous voulez tout arbitrer ! cela vous nuira !

« Adouna dou thiéré, vandé di na gnou ko lalo ! »⁶⁷.

« Tant que vous ne serez pas capables d'obéir, vous ne réussirez pas dans la vie. C'est une bêtise de quitter son emploi pour une bagatelle ! Si tu veux t'entendre avec les toubabs⁶⁸ ne te formalise pas des discours qu'ils te débitent lorsqu'ils sont de mauvaise humeur ! Avec un employé blanc, Monsieur Rivière aurait agi pareillement ! Les toubabs sont ainsi même entre eux ! »

Ainsi parla le vieil Amadou qui travaillait avec les européens depuis vingt-cinq ans, dans la même maison. Cette expérience lui avait donné d'eux une psychologie sûre. Il essaya de l'inculquer à Karim afin qu'il s'en servît à l'avenir.

*

Karim recherchait un nouvel emploi. Il se présentait dans les plus importantes maisons de commerces de Dakar, muni de la même lettre. Il n'en changeait que l'enveloppe qu'il revêtait d'une nouvelle adresse.

Partout même réception et même réponse. Le patron parcourait inattentivement sa prose et répondait :

— « Nous n'avons pas d'emploi ! »

Karim comprit alors la sagesse des paroles de l'oncle Amadou et combien il avait été imprudent de démissionner.

Il connut une classe de jeunes gens qu'il n'avait jamais soupçonnés : tous sans travail. Les plus « calés » avaient le Certificat d'études primaires.

Leur situation frappa Karim et il en parla à ses amis lettrés. Le maître d'école entreprit une explication :

— « Immédiatement avant la crise économique, le commerce a été florissant au Sénégal. Ces jeunes gens trouvaient alors dans les maisons de commerce des emplois de « copistes », dactylos, releveurs de comptes-courants, encaisseurs, « pointeurs », etc...

Le rythme des affaires s'est ralenti ; du jour au lendemain, ils ont perdu leurs places.

Le malheur est qu'ils ne veulent faire d'autre travail que celui du bureaucrate qu'ils jugent « distingué ». Pêcheur, cultivateur, marchand ou artisan ? Non !

Descendre si bas !

« Or, ils n'ont pas assez d'initiative pour mener à bien un commerce ou une industrie qui leur assure la subsistance ».

Le bachelier écoutait avec impatience, il coupa la parole à l'instituteur :

— « Nous, sénégalais des villes, avons un préjugé contre les métiers manuels. Il y a des progrès, puisque certains consentent, de nos jours, à devenir maçons ou menuisiers. Pourtant le préjugé existe toujours, et tel jeune homme qui se verrait réduit à la seule profession de portefaix, préférerait vivre en parasite de la société. Et un pays qui ne veut pas travailler, qui se complaît dans la mollesse et le plaisir, va à sa perte dans la grande lutte pour la vie. Ce n'est que par le travail et par l'épargne que l'on s'élève vers le « Mieux être ».

« En Europe, la société ne permet pas aux fainéants de vivre. Qui n'y gagne pas son pain s'expose à la faim. Qui ne peut devenir ingénieur ou commerçant se fait menuisier ou marchand de légumes. »

— « A ce point de vue, conclut le maître d'école, nous devrions prendre en exemple ces pays de vieille civilisation. »

*

Karim trouva du travail, grâce à une recommandation de l'oncle Amadou qui l'avait laissé chercher seul, d'abord, afin de lui donner la notion exacte des réalités.

Les Etablissements Costier le prenaient à titre d'aide-comptable pour l'inventaire des factoreries de la brousse. Le travail durerait trois semaines ; il y avait de l'argent à gagner, sans compter les gratifications au retour.

Karim prit le train en compagnie d'un expert-comptable blanc et de deux employés noirs.

Des champs d'arachides, dominés çà et là par un bouquet d'arbres ou par le bataillon d'épis d'une plantation de mil. Des paysans, ruisselant de sueur, se courbaient vers le sol et arrachaient les herbes folles de leurs lougans. Un troupeau de bœufs paissait, nonchalants, les graminées des marécages, et levait une tête craintive quand le train passait avec fracas, poursuivi par un remous d'air qui secouait les broussailles.

La première étape eut lieu à Khombole ; une petite ville coloniale ; rues droites, bordées de fromagers feuillus qui filtraient la lumière d'un soleil éclatant.

Karim commença son travail, fatiguant de monotonie. Le contenu de la boutique avait été placé sur le comptoir : étoffes, sucre, tabac, huile, quincaillerie, voisinaient dans un ordre quelconque.

Compter, mesurer, peser et consigner les résultats dans des livres furent l'occupation abrutissante à laquelle ils se livrèrent jusqu'à la tombée de la nuit.

Karim, très fatigué, se coucha de bonne heure.

*

Dipp ! Dipp ! Dipp ! Les coups énergiques d'un pilon écrasaient le mil dans un mortier de bois. Quelque ménagère noire, levée à cinq heures, préparait la farine du kouskous quotidien.

Allahou akbar ! allahou akbar !... Salatou khayerounn, mina nawmi !⁶⁹ Un muezzin du haut d'un minaret, conviait d'une voix sonore les fidèles à la prière matinale.

Kour kourète kout !... l'aubade somnolente d'un cog à demi-réveillé.

Par le train de midi, ils se mirent en route pour Diourbel, l'escale finale.

Le train roulait avec tapage sur les rails. Karim regardait, indifférent, le paysage.

Tout à coup, dehors, plus de soleil, l'on se serait cru au crépuscule. On n'entendait plus que le bruit de la rafale, le gémissement des branches bousculées, le frissonnement des feuilles, le roucoulement feutré d'une tourterelle cachée dans son nid.

La pluie battait son tam-tam sur le wagon. Il faisait froid.

Qu'il serait doux de s'enfouir dans le lit tiède et moelleux d'Aminata, la tenir dans ses bras, s'endormir dans les volutes d'encens...

Karim rêvait ainsi, lorsque la locomotive entra dans Diourbel, sous un torrent d'eau.

Ses compagnons et lui s'abritèrent dans la salle d'attente.

La pluie tombait toujours, traversée de violents éclats de tonnerre.

*

A Diourbel, encore les mêmes opérations ennuyeuses : huile, étoffes, sucre, quincaillerie, tabac, furent rangés sur le comptoir ; on mesura, pesa et calcula.

Karim fit la connaissance d'un « mourite »⁷⁰, le laptot Medoune Dièye, absolument illettré : un mètre quatre-vingts, pectoraux épanouis, rappelant des éventails déployés, membres longs à la musculature puissante. On l'employait au transport de lourds sacs de mil ou d'arachide pesant pour le moins cent kilos. Malgré sa force prodigieuse, il était simple et naïf, si naïf qu'il en devenait sympathique.

Karim et lui sortaient ensemble pour visiter le quartier mourite de la ville.

C'était une sorte de village bâti sur un plateau de sable dominant le quartier commerçant. Il se composait de cases de chaume et de baraques en bois, qui se mêlaient dans une ignorance pittoresque de géométrie.

A l'Est, montaient vers le ciel bleu, le dôme et les minarets de la colossale mosquée mourite, la plus somptueuse du Sénégal.

Ce village où détonnaient la richesse et les dimensions de cette mosquée était sacré, rempli de mystère et de prestige parce que le vénérable marabout Amadou Bamba y avait, de son vivant, élu domicile.

Les talibés⁷¹ publiaient qu'il était saint. Medoune, n'en doutait pas et essayait d'en persuader Karim.

— « Le jour de sa mort, il y eut un signe envoyé du ciel. Un soleil terne et rouge éclaira la ville de ses rares rayons. Pas un souffle de vent n'agita la cime des fromagers qui restèrent recueillis. Il y eut des « illuminés » et la foi mourite fut poussée à un degré incroyable. Sur la vaste plaine de sable jaune et sous le ciel endeillé, emportés par une ardeur irrésistible, les fervents couraient, s'arrêtaient, tombaient, reprenaient leur élan en bondissant. »

Karim écoutait avec étonnement.

Combien la vie était différente de celle qu'on menait à Dakar, à Rufisque et à Saint-Louis ! Ici, comme dans les villages de la brousse, c'était la vie humaine réduite à sa plus simple expression. L'existence était naturelle et semblable à celle des végétaux : travailler et se conserver, puis sauver son âme de l'enfer en donnant son superflu au chef de sa religion.

Ah ! pensait Karim, l'instituteur et surtout le bachelier qui parlait si souvent d'« européanisation » immédiate et à outrance devraient être là pour voir !

Au crépuscule Karim prit le chemin du retour. De hautes herbes et des vergers garnissaient le vallon qui sépare le quartier mourite de la ville européenne. Dans les frondaisons obscures, dans les halliers, les lucioles tournoyaient, se muaient en feu, s'éteignaient, s'allumaient de nouveau, pareils à des sorciers. Et des milliers de grillons entonnèrent leur jazz nocturne, énervant de stridulance !

*

Quatorze juillet.

Depuis l'aurore, les tam-tams dégurtaient le tonnerre de leurs accords, remplissaient l'air d'une musique étourdissante, réveillaient les dormeurs.

Dans les rues des cavaliers indigènes, montés sur des « pur-sang » du Fleuve, défilaient, superbes, sous la conduite de chefs à grands manteaux rouges,

chamarrés d'or et de décorations. Ils avaient adopté, pour la fête nationale, le costume traditionnel des guerriers de l'épopée sénégalaise : la chéchia écarlate, la grande blouse disparaissant dans le large pantalon rouge.

Dès le petit jour une foule tumultueuse avait envahi la place du marché. Des griots, installés là, battaient leurs n'deundd à coups précipités.

Tout à coup, silence.

« Allons, enfants de la Patrie !... »

La Marseillaise, chantée par des écoliers noirs, saluait l'arrivée de l'administrateur et des notables indigènes. Tout le monde se découvrit. A la fin de l'hymne, la fête commença.

Les cavaliers se groupèrent par rangs de quatre. Et sous la conduite des chefs, ils lancèrent leur monture, s'éparpillèrent, se poursuivirent en files, se regroupèrent.

A les voir, à la charge d'un ennemi imaginaire, à les voir sous leur costume écarlate, sabre au clair, on avait l'illusion d'être devant une attaque des guerriers qui, sous ce même soleil, s'étaient livrés des combats sanglants sur la terre d'Afrique !

El Hadji Omar ! Faidherbe ! Lat Dior N Goné ! les chevauchées royales ! la fureur guerrière des tiedos⁷² et des spahis !...

Puis les jeux, devant une tribune improvisée.

Des jeunes gens se mirent dans des sacs jusqu'à hauteur de la poitrine et s'alignèrent pour le départ de la course. Sur un commandement, ils partirent, les uns roulant sur le sol dès le premier pas, les autres chancelant dans leur empêchement.

Les demoiselles rivalisèrent de vitesse, sans laisser tomber une goutte de l'eau contenue dans les Calebasses qu'elles portaient sur la tête.

Aux bambins, revenait le « jeu de farine ». L'on devait prendre, à l'aide des dents, les pièces de monnaie enfouies dans la farine. Et quand le temps accordé à chaque concurrent était employé, celui-ci se relevait, le visage tout blanc, comme enveloppé d'un masque.

Karim avait terminé ses inventaires depuis la veille. Il était resté à Diourbel, un jour de plus, pour assister à cette fête. Le soir il fit ses malles et s'endormit, heureux de retourner, demain, à Dakar ; revoir Marie et couler une semaine, princièrement, avant de rentrer à Saint-Louis.

CHAPITRE XII

FINANCIÈREMENT, il pouvait rentrer à Saint-Louis : il avait touché, en plus de ses appointements, des gratifications importantes.

Mais une histoire, à laquelle il était mêlé, avait éclaté pendant son absence. L'on prétendait, en ville, que Marie N'Diaye était enceinte.

Le jeune homme eut, avec elle, une entrevue.

— Es-tu convaincue, Marie, que je suis le père de ton fils ?

— Oui.

— Dans ces conditions je le reconnais dès à présent et je te donne ma parole d'honneur que tu ne manqueras de rien jusqu'à sa naissance. Je t'épouserai volontiers, si notre différence de religion ne faisait pas obstacle.

— Nous pouvons bien nous marier, riposta Marie ; nous ne serons pas les premiers !

— Oui, mais très incommode, je ne peux aller à l'église. Ce sera ennuyeux aussi pour nos enfants qui ne sauront quelle confession religieuse embrasser.

A l'idée d'épousailles, sans port de voile, et sans la consécration par un prêtre catholique, Marie, qui avait une réelle foi chrétienne, comprit les arguments de Karim.

Ils admirent donc l'impossibilité de réparer, par l'hyménée, le scandale qui allait éclater.

En Europe ou en Amérique, ils passeraient, sans doute, outre les religions et l'opinion. En Afrique la foi était ardente dans les cœurs et les esprits timides. Chacun des amoureux considérerait comme irrégulier un mariage qui ne serait pas conclu selon les rites de sa religion.

*

Karim n'avait rien trouvé. Plus il réfléchissait, plus il sentait son impuissance à éviter le scandale. Le fiancé reviendrait bientôt ; il saurait la conduite de la jeune fille et romprait. Or, lui, ne pourrait pas, en réparation, épouser Marie. Les différences de religions et d'éducation, différences de mentalités de leurs parents, formaient entre eux deux un abîme infranchissable. Il leur serait

possible de s'aimer comme auparavant ; tant que cela leur plairait ! c'est l'amour, magicien, qui fait fondre les barrières. Le mariage était beaucoup plus « affaire » et tenait compte d'un tas de choses.

Marie, de son côté, consulta des femmes âgées, compétentes en la matière. Celles-ci ordonnèrent la décoction de racines très amères, douées de pouvoir abortif ; et au bout de quarante-huit heures, elle ne fut plus enceinte.

La nouvelle allégea la conscience de Karim. Il avait souffert de ne pouvoir tirer son amie d'embarras. Maintenant, rien à craindre ! Le fiancé prendrait le bruit qui courait pour un faux racontage et tout s'arrangerait.

*

La maison Costier employa Karim dans les comptoirs de Dakar à son retour de Dourbel. Il se décida à travailler pendant quelques semaines pour attendre le dénouement de l'histoire de Marie.

Un jour, en rentrant, il sentit des frissons lui parcourir le corps ; il eut froid comme au mois de décembre. A la maison il se coucha, et fut l'hôte d'une forte fièvre.

Une crise de « paludisme », le « sibirou », l'attaquait. Le moustique, inoculateur du mal, avait dû le piquer dans les hautes herbes de la brousse, lors de ses pérégrinations dans le Baol.

On alerta la tante Rokhaya, médecin bénévole de la famille ; elle prescrivit des frictions de tout le corps à l'aide de vinaigre étendu d'eau ; il devait boire, en outre, une décoction de tamarin mélangée à du jus de citron.

Toute la nuit Karim ne dormit pas. Il transpira beaucoup et cela le soulagea. Au lever du soleil, il se croyait guéri.

Mais le « sibirou » était fourbe. Il vous donnait, un moment, l'illusion de la guérison pour revenir, à l'improviste, secouer le venin déjà déposé dans votre sang et vous terrasser.

Et quand le soleil monta haut dans le ciel, Karim sentit la fièvre chauffer son corps.

Trois jours durant, emmaillotté dans des pagnes et des couvertures de laine, il attendit que le sibirou voulût bien lui faire grâce. Il ne mangeait plus et maigrissait.

Au réveil il était presque toujours apaisé.

A midi, la fièvre revenait ; avec elle, la nostalgie de Saint-Louis.

A midi, lorsque le soleil embrasait tout de son incendie sans flammes ; lorsque les arbres pendaient désespérément leurs feuilles vers leur maigre ombre pour y chercher de la fraîcheur : lorsqu'hommes et bêtes restaient immobiles de

languueur ; lorsque l'air surchauffé tremblotait et miroitait à l'horizon, pareil à une nappe d'eau aérienne ; lorsque l'on entendait le bêlement grêle d'un mouton, les pleurs déchirants d'un bébé noir qui avait soif et la voix somnolente de sa maman qui lui donnait le sein et le berçait de chansons magiques venues du fond du passé !

La nostalgie vous prenait au milieu du néant troublant des midis africains ; une nostalgie de tout ; on croyait que la vie ne recommencerait plus à palpiter nulle part sur la terre, tant il y avait de l'immobilité !

Karim avait, parfois, l'illusion d'être devenu quelque chose d'immatériel, fondu dans le grand néant !

Puis une sorte de mélancolie le berçait, l'endormait dans le doux sommeil de la sieste !

Un jour, à son réveil, il essaya de marcher : à peine fit-il quelques pas qu'il s'écroula, sans connaissance.

Les femmes de la maison accoururent, lui aspergèrent abondamment la tête d'eau. Karim revint à lui.

Sa tante pleurait.

L'oncle Amadou fit transporter le malade à l'hôpital.

Le médecin diagnostiqua le paludisme, compliqué de dysenterie. Il manifesta de la mauvaise humeur : les indigènes attendaient toujours que leurs malades fussent gravement atteints pour se référer à la science des blancs. Ils commençaient par traiter le mal, eux-mêmes, selon les formules empiriques de leur médecine populaire.

S'ils en usaient ainsi, c'est qu'à l'hôpital on ouvrait ventre et thorax et l'on manipulait organes et viscères ; or cela, était œuvre sorcière et sacrilège. Et la plupart des malades n'y venaient qu'après avoir épuisé racines, écorces et autres drogues de guérisseurs.

Pour la même raison, ceux qui y arrivaient, agonisants, n'en sortaient que rarement.

*

Karim reposait sur un lit blanc ; un lit semblable à cinquante autres qui peuplaient une salle austère, sentant la pharmacie.

On lui avait injecté des produits chimiques ; il avait avalé quinine et potions... Il allait mieux.

A présent, il s'asseyait souvent dans l'embrasure d'une fenêtre et y restait des heures à se laisser distraire par le spectacle de l'hôpital.

Un ciel d'une limpidité parfaite où, seuls, quelques aigles pêcheurs planaient.

On eût dit qu'ils se déplaçaient dans un éther incapable de vibrer, tant leur vol était silencieux !

A midi, le Repos Total semblait peser sur l'hôpital. On n'entendait qu'une voix dolente ou un soupir plaintif, émanés de la poitrine d'un souffrant.

Les malades dormaient, avec résignation ; ils revoyaient, à travers les vapeurs de leur somnolence nostalgique, la maison paternelle, les vieux parents abandonnés dans un recoin du Sénégal.

Dehors, des feuilles jaunies par l'excès de chaleur, détachées une à une des branches, roulaient à l'aventure et décrivaient mille courses folles au gré du vent.

Le frissonnement des arbres effleurés par la brise, la rumeur de la mer, affaiblie par la distance, venaient ajouter une note mélancolique au grincement agaçant des portes.

A l'ombre minuscule des arbres, les convalescents dialoguaient d'une voix sans couleur. Çà et là, le long des grandes artères de l'hôpital, un boiteux s'aidant d'une canne, faisait les cent pas pour recouvrer l'usage de la marche perdu à la suite d'un long alitement.

Cet ensemble paraissait nager dans un grand fleuve de lumière.

Et le manque de vie des malades, mêlé à la souffrance que l'on voyait étalée partout, remplissait l'esprit d'un sentiment d'inquiétude.

Et Karim descendait de son observatoire, désireux de sortir de ces lieux qui respiraient la mort. Il passait le reste de l'après-midi à lire son Coran. Il avait eu un regain de foi depuis sa maladie. En temps normal il était presque indifférent à l'Islam ; il blasphémait, jouait à « l'esprit fort ». Mais dès qu'un tourment le mettait à l'épreuve, il sentait rejaillir, du fond de son être, une foi ardente, implantée dans son âme, dès sa plus tendre enfance, par une solide éducation religieuse.

Il redevenait un autre homme, fort de savoir qu'Allah, puissant en toutes choses, était seul maître de sa destinée. Des heures entières il redisait des poèmes du Grand El Hadji Malic : chef religieux vénéré, poète sénégalais de langue arabe, à l'inspiration mystique, au rythme vibrant !...

*

L'infirmier chef remit au jeune homme une lettre. Karim reconnut l'écriture et dépouilla, avec une hâte fébrile, le manuscrit qui disait :

Saint-Louis, le 8 Août 193...

Mon cher ami,

J'ai reçu la lettre que tu m'as écrite de l'hôpital Central indigène de Dakar. J'espère que tu te portes mieux maintenant. Tous les amis, ici, me chargent de te

souhaiter un prompt rétablissement.

J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre au sujet de notre rival qui nous avait vaincu chez Marième. Depuis ton départ de Saint-Louis, ce Badara a toujours continué à fréquenter la jeune fille et à faire chez elle, les mêmes dépenses excessives. Les thés, les banquets ont continué et, en plus de cela, il a reconstruit la maison des parents de Marième et a installé dans chaque chambre un lit de quinze cents francs.

Il continuait donc à être le grand seigneur de la maison. Mais samedi dernier le commerçant blanc, pour qui il faisait des affaires, est venu, sans le prévenir, pour faire un inventaire. Paraît-il qu'il a été « mouchardé ». Et le bruit court que Badara a fait un déficit s'élevant à une cinquantaine de mille francs. Moi, je savais bien que ça lui arriverait, car s'il a pu te vaincre chez Marième, ce n'était pas avec sa propre fortune. Tu gagnais trois cents francs de plus que lui ; seulement, il puisait dans ses recettes. Paraît-il que le blanc est très en colère et le menace de prison s'il ne rembourse pas dans les dix jours...

Maintenant que Badara est sans le sou et endetté pour toute la vie, nous lui reprendrons la jeune fille à ton retour. Je t'apprends aussi qu'il va y avoir une grande noce des Moniteurs de l'Enseignement, au début du mois d'octobre. J'espère que tu viendras à temps pour y assister. Je t'envoie ci-joint le programme.

Ton ami,
BABACAR N'DIAYE.

Karim déplia la feuille de papier imprimée jointe à la lettre et lut le programme de la « bringue » qu'on lui annonçait.

UNION FRATERNELLE DES MONITEURS
DE L'ENSEIGNEMENT
Journée du DAFPE Y ALLA
Codou Coumba Dâlly et de N'Geunne-Sine
(Quartier Nord, rue André-Lebon)

*

PROGRAMME DU 5 ET 6 OCTOBRE 193...
SAMEDI SOIR

De 19 h. à 22 h. — Tam-tam. — Tenue blanche.

De 22 h. à 24 h. — Grand repas de Bassi Cobosse.

DIMANCHE 6 OCTOBRE

De 6 h. à 7 h. — La journée sera annoncée par les Tabalas de *N'Der*.

De 7 h. à 7 h. 30. — Rendez-vous chez M. Amadou, rue Lauzan.

De 7 h. 30 à 8 h. — Départ en groupe, précédé des Tabalas de *Yaroulène*.

De 8 h. à 9 h. 30. — *Déjeuner* : Lait au chocolat, biftek avec de la pomme de terre frite.

De 9 h. 30 à 12 h. — Les violonistes seront écoutés à la Causerie de *Daffé Yalla*.

A 12 h. — *Grand Repas* : de riz au poisson daubé et un plat de Thiossane choisi par les femmes.

Après le repas, grand N'Diar glacé de *Maraille* et de *Lambaye*.

De 14 h. à 18 h. — Rendez-vous au Tam-tam.

De 18 h. à 19 h. — *Casse-Croûte* : Poulets rôtis avec de la Mayonnaise.

De 19 h. à 24 h. — Thé, pain chérif.

NOTA. — *Durant toute la journée du 6, des apéritifs seront servis à volonté. Les sorties réitérées seront interdites.*

Suivaient nom des directeurs, secrétaire, président, etc...

La perspective alléchante d'une fête de telle ampleur le laissa rêveur...

Retourner à N'Dar, assister, de nouveau, aux tam-tams magnifiques, se réveiller au son d'un tabala⁷³ impérial, écouter les guitaristes exécuter et commenter les hymnes royaux de N'Der et de Lambaye⁷⁴ !

Et puis Marième, son premier amour !

Retourner, maintenant que Badara était disgrâcié, pour voir quelle impression l'événement avait produite. La mère de Marième savait qu'elle avait porté sa préférence vénale sur un faux seigneur !

Retourner à Saint-Louis, et se promener, sans honte, et que l'on sache des deux anciens rivaux quel était le vrai « Samba-linguère » ?

Le lendemain, Karim demanda au médecin qui le soignait, l'autorisation de sortir.

Le soir même, il revenait chez l'oncle Amadou à la joie de toute la famille.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XIII

TOUT le jour, Karim prépara son retour au bercail.

Il acheta de beaux pagnes pour sa mère, des colliers, de la mousseline et des mouchoirs à la mode destinés à sa sœur.

Après une nuit d'insomnie, à force d'impatience et de joie, il se rendit à la gare.

Un matin d'août ; le temps était couvert, le ciel menaçait, il y eut une grande affluence de monde. On remarquait Assane et Samba, ses deux compagnons d'aventure ; ils avaient dépensé, au jour le jour, leur argent et n'étaient pas en meilleure posture financière qu'à l'arrivée. Ils regrettaient leur ville natale.

— Là-bas, disaient-ils, nous dépensions aussi la totalité de nos appointements, seulement, au profit de nos compatriotes. Tandis qu'ici, c'est au bénéfice d'étrangers qui ne nous ont jamais rendu service et qui ne nous garderont aucune reconnaissance.

Il y avait là, l'oncle Amadou, la tante Rokhaya et les cousines. Marie N'Diaye, la seule femme qu'il avait aimée pendant son exil ; mais la Société, par ses barrières de préjugés, ces castes à cloisons étanches, lui avait empêché de l'épouser.

Le train siffla !

— Karim, n'oublie pas de nous écrire !

— Karim, envoie-moi des nouvelles de la famille !

— Karim, dès que la « noce » des moniteurs se fera, écris-moi pour m'en donner un compte rendu détaillé !

Et il éprouva un grand serrement de cœur à quitter ces personnes dont certaines avaient été dévouées pour lui...

Le train s'éloignait. Debout sur le marchepied des « deuxième classe », il fit longtemps signe de la main à ses amis attroupés sur les quais.

Vraiment il ne voyait pas juste dans son cœur lorsqu'il maudissait Dakar et évoquait Saint-Louis avec tant de fougue ! Mille liens, insensibles en temps normal, l'y attachaient et c'était, au moment du départ, qu'ils se resserraient jusqu'à l'émouvoir !

La monotonie du voyage fut discontinuée par des rencontres.

A Rufisque, Aminata lui dit adieu, les yeux embués de larmes.

A Tivouane, ce fut Lamine, parti de Saint-Louis depuis six ans. Son désir constant était d'y revenir, mais il était si « natanguiste »⁷⁵ que cela lui avait été toujours impossible.

— Quand tu iras à N'Dar, Karim, tu diras à mon amie Yacine que je pense à elle ; mais les temps ne me permettent pas de rentrer.

J'y serai à la fête des fanaux⁷⁶. Je ferai pour elle quelque chose de grand !

Di na dieul vègne gui !⁷⁷

— Dèkhe nga !⁷⁸ acquiesça Karim, admiratif. Tu n'es pas l'égal des flaques d'eau !

Concevoir grand, dire grand, faire grand, c'est cela même qui était l'essence de leur esprit sénégalais. Rien n'avait de la valeur que s'il était ample, puissant, extraordinaire.

Cette mentalité tenait, peut-être, de leur conception de Dieu. Allah, le parfait admirable, avait pour premier attribut, d'être « El Akbar » le Plus Grand !...

A Louga, c'était le commis Momar :

— Quand tu seras à N'Dar, Karim, tu diras aux gars que je prends mon congé dans deux semaines ; je viendrai assister à la « noce » des moniteurs...

Vers cinq heures le train atteignit Leybar, l'avant-dernière gare. On parlait déjà le sénégalais sur l'accent de Saint-Louis.

Karim descendit sa valise, rassembla ses colis ; il s'accoua à la portière du wagon.

Le train battait sur les rails un tam-tam frénétique et saccadé.

On sentait la mer par la brise saline qui se levait et rafraîchissait.

Tout à coup, là-bas, le Palais du Gouverneur, les maisons blanches, à terrasses, rangées sur le bord de l'eau, les minarets de la « djouma du Nord »...

Et sous les yeux, les marécages de Sor, leur population de filaos.

Et là, à portée de la main, la réalisation d'un rêve de deux ans : SAINT-LOUIS !...

Karim reconnaissait des visages dans la foule massée sur les quais.

Dès qu'il descendit du compartiment il fut assailli par les amis.

— Bonjour Abdou Karim !...

— As-tu fait un bon voyage ?...

— Les Dakarois se portent-ils bien ?...

— N'as-tu pas une lettre à mon adresse ?

Il eut du mal à répondre aux mille questions qu'on lui posait. On s'occupa des bagages et cinq minutes plus tard, il prenait un taxi en compagnie de sa sœur.

En deux jours, Karim reprit contact avec Saint-Louis ; il renoua ses amitiés, fit visite aux jeunes filles de sa connaissance, y compris Marième. Celles-ci lui souhaitaient la bienvenue et demandaient :

— Karim, que nous as-tu rapporté de Dakar ?

— Quelque chose de grand, plaisantait-il.

Du reste il avait prévu la formalité et avait acheté bracelets, perles et mouchoirs à distribuer ainsi que cela se fait au retour d'un voyage.

Karim acquit un accroissement de prestige : il était nanti de nombreux costumes et possesseur de beaucoup d'argent ; et cela, il l'avait manifesté en maintes occasions.

*

Début de septembre, en saison pluvieuse. De chaudes journées éclatantes de lumière jusqu'à midi. Vers deux heures, le ciel s'obscurcissait ; puis s'écrasaient sur les pavés chauds les pluies aux larges gouttes tièdes qui tombaient, drû, accompagnées de terrifiants éclats de tonnerre : quelque voix d'ange furieux qui voulait intimider la terre ?...

Le soir, l'on sortait pour goûter la fraîcheur. Aux carrefours des rues, les jeunes filles organisaient des danses. Il était doux d'entendre à travers la nuit leurs voix caressantes chanter les éloges de leurs amis !

Lorsqu'elles étaient gagnées par leur mélopée, l'envie irrésistible les prenait de se dépenser en mouvement. Alors commençait la danse tourbillonnante, le « sandiaye ». Une demoiselle s'élançait et tandis que ses camarades battaient des mains, elle tournait, tournait, tournait, accélérât jusqu'au vertige et à l'écroulement sur le sol !...

Karim flânait, chaque soir, presque indifférent, à travers toute cette allégresse. Il allait d'un groupe à l'autre et, souvent, il entendait chanter quelque chose que Marième avait composé jadis pour lui.

Une fois, des jeunes filles chantèrent si bien son éloge, que, sans réfléchir, il plongea la main dans sa poche et leur jeta un billet de cinquante francs.

— Ce doit-être un ami de Karim, se dirent-elles.

Après s'être promené dans le soir frais, vibrant de mélodie et de battements de mains, Karim regagnait la maison de son père.

Là, un autre spectacle l'attendait. Les jeunes filles du quartier s'y réunissaient, des amies de sa sœur. Elles versifiaient, oralement, sous la direction de Lala, griote réputée par sa belle voix et par la haute inspiration des chants qu'elle

créait. Ensemble, elles essayaient de composer un poème élogieux pour chacun des jeunes gens qui participaient à la « noce » des moniteurs ; poèmes qui seraient dits le jour de la fête.

Elles créaient une chanson, la décomposaient, diminuaient le nombre de pieds, changeaient une rime ou un mot dont la consonnance leur déplaisait. Elles exprimaient leur inspiration selon des sonorités et des rythmes inconscients, spécifiques de leur émotivité ; selon des procédés de haute rhétorique sénégalaise.

Leur mélodie était voilée de cette éternelle mélancolie de la musique noire lorsqu'elle est sentimentale.

La chanson achevée était reprise en chœur, scandée par le tam-tam que battait Lala sur unealebasse.

Elle se déroulait, doucement, avec des accidents de rythme qui l'arrêtaient net, la précipitaient, puis la ralentissaient ; avec des intonations de voix qui la faisaient monter, descendre, et la rendaient caressante comme une berceuse d'enfant. Elle était si caressante qu'elle en devenait somnifère et, à l'écouter, Karim s'endormait parfois.

Quand on le réveillait il regagnait sa chambre rempli du désir de se réconcilier avec Marième ; s'endormir, à nouveau bercé par la mélodie du Kham, sur les beaux draps blancs !...

La chose était possible puisque son rival méditait, à l'heure présente, dans sa prison, sur ses folies de générosité.

Mais de l'amour-propre, trop d'amour-propre, l'empêchait de faire le premier pas.

CHAPITRE XIV

SIX Octobre.

Dans l'île de Saint-Louis, à N'Dar-Toute, à Sor et jusqu'à Leybar on ne parlait que des réjouissances des « moniteurs ».

Karim n'assista qu'au tam-tam de clôture qui avait lieu non loin de la demeure de Marième. A deux heures, il y eut une foule telle que les rues avoisinantes furent inaccessibles. Il y avait là des Saint-Louisiens arrivés des quatre coins du Sénégal. On racontait que certains d'entre eux avaient abandonné leur travail parce que le patron n'avait pas consenti à leur donner quelques jours de congé.

Il était venu des natanguistes⁷⁹ natifs de Rufisque, Dakar, Louga, Tivaouane, Thies. Les méchantes langues disaient que des femmes avaient divorcé pour s'amuser librement.

Demoiselles et jeunes hommes s'étaient drapés de boubous de cérémonie.

Les griots se surpassaient et produisaient une musique, comme on n'en fait qu'à N'Dar et lors des grands jours :

Les « ndeundd »⁸⁰ poussaient leurs hululements d'allégresse, fougueux et sautillants, semblables à des chevaux de parade. Leur accompagnement était chevauché par la phrase musicale du « sabar »⁸¹ qui piaffait d'impatience, trépignait d'un pied, puis de l'autre, virevoltait, faisait des siennes, provoquait les danseurs... Et bientôt les vedettes ouvrirent le tam-tam :

Toutes belles, toutes gracieuses dans leurs mouvements ; les spectateurs ne parvenaient pas à discerner celle qui dansait avec le plus d'art !

Ce fut le tour de Marième. La magnificence de ses toilettes et le goût sûr qui les avait combinées étonnèrent tous ceux qui étaient présents. Elle fut applaudie dès le premier pas.

Les musiciens jouaient un air nouveau... Une danse qui avait des démangeaisons, se secouait, frémissait, devenait frénétique et brusquement piquait une syncope.

Une cascade de sons aux molécules heurtées et surchauffées, comme un torrent dans sa descente vertigineuse du Fouta-Djallon ; une musique au rythme éperdu, image de la haute tension de la sève noire !...

Marième dansa pareille à une cascade : le Niger descendant des rochers ! Elle

dansa avec la fougue d'un « pur-sang » lancé sur la plaine nue !...

Et Karim, sous l'emprise de l'admiration, laissa tourbillonner dans le cercle trois billets de cent francs.

Les griots applaudirent à l'aide d'une musique dense, profonde, au rythme louangeur.

Marième ramassa l'argent, souriante, et le remit au chef d'orchestre.

La réconciliation était consacrée.

*

Karim quitta son costume européen et reprit la tenue sénégalaise.

Le milieu faisait la convenance de l'habit : il était aussi singulier de traîner un boubou dans une société vêtue à l'européenne, que d'endosser un complet-veston étriqué et sans majesté, dans une société habillée à la musulmane.

Le soir, ses amis et lui se rendaient chez Marième.

Ils écoutaient, de nouveau, les berceuses de Khalam, dans la griserie d'encens, se laissaient émouvoir par les griots et faisaient des libéralités de « sambalinguère » !

Karim s'était réconcilié dans le but de se marier.

Il s'en ouvrit, un jour, à Marième et lui demanda son avis.

— Tu as, sans doute appris l'indélicatesse de Badara, dit-elle. J'en ai honte ! l'on prétend que c'est ma famille qui l'a ruiné. Pour ma part, je n'ai rien à me reprocher, je ne lui avais jamais dit que je l'aimais. Je l'ai reçu pour ne pas désobéir à maman.

Pendant ton absence, ma pensée était occupée par ton seul souvenir.

— Marième, je te crois, tu peux compter sur moi. Je vais parler à mes parents.

*

Et le jeudi suivant, au crépuscule, l'on vit un cortège de femmes âgées se diriger de « sindoné »⁸² vers « lodo »⁸³. Un pagne de luxe, ramassé en tas sur la tête, elles devisaient en traînant leurs babouches sur le ciment des trottoirs...

Krass, krass, krass, krass...

Elles entrèrent dans la maison des parents de Marième. La présidente, la mère de Karim, prit la parole :

— Mon fils m'a chargée de demander la main de votre fille, si vous le désirez, nous unirons nos deux familles.

— Ton enfant, répondit la mère de Marième, mâchonnant une noix de Kola,

est aussi bien né que la nôtre. Je l'ai connu quand il fréquentait la maison. Je sais qu'il est généreux et honnête. C'est avec joie que nous lui donnerons notre fille.

*

Le Vendredi, l'Imam de la Mosquée, en présence des parents et des témoins, consacrait le mariage Karim Marième, selon les rites du Coran.

CHAPITRE XV

KARIM ne se possédait plus de bonheur depuis qu'il avait épousé Marième ; depuis que l'Imam avait dit la parole sacramentelle : « Al khayeri ! »⁸⁴.

Il envoyait des lettres de faire-part à ses amis dispersés dans le Sénégal.

Sous les conseils de sa mère, il achetait des meubles et des ustensiles de ménage. Les parents des conjoints avaient décidé que les noces se célébreraient à la fin de la semaine...

Le coucher nuptial eut lieu le samedi.

Et l'on pouvait entendre, le dimanche matin, une griote parcourir les rues du quartier-Nord et déclamer :

— Labané, labane, sou gnou dôme vatchi na !⁸⁵.

— Labané, labane, Marième sa ma guer vatchi na !

Elle publiait la virginité de la jeune fille. L'on montrerait, à qui de droit, dans la chambre nuptiale, le linge candide, maculé par endroits, preuve sanglante de la virginité de Marième !

Toute la journée, amis, parents, défilèrent pour la complimenter, parce qu'elle avait été sérieuse pendant son adolescence.

Pour honorer sa femme, Karim donna des réjouissances et un tam-tam extraordinaire « le Kind » qui dura jusqu'au lundi soir.

*

Ce quatrième vendredi, Marième serait sous le toit de Karim.

Dans la matinée, il s'en alla chez le Marabout de Sor, lui offrit un boubou et un billet de cinq cents francs.

— Mon père, vos amulettes ont produit leur effet. Votre prière a été exaucée : je suis le mari de Marième.

— Dieu soit loué ! dit le Vénérable Samba.

*

Dix heures du soir.

Une jeune épouse attendait, inquiète, son « gnibeul », sa conduite au foyer conjugal.. Elle aimait son mari et s'enthousiasmait d'une joie spontanée à l'idée de vivre avec lui. Mais ses parents avaient tant conseillé d'être patiente qu'elle se doutait que cela ne devait pas être uniquement du miel.

Une inquiétude était née ; celle-là que l'on éprouve toujours à la porte de l'inconnu.

Onze heures.

Le cortège de Marième se formait : tantes, amies, belles-sœurs, griots-beaux-diseurs et bons-chanteurs.

Marième, vêtue de boubous et de pagnes somptueux de cérémonie, quitta la demeure de son père.

Sa parure se composait de fins bijoux d'or de galam, de bracelets d'argent, de colliers en perles d'orient. Un pagne, jeté sur la tête, recouvrait les épaules, descendait jusqu'aux hanches et servait de voile.

Elle avançait lentement, escortée par la foule et par l'hymne nuptial chanté en sourdine :

— Marième, si tu étais homme, tu serais damel⁸⁶

Si tu étais d'espèce chevaline,
Tu aurais la noblesse du « pur-sang » ;
Mais nous ne regrettons pas que tu sois femme
Parce que tu es l'étoile de tes rivales,
En beauté, munificence et conduite !...

Marième franchit, avec émotion, le seuil du foyer conjugal...

Elle s'assit sur le lit de cuivre, ôta son voile.

L'on formula mille vœux de bonne entente puis l'on se retira.

La vie de garçon de Karim était à jamais enterrée.

Adieu Marie N'Diaye, les goubés au son de l'accordéon et de la mandoline, rythmés par le tam-tam des « assicots » !⁸⁷.

Adieu Aminata, les griseries de l'encens, l'imprévoyante générosité dans le cadre prestigieux des khalams !

Adieu Assane, Samba, Abdoulaye, compagnons de jeunesse !

Adieu la vie fantaisiste, mobile, sans souci du lendemain !...

Paris (Janvier 1935).

CONTES ET LÉGENDES D'AFRIQUE
NOIRE

LA LEGENDE DE GHANA⁸⁸

*

(Avant et après Jésus-Christ jusqu'en 1076. Des fouilles faites en 1914 par Bonnet de Mézières ont permis de retrouver l'emplacement exact de Ghana).

L'empire de Ghana occupait le Soudan central, le Soudan septentrional et la Mauritanie, que les Sénégalais appellent « Ghanar » de nos jours encore. Presque toujours Ghana est évoqué dans une atmosphère d'« Atlantide » : le Sahara était encore boisé et fertile ; il possédait des rivières et une mer intérieure. De grandes villes aux maisons de banco, parfois en pierre de taille, florissaient avec leurs populations cosmopolites de noirs de toutes les races, de Peulhs et de marchands arabes. Ces villes étaient policées ; elles possédaient des armées puissantes au service d'un pouvoir certain.

Les hommes s'habillaient d'amples boubous de cotonnade et d'un bonnet blanc. Les femmes portaient de chatoyantes soieries et des babouches dorées du Maghreb. Leurs chevilles et leurs poignets s'encerclaient d'anneaux et de bracelets d'or.

Ghana fut le creuset où, durant des siècles, s'est façonnée une civilisation nègre authentique qui, de l'époque médiévale au XVIII^e siècle, auréola Tombouctou la « mystérieuse » d'un universel renom. De ces splendeurs, il ne reste que des évocations, des rêves attristés sous des linceuls de sable...

Mais voici Ghana ressuscité par la légende africaine.

Ghana raconté par un griot, lors des veillées galantes ou familiales, dans la nostalgie vibrante de la guitare africaine qui recrée, avec emphase, cet éblouissant paradis qu'est toujours le passé, dépouillé de ses peines humaines. La légende de Ghana, c'est la légende du serpent de Ouagadou. Ouagadou est le berceau des populations d'Afrique noire. C'est de Ouagadou que se fonda un vaste empire dont la capitale fut Ghana, Ghanata ou Koumbi. Cette ville se trouvait un peu à l'ouest de Néma.

Le Ouagadou était une région à prospérité miraculeuse. Des pluies d'eau prenaient à la terre ses nourritures et l'apportaient aux cotonniers, aux sorghos et aux arbres fruitiers qui, sous l'impulsion d'une sève riche, donnaient de

magnifiques récoltes ; des pluies d'or dispensaient le métal dans quoi devaient être ciselés le pommeau de la canne des hommes ainsi que leurs éperons, les bijoux et les bagues des femmes. La population, très dense, était une mosaïque où se mouvaient les Bambaras, guerriers trop éloquents ; les Sarakolés, bavards et philosophes ; les Kassonkés, race d'artistes, et les Poulhos, grands seigneurs farouchement attachés à la vie pastorale. Les dames peulhes portaient de pesantes boules d'ambre, en colliers sur leur poitrine cuivrée et en étoiles sur le firmament compliqué qu'était l'édifice de leur coiffure à cimier. Les moussos avaient une démarche souple et légère cadencée par la danse lente de leurs bras qui se mouvaient dans les ailes de mousseline de leurs boubous. Elles portaient de l'or en bracelets, en colliers, en anneaux de pieds et en boucles d'oreilles. Elles sentaient bon le soumaré, dont les longues chaînes garnissaient leurs épaules et croisaient leur parfum sur leur poitrine lisse. L'ensemble des villes de l'empire était protégé par une muraille magique invisible qui mettait en échec les envahisseurs.

La prospérité de Ghana n'était pas œuvre humaine. L'empire la devait à un énorme serpent, que tout le monde adorait. Le reptile était de nom Bida ou Bira et vivait dans un puits. La tradition voulait qu'on lui donnât chaque année, en offrande propitiatoire, la plus belle jeune fille de l'empire, parée de ses atours. Chaque clan, chaque tribu, s'acquittaient, tour à tour, de ce douloureux sacrifice.

*

Mais sur cette terre tout despotisme a sa fin.

C'est ainsi qu'un jour, Dia Alayama osa tuer le poisson de l'île de Bentia⁸⁹. Ce poisson légendaire surgissait des eaux du Niger, un grand anneau de cuivre au nez, et dictait ses volontés tyranniques aux naïfs Sorkos qui lui obéissaient en tremblant.

C'est ainsi qu'une année survint où la martyre du serpent de Ouagadou devait être une jeune fille à la beauté sans pareille et de nom Sia. Elle était fiancée d'*Amadou Séfédokoté*, Amadou le taciturne. Sia, à seize ans, était déjà une grande jeune femme. Elle avait des yeux noirs plus lumineux que les soleils de midi ; sa chevelure et sa peau avaient un grain fin comme du sable de titane. Les plus beaux bijoux déparaient ses attaches distinguées, la douceur de sa voix, la courbe de son sein et l'harmonie de ses hanches. Et Amadou le taciturne aimait sa fiancée plus que son tabou. Aussi fut-ce avec douleur que l'on vit approcher le jour au crépuscule duquel Sia devait être avalée par le serpent sacré de Ouagadou.

La veille, Amadou passa une nuit de tourmente. Un chagrin immense s'empara de lui et l'étendit sur son tara⁹⁰, la tête bouillonnante de pensées amères.

Que pouvait-il faire contre la décision irrévocable des anciens de la tribu ? Même s'il s'insurgeait contre eux, n'était-ce pas, en même temps, une provocation à Bida ? Or, quelle calamité punirait, à bref délai, celui qui agirait à l'encontre de son désir ! Il n'avait qu'à mourir de sa peine. Cette idée d'impuissance se multiplia dans sa tête désespérément sur son tara.

*

Le soleil se hissa lentement sur l'orient ; ses rayons nets et droits l'entourèrent d'un disque clair hâché de pourpre. Amadou vit avec effroi le jour filtrer à travers l'entrebâillement que laissait sa porte de chaume. Il sortit de sa case en automate. Il retira son sabre du fourreau de cuir bigarré qui le préservait de la rouille. Et, tout le jour, pour tromper sa douleur, il aiguisa l'arme sur une pierre gréseuse. Vers le soir, le sabre était si tranchant qu'il coupait le vent.

Lorsque le soleil tomba derrière le couchant, à l'insu de tout le monde, Amadou se rendit près du grand puits entouré d'offrandes et dans lequel vivait Bida. Il construisit à la hâte une paillote abritée derrière un rideau d'arbres. Là, il se cacha.

*

Les anciens avaient formé le cortège qui devait conduire Sia au sacrifice rituel. Les ténèbres avaient noyé les cases en s'épaississant autour d'elles et la nuit engloutissait tout dans son abîme, même la pensée des hommes. Et, soudain, les notes profondes d'un tam-tam traversèrent la nuit de leurs flèches qui éclairèrent les ténèbres en y répandant une signification. C'était le signal de l'heure du sacrifice. Les tam-tams avaient essayé de le dire sur les rythmes allègres qui, par les soirs baignés de lune, conduisaient vers la case d'hyménée la longue théorie de jeunes filles ainsi que leur chant doucement scandé par les battements de mains. Mais les tam-tams, sur ce motif gai, poussaient cette fois des lamentations de douleur. On habilla Sia de ses plus somptueux boubous. On la voila du pagne que, pendant les loisirs, elle avait confectionné à l'ombre des figuiers blonds à la feuillée bleue, dans l'espoir d'en faire son voile de mariage. Dans la nuit où l'on ne distinguait que les échos lugubres d'un tam-tam éploré, Sia avançait lentement, poussée vers la mort par l'escorte inexorable des

anciens. Lorsqu'ils furent à quelques coudées du refuge de Bida ils abandonnèrent la jeune fille après que le plus ancien des anciens eût prononcé la phrase solennelle, pleine de résignation : « Reste ici et pardonne-nous ».

Sia ne put tenir davantage sur les jambes. Elle s'agenouilla, les mains sur les yeux dans ce geste naïf du lièvre qui, la tête fourrée dans un buisson, croit échapper au danger parce qu'il ne le voit plus.

Aussitôt la tête pointue de Bida émergea du puits. Elle monta dans l'obscurité puis, d'un coup rapide, elle s'infléchit vers la boule inerte qu'était devenue la jeune fille abritée dans son pagne.

Bida flaira sa proie avec précaution et, brusquement, replongea dans sa demeure. L'instant d'après le long cou flexible du serpent jaillit d'un trait, le ventre luisant ; il marqua un temps d'arrêt, puis l'animal hideux submergea la jeune fille de sa bave et d'un mouvement imperceptible replongea dans son puits.

Le liquide gluant que le serpent avait craché secoua Sia Tounkara de répugnance. Elle chercha vainement, en poussant des hurlements, à se débarrasser de son pagne et de son boubou confondus en une même pâte horrible qui se collait à elle et la glaçait de terreur.

Mais Amadou le taciturne veillait dans l'obscurité. Il avait assisté avec des tressaillements de frayeur à tous les manèges du serpent-tabou.

Quoi qu'il eût très peur, les mâchoires crispées, il gardait sa lucidité. Il savait que Bida ne frappait sa victime qu'à sa troisième apparition. Aussi se tenait-il maintenant sur ses gardes et ouvrait bien l'œil, car le moment de combattre approchait.

Du puits s'éleva une flèche grise, verticale et oblique à la même seconde qui s'abattait en vrillant sur Sia avec une étonnante précision. Mais Bida ne fut pas aussi rapide qu'Amadou et d'un coup de sabre sans bavure la tête du serpent de Ouagadou fut tranchée ! Il repoussa avec la rapidité de gouttes de pluies qui se succèdent une deuxième, une troisième, cinquième, septième têtes, toutes animées de la même intention d'avaler la jeune fille mais aucune d'elles ne put surprendre le sabre d'Amadou qui aimait sa fiancée plus que son fétiche.

La dernière tête tranchée s'envola en disant : « Pendant sept ans, sept mois et sept jours, Ghana ne recevra ni pluies d'eau, ni pluies d'or », et elle alla tomber dans le Bouré⁹¹.

Le corps de Bida se convulsa en orbes énormes dont les ondes successives venaient mourir sur le rebord du puits. Dans un ultime mouvement, il sortit de son refuge. A cet effort, la queue se brisa et s'envola. Elle alla tomber dans la vallée de la Falémé⁹².

Le serpent de Ouagadou était fétiche ; son pouvoir était bien grand et les anciens avaient raison de le craindre, il fallait la témérité d'une jeune cervelle pour oser le détruire. Pendant sept ans, sept mois et sept jours, pas une pluie n'arrosa Ghana. Les rivières se tarirent, les vallées devinrent infécondes, la famine et la soif décimèrent les hommes qui s'enfuirent vers des terres où la vie était possible.

Ainsi finit Ghana, le plus fameux empire et le berceau des civilisations africaines. Ses splendeurs ne sont plus que des évocations, les rêves attristés de la guitare africaine sous des linceuls de sable.

HAM BODEDIO (Légende peulhe)

*

Les ardos sont des seigneurs païens qui, du moyen âge au XIX^e siècle, ont dominé le Macina, sur le Niger, dans la région de Mopti et de Bandiagara. Ce furent des princes peulhs qui se taillaient des royaumes par la guerre, les gouvernaient par la force et s’y maintenaient par la guerre.

Inévitablement sanguinaires, les ardos ne manquaient pas “ de chevaleresque et avaient un haut sentiment de l’honneur.

Leur héroïsme farouche assura l’indépendance relative du Macina pendant plus de trois siècles. Mais au milieu du XIX^e siècle un ouragan de conquérants d’une violence inouïe déferla sur l’Afrique noire des rives du Sénégal aux rives du Niger : toutes les nuits, à la clarté fumeuse des incendies, des hommes, presque des démons, poignards entre les dents, d’énormes gris-gris battant leurs torsos nus, dévalaient la pente des collines, surgissaient des broussailles et montaient à l’assaut en clamant des prières musulmanes. Possédés de délire mystique, ils cassaient tout sur leur passage, villages et tatas, hommes et bêtes, pour convertir le monde païen à l’islam de celui qu’ils appelaient leur « dieu sublime ». Lorsqu’ils partaient en guerre, ils obligeaient leurs femmes à détresser leur chevelure et à vêtir des habits noirs pour anticiper le deuil. Nul n’osait leur souhaiter de revenir saufs de la bataille et voici les vœux qu’il fallait dire à leur intention : « Dieu fasse que la première balle te brise le front et sorte par la nuque ; Dieu fasse que la première balle te défonce les côtes et te sorte par la poitrine !... » A quoi ils répondaient toujours : « Amina, Amina ya rabi !⁹³ ».

C’était l’ouragan toucouleur d’Omar : Dinguiraye, Koniakary, Médine, Nioro, jusqu’à Hamlaye où même l’ardo invincible dut abandonner sa lance contre ces guerriers surhumains pour qui la mort était une délivrance conduisant l’âme tout droit dans les délices de l’Eden.

L’ardo est indomptable ; son courage foudroyé se redressa dès que passa l’instant d’étonnement. Et c’est dans une révolte du Macina, à l’Hamdalaye, que

disparaîtra Omar...

Ecoutez la légende du plus fameux des ardos, la légende de Ham Bodédio, surnommé « le rouge », qui a régné entre Bandiagara et Mopti sur le royaume du Kounari.

Ham était de taille et de corpulence moyennes, avec un teint de bronze rougeâtre. Malgré son dos voûté, sa démarche était noble, scandée par les rythmes graves que son griot, Kona Bouréhima, faisait jaillir de sa guitare.

Il possédait un fétiche, « doutourou », qui, pour ses entreprises, lui disait les aumônes propitiatoires qu'il fallait accomplir. Lorsque doutourou n'était pas content du héros, il le trompait et Ham Bodédio n'arrivait pas à vaincre son adversaire. Cependant, les victoires du héros avaient été brillantes et nombreuses. Les jours de fête ou même au retour de ses promenades, les femmes peulhes se rangeaient le long des palissades d'épineux pour exalter sa gloire.

« Foulké réoubé kélé diandia ! »

Foulbé worbé kélé ouôda ! »

Femmes peulhes, battez convenablement des mains !

Hommes peulhs, battez bien des mains !...

Ham Bodédio faisait danser « Boné Youbadé », son cheval de guerre, qui évoluait en courbettes gracieuses, en croupades légères, en balancements de tête rythmiques autour de son cou bandé par les rênes.

On raconte que le héros était éminemment sensible aux airs de guitare que les griots avaient composés pour lui. La musique de Ham Hobédio est encore jouée par les guitaristes du Macina sous le nom de « séguélaré ». Ce sont des rythmes de guerre, les pas saccadés de Boné Youbadé hennissant et bondissant par-dessus les monceaux d'agonisants, l'élan bourdonnant des lances dans les charges décisives, brusquement syncopé par leurs heurts mortels contre des choses où elles s'enfoncent. Ham Hobédio épousa en premières noces une princesse bambara, Ténin Diarra, fille de Monzon Diarra, fama de Ségou. Mais son second mariage avec une femme de sa race, la dame *Fatoumata Hamaciré*, lui donna le courage de son exploit le plus célèbre.

Et voici comment :

Fatoumata Hamaciré, au dire de tout le Macina, est la plus belle Peulhe que le monde ait portée.

Elle était belle de cette sveltesse distinguée de la femme peulhe. Elle possédait une abondante chevelure noire laineuse. Lorsque les guitaristes jouaient sa louange, ses cheveux, aux balancements de sa tête menue sur son cou de gazelle, s'éparpillaient, lui inondaient le visage et la faisaient ressembler à une madone de la musique. Fatoumata avait une voix admirable. Elle avait entendu parler des exploits de Ham Bodédio⁹⁴. Ce héros dont la réputation n'avait d'égale que la

célébrité de sa beauté à elle, avait séduit la jeune femme de loin, Fatoumata composa cette chanson pour le preux de ses rêves :

Poulo Ségou, bambara Kounari !

Peulh à Ségou, Bambara à Kounari⁹⁵.

Kôdô bêtê, diomdâré hakoundé

Salifana é lâssârâ.

Etranger le matin,

Maître du pays l'après-midi !

Foulbé réoubé kélé diandia !

Foulbé, worbé, kélé ouôda !

Femmes peulhes, battez convenablement des mains !

Hommes peulhs, battez convenablement des mains !

La voix de Fatoumata Hamaciré ! Aucune langue d'homme n'en dira jamais le charme divin ! De l'abîme profond du silence des midis, flamboyants de lumière et de chaleur ; des midis silencieux la voix de Fatoumata montait, douce, somnolente et caressante comme pour se confondre avec le néant ; elle égrenait ses gouttes harmonieuses, tantôt lentes et discrètes comme de fines ondées à travers la brume, tantôt égales et endolories comme fait la pluie, à travers la nuit sombre sur les toits de chaume, tantôt bouillantes et triomphantes à travers l'infini silencieux qui en débordait, semblables à des rafales de tornades à travers la forêt. La voix de Fatoumata Hamaciré ! Aucune langue n'en dira le charme divin. Elle semblait venir du plus profond des âges et on eût dit que tout ce qui avait palpité de vie sur la terre noire ressuscitait par la magie de cette voix, remontait avec elle, du fond de l'abîme silencieux des midis...

Cette chanson, par l'intermédiaire des griots ambulants qui vont de village en village chanter la gloire des hommes puissants, parvint aux oreilles de Ham Bodédio, qui se promit de faire visite à Fatoumata dès ses premiers loisirs.

Il advint ceci :

A Konsa, près de Kona, dans le Ouroubé⁹⁶, où vivaient Fatoumata et sa mère, un beau matin, une honte terrible frappa la jeune femme. Sa mère, très riche, allait souvent vendre le lait de son troupeau au marché de Déra. Plus d'une fois, Fatoumata avait dit : « Mère, ne va plus au marché de Déra ; les malfaiteurs y commettent des actes redoutables et j'ai peur pour toi. » Mais la vieille femme n'écouta pas sa fille et continua son commerce.

Un jour, les chiens du vice-roi bambara de Déra parcouraient le marché et s'emparaient de tout ce qui leur faisait envie. L'un d'eux se mit à laper, à même laalebasse, le lait de la mère de Fatoumata Hamaricé. Or, tout le monde sait qu'en pays noir un aliment touché par un chien est un aliment souillé. Aussi la

vieille femme asséna-t-elle des coups vigoureux à l'animal maudit qui allait ruiner son commerce. Le chien s'enfuit, la queue entre les pattes, en poussant des hurlements épouvantables comme si on l'eût écorché vif. Il ne s'arrêta de pleurer que lorsqu'il rejoignit son maître contre qui il se blottit, lui léchant fougueusement les mains avec un air de solliciter vengeance. Le vice-roi se renseigna et quand il sut pour quelle raison son chien avait été maltraité il se rendit sur la place du marché.

Il fit donner à sa meute le lait de la femme peulhe, puis il brisa lui-même, à coups de pied, toutes les calebasses. Sa colère n'était pas étanchée après ces méfaits ; de surcroît, il fit convenablement bastonner la mère de Fatoumata, lui fit raser la chevelure et enduisit de potasse mouillée le crâne nu de la pauvre femme. Au mauvais traitements, le vice-roi joignit l'injure ; il dit à la mère de Fatoumata :

« Va maintenant te plaindre à Dieu ! »

Sous la brûlure de la potasse qui cuisait sa tête dénudée comme une tête d'homme, la mère de Fatoumata rentra à Konsa, son vieux visage ridé tout baigné de larmes.

En la voyant dans cet horrible état, Fatoumata Hamaciré éclata aussi en sanglots. Elle dit :

— Je t'avais bien défendu de te rendre au marché de Déra ! Quel bourreau t'a maltraitée ainsi ?

— C'est le vice-roi bambara, répondit la vieille femme d'une voix endolorie d'humiliation. Puis elle raconta comment l'infortune lui était arrivée.

*

Qui vengera Fatoumata Hamaciré de l'injure faite à sa mère ? Qui sera le vengeur de la plus belle Peulhe de l'univers ?... Fatoumata se le demanda pendant de longs jours de honte, puis pendant de longues nuits de tristesse inconsolable.

Et sa griote dit :

— Allez porter vos doléances à Ham Bodédio du Kounari.

Que n'y avait-elle songé !...

Du plus gros chagrin qu'elle connût dans sa vie, elle passa à la joie la plus délirante qu'elle eût jamais éprouvée.

Elle se mit à chanter :

Femmes peulhes, battez bien des mains !

Hommes peulhs, battez convenablement des mains !

Car Ham Bodédio allait laver sa honte dans le sang même de l'offenseur de

Déra !

Sans plus tarder, elle commença ses préparatifs de départ. Elle organisa un convoi composé de trois pirogues : la première était chargée de noix de kola, la deuxième de Calebasses de beurre et la troisième servait au transport de la jeune femme et de sa griote.

Après une semaine de navigation sur le Niger, coupée par des haltes dans les plus gros villages des rives du fleuve, Fatoumata et son convoi abandonnèrent la grande voie et remontèrent le petit marigot qui mène à Goundaka. Ce fut un pauvre vieillard qui l'aperçut le premier. Il courut de tout ce qui lui restait de souffle pour apprendre l'événement à Ham Bodédio. On raconte que le héros fut si content qu'il donna au vieillard cent de toutes choses à l'usage de l'homme.

Ham Bodédio, suivi de ses plus valeureux cavaliers, se rendit au-devant de Fatoumata, à qui il fit des hommages pleins de courtoisie. On dit aussi qu'un des compagnons de Ham Bodédio, son diawando⁹⁷, coupa les jarrets de son cheval pour manifester son admiration à la belle visiteuse.

Fatoumata exposa le but de son voyage. Ham Bodédio promit de venger l'outrage sans attendre une nuit de plus.

*

Ham Bodédio équipa cent soixante cavaliers sur pied de guerre. Il les divisa en quatre groupes de quarante chevaux chacun : avant-garde, arrière-garde et flancs-gardes. Ham marchait au centre, suivi de son griot, Kona Bouréhima. A l'heure du départ, ce fut Fatoumata Hamaciré elle-même qui sella Boné Youbadé. Elle tint l'étrier au moment où Ham Bodédio monta à cheval, puis elle lui apporta sa lance « talaré pâté » et sa hachette de combat.

La chevauchée serpenta pendant dix jours le long des sentiers côtoyant le Niger, à travers d'immenses prairies de bourghou où les bergers peulhs faisaient paître leurs troupeaux. Les cavaliers s'arrêtaient, à la tombée du soir, dans quelque village nomade aux huttes précaires, avec des portes si basses qu'il fallait se traîner à genoux pour y pénétrer. A peine avaient-ils dessellé leurs chevaux qu'ils se répandaient et buvaient dolo, hydromel et lait caillé que possédait le village.

Un jour, à Konsa, la population fut étonnée de se voir envahie par de nombreuses bêtes sauvages qui traversèrent le village en une ruée de panique. C'était le signe avant-courrier de l'approche de Ham Bodédio et tous les vieux guerriers en avaient connaissance. Sa cavalerie nombreuse débusquait les bêtes lorsqu'elle traversait une forêt.

Quelques instants après, les cavaliers de Ham Bodédio passaient à Konsa sans s'y arrêter et se dirigèrent sur Déra, qu'ils voulaient surprendre. Dès leur entrée dans ce village, vers le milieu du jour, les lances commencèrent leur travail de vengeance ; tout homme que l'on apercevait était transpercé de mort avant de comprendre ce qui arrivait.

Cependant, les Peulhs de Ham Bodédio durent livrer véritable bataille aux environs du tata⁹⁸ de Monzon Diarra, le vice-roi de Déra. Ils rencontrèrent même une courageuse résistance et plusieurs Peulhs tombèrent sous les lances bambaras. Les cavaliers de Ham Bodédio, surpris à leur tour, reculèrent sous les jets nourris des lances. A cet instant, Ham Bodédio fit le geste rituel qui poussait à son paroxysme la fureur de ses guerriers ; il jeta sa lance « talaré pâtre » au milieu des ennemis. La cavalerie peulhe arrêta sa retraite, recommença à combattre en une charge irrésistible où la lance rivalisait avec la hachette à qui ferait le plus beau carnage.

Le tata de Déra tomba et le vice-roi fut capturé.

Ham Bodédio retourna en toute hâte à Goundaka. A son arrivée, il alla trouver Fatoumata Hamaciré et lui remit le vice-roi ligoté.

Il dit :

— Voici celui qui t'a outragée. Désormais, il sera ton esclave !

TARA⁹⁹ ou la Légende d'El Hadji Omar

*

Dans la paix française, si Raba et Samory évoquent des rumeurs de carnage dans un passé déjà lointain, El Hadji Omar répond à une réalité qui sera éternelle, à une religion que pratiquent les trois-quarts des population de l'Afrique Occidentale. La légende dira comment Omar parvint à l'implanter dans ce pays-ci. A la manière de Samory, il a fait verser beaucoup de sang, mais au moins pour doter le peuple d'un patrimoine intellectuel, juridique et moral qui régit, de nos jours, et pour longtemps encore, la plupart des actes de la vie indigène.

Il y a différence entre la légende et la vérité historique¹⁰⁰. Les affirmations sont identiques dans l'énumération de l'itinéraire d'Omar et des batailles qu'il a gagnées ou perdues ; mais leurs méthodes s'opposent dès qu'il faut expliquer comment les victoires ont été acquises. L'histoire donnerait des raisons précises découlant des conjonctures et du talent guerrier d'Omar ; au lieu que la légende fait intervenir des forces que dispensent des puissances surhumaines.

Voici la légende d'El Hadji Omar, du grand Cheick noir qui enseigna l'islam, selon le rite tidiana, aux populations africaines des rives du Sénégal aux rives du Niger. Qu'Allah le couvre de sa protection !

Lorsqu'il eut terminé l'étude du coran à Halouar, près de Podor, celui qui devait devenir si illustre s'appelait Alpha Omar Tall. Son maître lui décerna le titre de Cheick, en sanction de son érudition.

Omar entreprit le pèlerinage à La Mecque, en traversant l'Afrique tropicale de l'ouest à l'est. Il passa par le pays haoussa et y séjourna. Il y épousa une femme de nom Haoussa Bineta. Au moment de continuer son voyage, sa femme était enceinte ; il l'emmena avec lui aux lieux saints. Il demeura à La Mecque jusqu'à ce qu'elle eût accouché. Il fit alors le pèlerinage au tombeau de Mahomet, où il prit résolution de ne pas quitter avant que le prophète ne se soit montré. Mahomet lui donna satisfaction par sollicitude à l'égard d'un vrai croyant. A l'instant de l'entrevue, El Hadji Omar avait son bébé entre le prophète et lui ; l'enfant monta sur les genoux de Mahomet et, se redressant de son être hésitant,

il lui enleva une mèche de cheveux qu'il remit à son père.

Après cela, Ed Hadji quitta le sublime sépulcre.

Il existe aux lieux saints de l'islam un endroit que l'on appelle Sâm¹⁰¹. Le passant ordinaire n'y voit qu'édifices, tombes et hommes comme lui, mais le croyant sur qui sa piété a fait descendre la faveur de Dieu peut y distinguer tout autre chose. C'est ainsi qu'en le traversant Cheick Omar assista à une étrange course de chevaux à laquelle le coursier le plus vigoureux arrivait toujours le dernier.

Cheick Omar dit à son cavalier : « Votre monture est la meilleure de toutes, comment se fait-il que les autres l'emportent sur elle ? — Ces chevaux ont pour cavaliers des âmes de trépassés, répondit-il ; moi-même, je suis une âme ; mon sort vient de ce que, vivant, j'avais enfoui sous terre ma fortune, une marmite pleine d'or ; mes héritiers ne l'ont pas découverte, cela est cause de mon infortune. » Cheick Omar lui dit : « Comment vous appelez-vous ? » L'âme répondit : « Oumar Bâ. » — Cheick Omar prit connaissance de l'endroit où la fortune avait été cachée et promit d'en instruire les héritiers du cavalier, qui fut ainsi délivré de sa damnation.

De la tombe de Mahomet, Cheick Omar arriva au seuil du grand escalier qui gravit le ciel et mène au trône de Dieu, le plus Haut et le plus Sublime ! Cet endroit s'appelle baïti moukhadas. Dieu, par clémence, dépêcha vers Omar son ange Djibril avec mission de lui annoncer que tout ce qu'il souhaiterait sur la terre serait exaucé !

Ici, le conteur¹⁰², après avoir poussé du tréfonds de sa poitrine et de toutes ses fibres une profonde exclamation, s'arrêta de parler pour se donner à la musique de sa guitare. Il jouait « Tàra », l'hymne d'Omar : c'était d'abord des rythmes d'une ferveur tendre et pleine d'humilité, comme des chants de prière ; puis d'élévation en élévation apparaissaient des rythmes de chevauchée ; « Tàra » Dieu et courage, c'est un mélange d'élan mystique et d'héroïsme païen... et tout à coup le conteur battait une syncopation à la frappe nette et ardente, du revers de ses doigts, sur le ventre de sa guitare ; passant la musique au second plan, il reprenait son récit, l'accompagnant, en sourdine, de quelque motif de « Tàra ».

De l'Escalier Sublime, Cheick Omar revint à La Mecque. Les docteurs de l'islam lui conférèrent le titre vénéré d'El Hadji (le pèlerin).

*

Omar regagna son pays en passant par le Haoussa, où demeuraient ses beaux-parents. Ceux-ci refusèrent de le laisser emmener sa femme au Fouta. Ils dirent :

« Si nous avons donné notre fille en mariage, c'est pour que vous restiez ici. »

El Hadji s'en alla, son enfant sur les épaules. Quand le bébé avait faim, il lui donnait son index à têter et il s'en écoulait du lait.

Après le départ de son mari, Bineta ne put contenir la tristesse d'être séparée de son fils. Elle dit à ses frères : « Je m'en vais retrouver mon enfant. » Elle chevaucha nuit et jour, à la poursuite d'El Hadji. Elle arrivait le soir au village que le pèlerin avait quitté le matin ; elle traversait dans la journée un autre où El Hadji avait couché la veille. Au bout d'une longue semaine, elle joignit les précieux voyageurs. Elle dit à son mari : « Je viens retrouver mon enfant. » Bineta prit le bébé qu'elle porta à califourchon sur le dos en le maintenant d'un pagne noué. Elle suivit son mari. Pendant de nombreux mois de voyage, ils traversèrent le royaume de Ségou, le pays de Kankan, le Fouta-Djallon, le pays de Pakao, au sud de la Casamance, et de là ils se rendirent dans le Fouta-Toro, à Halouar, le village natal d'Omar.

A Halouar, El Hadji tomba malade pendant onze mois. Au cours de cette époque, les seigneurs du Fouta, qui avaient remarqué son intelligence, usèrent de toutes les traîtrises pour l'empoisonner. Seulement la puissante protection d'Allah veillait ; leurs efforts furent vains, au bout du douzième mois Omar se rétablit.

Sitôt que sa santé recouvra sa solidité, Omar commença ses prédications. Les vendredis, il réunissait le peuple et prêchait l'islam selon les rites de la secte tidiani, dont lui seul connaissait la vraie règle. Il envoya des lettres à toutes les tribus du Fouta et les invita à faire la guerre sainte. Son don de persuasion et la conviction même qui animait ses discours gagnèrent beaucoup d'adeptes à sa religion, les jeunes surtout, car les anciens furent réfractaires. Son autorité prit cependant de jour en jour d'importantes proportions. Et lorsqu'El Hadji eut des hommes en nombre considérable il choisit, parmi eux, cent adolescents robustes de corps et de santé ; il leur rasa les cheveux, les circoncit et leur donna des fusils.

Ce fut sa première armée, une armée de Dieu qui allait enseigner aux récalcitrants, par la force, la voie de la vraie lumière. C'est ainsi qu'il se rendit à Dinguiraye, en passant par Bakel et Kayes. Le roi du pays l'obligea à acheter, avec de l'or, l'emplacement sur lequel il installa ses disciples. Il édifia des maisons, puis employa son temps à instruire ses élèves ; il achetait toute arme qu'on lui présentait : lances, sabres, fusils et flèches.

Le roi Guimba¹⁰³ lui dépêcha des messagers, l'invitant à cesser son armement. Parmi les envoyés se trouvait un nommé Diéli-Moussa ; celui-ci, en arrivant à Dinguiraye, embrassa l'islamisme et refusa de retourner vers le roi Guimba. Le monarque en fut très courroucé. Il leva une armée et marcha contre

El Hadji, qui le mit en déroute. Bandiougou, le roi du Goufoudé, vint au secours de son allié Guimba, il fut défait par El Hadji qui lui coupa la tête. Tous les habitants du pays se convertirent à l'islamisme.

De là, Omar se dirigea sur Nioro en traversant le pays du Khasso, à Médine, lorsqu'il se heurta aux Français en cette ville¹⁰⁴.

El Hadji séjourna sept jours à Kolomina sans parler à personne, absorbé par les prières auxquelles il se livrait nuit et jour ; au bout de la semaine, il finit le nombre de rites nécessaires à lui donner le pouvoir de se faire obéir par les djinns. Il donna ordre à l'un d'eux de se rendre à Nioro du Sahel et de lui amener, sans tarder, le puissant monarque de nom M amadou Kandia. Cela fut fait en un clin d'œil et Kandia, à son arrivée à Kolomina, n'était pas encore dérangé du sommeil qui l'avait couché dans son lit à Nioro.

Omar le réveilla et dit : « Me connaissez-vous ? »

Kandia répondit : « Non. »

Il continua en ces termes : « Je suis El Hadji Omar, el foutyou (le foutanké). Voulez-vous, ou ne voulez-vous pas vous convertir à la religion que je professe ? »

Mamadou Kandia fit cette réponse : « Ceux qui de Nioro m'ont conduit ici, s'ils me retournent dans mon pays avant la fin de la nuit, demain j'embrasserai leur religion et je reviendrai vers eux, avec sept cents chevaux blancs. »

El Hadji lui dit de fermer les yeux ; Kandia obéit.

En les rouvrant, il se retrouva dans son lit, à Nioro, longtemps avant la fin de la nuit. L'aurore fut annoncée par les aboiements hargneux des chiens de brousse qui se perpétuaient l'un dans l'autre à la ronde. Et dans cette ronde, l'aubade nonchalante des coqs dans le braiement lamentable des ânonns gris.

Le soleil se leva, un soleil rond et diaphane qui faisait l'effet d'une grosse lune, dans la fraîcheur du matin, au seuil de ces régions sahéliennes où l'on passe sans transition du froid de la nuit aux chaleurs de la journée. M amadou Kandia manda ses griots. Il dit de battre les tam-tams selon l'air qui convoquait les guerriers aux grandes assemblées. Sitôt que les tambours résonnèrent, les mille sept cents guerriers de Kandia se rendirent à la place royale, armés de leur fusil à pierre. La doyenne des femmes de Kandia était assise à côté de lui.

Mamadou Kandia fit part de sa promesse de soumission à El Hadji. Ce furent les griotes qui, de mères en filles, depuis la nuit des temps, ont eu charge de chanter la gloire des Kandia, ce furent elles qui répliquèrent les premières, par cette chanson satirique : « Djiri dian kolo, djiri dian kolo ka soumaya... Le grand arbre sans énergie n'a plus qu'à se retirer... » (car un guerrier qui renonce au combat est un homme inutile).

Mamadou Kandia se voila le visage avec la manche de son boubou et pleura

de honte.

Les griotes, le voyant dans cet état, se mirent à évoquer la longue lignée de gloire de ses ancêtres ; à la fin de leur oraison, elles dirent : « Au lieu de pleurer, bien que nous soyons femmes, donne-nous des fusils avec l'ordre d'aller tuer El Hadji Omar ! »

Kandia leur répondit : « Si vous aviez couché cette nuit dans mon lit, en ma place, vous ne parleriez pas de la sorte. »

Les griotes répliquèrent : « De Nioro jusqu'à Hamadina et jusqu'à Diétéma, jusqu'à Baïssamboula et jusqu'à Gadiakandièm et jusqu'à Gadiabadialan et jusqu'à Akar Haro, tous les courages t'appartiennent ! Ce n'est pas possible que tu recules devant un simple marabout ! »

La doyenne de ses épouses ajouta : « C'est toi qui commandes tous les villages qu'on vient de nommer ; ne te soumets pas à un marabout, agis en véritable guerrier, en véritable Kandia. Réponds à Omar avec de la poudre et des balles ! »

Kandia dit à sa femme : « Si tu ne t'arrêtes pas de me parler ainsi, je vais te faire battre jusqu'à te tuer. Hier soir, nous étions tous deux dans le même lit. Le diable est venu me prendre ; il m'a emmené loin et m'a ramené dans la même nuit. Est-ce que tu l'as su ? Est-ce que tu te rappelles ? »

La femme répondit : « Non, je ne sais pas et je ne me souviens pas. »

Kandia dit : « Alors, il faut te taire. »

Mamadou Kandia appela ensuite le chef de ses esclaves, nommé Bakoroba, et lui dit : « Va m'apporter sept cents chevaux tout blancs. Je vais aller me soumettre au marabout Omar. »

Kandia se rendit chez El Hadji Omar, qui lui rasa la tête, lui donna le bonnet de coton blanc, insigne de ses adeptes, ainsi que le texte de la prière appelé Salatoul-fatyha, qui distingue le rite tidiana¹⁰⁵.

De là, El Hadji prit la direction d'Oïtala, où il trouva un roi, fort d'une armée de trente-sept mille personnes. Cela ne l'intimida pas et il attaqua la ville. Les coups de fusils échangés furent si nombreux et si bruyants que les habitants des villages alentour, à une demi-journée de marche à la ronde, décampèrent de frayeur. Les Bambaras dépassaient en nombre les soldats d'O-mar, et plus la bataille se prolongeait plus leur quantité semblait s'accroître. Les Foutankés eurent peur ; ils commencèrent à se battre avec moins de conviction, diminués par une appréhension de défaite. C'est alors qu'El Hadji leur fit cette harangue : « Pourquoi avez-vous peur ? Battez-vous toujours, par la grâce d'Allah, vous verrez bientôt les Bambaras tomber sans être touchés par vos balles. » Les Foutankés reprirent confiance ; ils se battirent de si brave cœur que bientôt les Bambaras furent mis en déroute. Ils prirent Oïtala et tranchèrent la tête de son

roi. Le reste des habitants se soumirent à l'islam.

D'Oïtala, El Hadji envoya ses émissaires au puissant monarque bambara Bina Ali :

« Vous direz à Bina Ali de construire la maison de Dieu¹⁰⁶ et de faire la prière. »

Bina Ali, roi de Ségou, avait des fétiches qui parlaient et se nourrissaient de sang humain. On raconte que bien plus tard, lorsque Cheikou Amadou voulut les brûler ils s'évadaient du brasier et le suppliaient en se lamentant de leur rendre liberté. Il fallut les écraser convenablement avant d'avoir pu les brûler...

Bina Ali, roi de Ségou, avait aussi une femme qui pratiquait l'art de la magie. Tous les soirs, lorsque les deux époux reposaient côte à côte, la femme en posant la main sur le corps de son mari lui disait ce qui devait arriver dans un proche avenir. Et cette nuit-là elle eut connaissance d'une chose étonnante.

« Il y a, dit-elle, un personnage qui vient de l'Occident. Il n'existe aucune force au monde pour s'en défendre. C'est un homme qui n'est pas long, qui n'est pas gros, qui n'a pas le teint clair et qui te détrônera ! »

Bina Ali demanda avec beaucoup d'anxiété :

« N'y a-t-il aucun moyen de se préserver de cet adversaire qui vient de l'Ouest ? »

« Non ! », répondit-elle.

Le roi de Ségou, bien qu'il sût le grand talent de sa femme, ne put croire à cette prédiction.

Le lendemain, il convoqua douze charlatans qui voyaient l'avenir dans les cauris. Ils confirmèrent, point par point, les prédictions de la reine.

Le roi de Ségou mobilisa trois mille guerriers et les répartit en trois sections. Les premiers furent postés à M'Pébala comme avant-garde et éclaireur de Ségou. La deuxième tint garnison à Koukou et la troisième à Ségou-Sikoro. A toutes les armées, le roi donna ordre de bien veiller pour que rien ne pût pénétrer à Ségou sans qu'il en fût averti...

El Hadji Omar, dans sa marche vers le Niger, avait atteint Niamina. Là, il s'enferma pendant sept jours et se livra à ses longues prières, au sortir desquelles les obstacles les plus insurmontables s'anéantissaient à son approche. A Niamina même, El Hadji ne livra pas bataille, et voici comment :

Dès son arrivée, une femme de nom Aminata Cissé vint lui faire visite. Elle s'agenouilla et salua El Hadji en disant : « Tall ! », puis elle ajouta : « Je viens vous saluer avec mille plats d'aliments et cent paniers de kola pour vos guerriers en vous priant de nous épargner, grâce à Dieu et grâce à vous-même. »

El Hadji bénit cette femme en disant : « Que Dieu t'accorde sa grande faveur ! »

Omar partit de Niamina et arriva successivement à Kougou, à M'Pébala et Ségou-Koro, où les guerriers de Bina Ali se rallièrent à lui sans coup férir, obéissant on ne savait à quelle force mystérieuse. Lorsque Bina Ali apprit cette nouvelle, il eut si peur qu'il tomba assis, à même le sol. Il fit venir ses femmes, qui étaient au nombre de soixante ; elles s'agenouillèrent toutes devant lui. Il leur dit : « Je vous répudie, vous pouvez retourner dans vos foyers. » Les femmes répondirent : « Nous partons avec regret et nous ne vous quitterons pas sans vous remercier, car depuis que vous nous avez épousées, aucune d'entre nous n'a été maltraitée. »

Ce roi possédait beaucoup d'or ; il fit venir un cordonnier qui en remplit une outre et la cousit.

Chargé de sa fortune, Bina Ali abandonna sa capitale. Le premier village qu'il atteignit appartenait à ses cousins. Ceux-ci se mirent à crier : « Le roi fuyard ! Le roi fuyard ! » De colère, Bina Ali leur fit la guerre ; il les vainquit et emmena soixante de leurs hommes. De marche forcée en marche forcée, il arriva dans le pays de Bandagara et confia sa détresse au fameux ardo peulh Hamadou, dont le courage était sans égal sur la terre africaine.

Hamadou dit à Bina Ali : « Où allez-vous ? Devant qui fuyez-vous ? »

Il répondit : « Quelque chose de terrible me poursuit. S'il n'y a pas deux dieux, Dieu lui-même s'est logé dans le sein de ce personnage. »

Hamadou le rassura en ces termes : « Laissez-moi intervenir, Bina Ali. Je vais aller à la rencontre de Dieu avec de la poudre et des balles. »

Ali répliqua : « Hamadou, je suis plus riche que vous en poudre et en balles. N'avez-vous pas entendu le nom du roi Tamba ?... Il était plus courageux que le lion du désert, ses armées étaient plus nombreuses que nos deux armées réunies, pourtant El Hadji Omar l'a tué !... »

« Laissez-moi intervenir », insista Hamadou, que ces conseils de prudence mettaient hors de lui. Cependant, Bina Ali l'arrêta encore et reprit : « N'avez-vous pas entendu parler de Goufoubé Bandiougou et d'Oïtala-tata, deux des meilleurs guerriers de ce pays ? Eh bien, Omar leur a coupé la tête ! »

« Laissez-moi intervenir ! », fit Hamadou avec une obstination croissante. Puis, empoignant le bras de Bina Ali, il prit cet engagement :

« Je vous prends sous ma garde, et si El Hadji ne me brise pas les os jusqu'à en faire jaillir la moelle, il ne vous aura pas ! »

Bina Ali resta avec Hamadou.

A cette époque, El Hadji entra à Ségou. En apprenant la fuite de Bina Ali, il fit venir ses enfants : Maki, Madani, Aguibou et Lamidou Djoulbé : « Si vous chassez une pintade et qu'elle s'abrite dans un trou, il faut toujours la poursuivre », leur dit-il.

El Hadji laissa en garnison à Ségou une partie de son armée et continua sa route vers le Macina à la poursuite de Bina Ali. Auparavant, il avait dépêché un messenger à Hamadou. Il le pria de livrer son protégé et, de préférence, de l'égorger lui-même dans son tata¹⁰⁷.

Hamadou répondit qu'il n'assassinerait pas son hôte et qu'il ne le livrerait pas.

El Hadji envoya un deuxième messenger à Hamadou, prévenant qu'il lui ferait guerre s'il s'obstinait à ne pas livrer Bina Ali.

Le roi d'Hamdallaï fit cette fière réponse :

« Dites à El Hadji que si nous nous battons cela ne fera de mal qu'à lui, dites-lui de bien prier Dieu ; qu'il lui demande, cette année, de ne pas tarir les eaux du Niger, car à cette époque-là je lui ferai une terrible visite. » Omar fit cette réponse : « Vous direz à Hamadou que s'il savait ce qui l'attend lorsque le Niger aura baissé ses eaux, chaque matin il ferait verser dans le fleuve les eaux de tous les canaris de son royaume afin qu'une pareille chose ne se produise jamais ! »

Omar avait eu connaissance de la provocation de Hamadou un matin, à l'heure où le cultivateur arrive aux champs. Le soleil à peine levé déversait des déluges de lumières sur le chaume des cases panachées de fumées qui s'élevaient doucement, impuissantes à prendre leur envol. Aux vastes champs où le sorgho penche son épi à duvet d'or sur sa haute silhouette à volants verts, aux prairies d'arachides saupoudrées de fleurs jaunes, succédait un autre pays couvert d'immenses rizières, surmontées, çà et là, d'îlots de blé rouge. De l'Occident à l'Orient, la terre africaine était gonflée de sucs d'où s'épanouissaient les fruits d'un pénible labeur.

Ce spectacle de résurrection, quelque doux qu'il fût au cœur, ne put contenir la colère d'El Hadji. Il fit ses ablutions et se consacra à une longue prière qui ne prit fin que vers le milieu du jour, lorsqu'aux déluges de lumières s'étaient ajoutés des déluges de chaleur. Il s'arrêta de prier et, assis sur une peau de mouton, il se mit à égrener son chapelet en invoquant Dieu. Subitement, la nuit remplaça le jour et les étoiles le soleil.

Les fils d'Omar, effrayés, se précipitèrent vers leur père, ils lui étreignirent le poignet tous ensemble, le priant d'arrêter l'égrènement de son chapelet et de ne pas bouleverser le monde à cause de l'impertinence d'Hamadou.

El Hadji abandonna son chapelet : le soleil reparut en même temps que disparaissaient les étoiles.

A deux mois de là, un certain soir, lorsque les eaux du fleuve eurent baissé, Omar appela par des incantations le chef des djins, Sama Ourouso, qui habitait derrière La Mecque. Il vint à l'instant, avec une avant-garde de douze mille djins et une arrière-garde de douze mille autres. A leur arrivée, ils dirent en choeur :

« Que la paix d'Allah soit sur vous, Omar el foutyou ! »

A la tombée de la nuit, les armées d'Omar campèrent non loin de Sansanding.

Le lendemain la guerre éclata. Le chef des esclaves d'Omar s'appelait Bâtou Dembélé et celui de Hamadou se nommait Diaranka. Ce furent Bâtou et Diaranka qui ouvrirent le feu. Ils tirèrent violemment de leurs fusils à pierre surchargés de poudre et chacun d'eux tomba à la renverse avec son cheval.

El Hadji Omar s'écria :

« Hommes du Fouta, il ne faut pas que ceux du Macina emmènent le cadavre de mon esclave ! »

Hamadou s'écria à son tour :

« Hommes du Macina, il ne faut pas que ceux du Fouta emmènent le cadavre de mon esclave ! »

Et les guerriers du Fouta s'entrechoquèrent violemment avec ceux du Macina sur les cadavres des deux chefs esclaves. Ce jour-là, de Sansanding en suivant le cours du Niger et jusqu'à la mer, très loin, en d'autres pays, la grande eau fut jonchée de poils de chevaux, elle fut aussi maculée de sang, tant l'ardeur du combat fut terrible !

El Hadji fut vainqueur du Macina. Il le saccagea et le ravagea.

Le Macina livra Bina Ali :

« Voici celui qui est à la source de nos malheurs, dirent-ils. C'est à cause de lui que nos pères ont été tués et nos mères faites esclaves. »

Le Macina subit le joug d'Omar pendant douze mois, toute volonté anéantie par la stupeur qui habitait les esprits depuis le grand désastre des armées de Hamadou.

El Hadji avait décidé d'arrêter ses conquêtes¹⁰⁸. Il ne songeait plus qu'à organiser son empire¹⁰⁹. Il réduisit considérablement ses armées.

Cette imprudence, n'échappa pas à Balobbo, oncle de feu Hamadou. Il se rendit donc à Tombouctou et négocia l'alliance des souverains du pays, les Kounta, qui étaient de race maure. Ceux-ci acceptèrent avec empressement l'offre, car ce conquérant noir les inquiétait et ils se sentaient mal à l'aise sur leur trône.

Alliés aux Kounta de Tombouctou, les guerriers du Macina, à la voix de Bâlobbo se révoltèrent contre El Hadji.

Omar comprit la gravité de la situation avec le peu d'hommes fidèles qui composaient son armée.

Il remit trois bonnets pleins d'or à son neveu Tidiani avec mission d'aller lever une armée dans le pays des Kâdô, à Bandiagara : « Quand tu arriveras là-bas, dit-il à Tidiani, tu donneras un bonnet au chef des Kâdô, un bonnet au chef des courtisans et le troisième au chef des esclaves. Ils te donneront, en cadeau,

un bœuf noir mais il ne faudra pas que tu manges de sa viande. »

Tidiani demanda à son oncle s'il le reverrait. El Hadji répondit que cela n'était possible que s'il revenait très rapidement.

Tidiani s'en fut vers Bandiagara. La première nuit qu'il y passa, il reçut en cadeau le bœuf noir qu'il tua et partagea entre les trente chefs des Kâdo. Il utilisa la dépouille de l'animal à confectionner un grand tam-tam ; dès qu'il le battit, les Kâdo vinrent s'enrôler en grand nombre.

A la fin du jour, il possédait une armée à la tête de laquelle il se plaça et reprit la route de Hamdalläi.

Dans le même temps, les armées de Tombouctou, commandées par Ahmed-el-Bekaï, réunies aux guerriers du Macina, avaient assiégé El Hadji dans la forteresse de Hamdalläi.

El Hadji Omar ne tenta pas une sortie, sachant que son neveu reviendrait bientôt avec une nombreuse armée qui briserait la redoutable étreinte ennemie... C'est alors qu'un Foulbé¹¹⁰, un propre guerrier d'Omar, commit l'énorme trahison d'entrer en intelligence avec l'adversaire : « Si vous n'attaquez pas El Hadji maintenant, leur dit-il, demain au lever du jour son neveu arrivera avec une armée qui vous anéantira. »

Les révoltés attaquèrent la forteresse de Hamdalläi. El Hadji ordonna la sortie et, tout le jour, sa faible armée se battit vaillamment sur la montagne.

A la tombée du soir, les Foulbés commencèrent à se rendre. On raconte qu'à cet instant El Hadji leur fit cette remarque : « Combattez et ne fuyez point ; ne jugez pas l'apparence des choses. Dieu est avec nous, demain au lever du soleil, nous aurons la victoire. »

Mais la lassitude des guerriers était si grande et l'ennemi si nombreux que les Foulbés n'écoutèrent pas. Ils doutèrent de Dieu et continuèrent à jeter leurs armes.

El Hadji gravit lentement la colline de Déguembéré, aux flancs de laquelle s'était déroulé le combat. Le crépuscule descendait ; c'était l'heure de la prière du Maghreb. Le forgeron Gangali marchait derrière Omar. Celui-ci plongea la main dans sa poche, en sortit la mèche de cheveux du prophète et la remit à Gangali en disant : « Quand tu reverras mon fils, Ahmadou Cheikou, le Gouverneur de Ségou, tu lui donneras cette mèche, c'est pour lui et uniquement pour lui. »

El Hadji, arrivé au sommet de la colline, dit au forgeron : « Retourne-toi et dis-moi ce que tu vois derrière nous. »

Le forgeron obéit. Il ne distingua rien dans les grisailles du soir mais, lorsqu'il voulut en rendre compte, il se retrouva seul au sommet de la colline.

El Hadji Omar avait disparu. La faveur de Dieu avait touché à sa fin. Le

lendemain, Tidiani arrivait sur le champ de bataille avec la grosse armée qu'il avait levée dans le pays de Bandiagara. En apprenant la défaite et la disparition de son oncle, il pleura d'humiliation et de désolation.

Il contre-attaqua l'ennemi. Il le défit et parmi les prisonniers il égorga les uns, mutila les autres. Il existe dans le village de Hamdallaï une grande fosse appelée « Fatoma ». Elle fut remplie ce jour-là du sang des vaincus.

La dynastie de Cheikh Omar continua à dominer le pays par sa descendance¹¹¹.

« Tàra » est l'hymne de guitare africaine qui la glorifie : Dieu et Courage.

C'est un mélange d'élan mystique et d'héroïsme païen, une sorte d'hymne de guerriers croyants, comme les Croisés et comme les Almoravides.

*

NOTES HISTORIQUES pour rectifier les erreurs que le guitariste a commises.

1°) Omar entreprit le pèlerinage à la Mecque à l'âge de trente-trois ans en passant par : Fouta-Toro, Boundou, Fouta-Djallon, Kangari, Kong, Haoussa Gando, Katchéna, pays des Touaregs, Fezzan Djidda, La Mecque. Ce pèlerinage a duré vingt ans. Il revint au Fouta-Toro en 1846.

2°) En revenant de la Mecque il est passé par : Hamdallaï, Ségou. Niamina, ou Tyéfolo, d'après Mage, le retint prisonnier et le mit aux fers.

3°) L'histoire (voir la gâcida en poular de Mohammadou Aliou Tyam) parle de Batoûli Haoussa et non de Bineta Haoussa.

4°) Dyéli Moussa Diabaté qu'avait envoyé le roi Guimba et qui se convertit est mort très âgé à Sansanding après la prise de Bandiagra par le colonel Archinard en 1893.

5°) Omar est monté d'abord à la conquête de Nioro, du Kaarta et du Tomora ; c'est de là qu'il redescend vers le Khasso pour venir se heurter à Médine aux Français en manœuvrant par le Logo (Sabouciré) situé à l'est de Médine après avoir laissé à N'oro son meilleur chef de guerre Alpha Oumar Tyerno Baïla, un Whan de Kanel. Il fut défait et s'enfonça dans le Bambouk. Il remontera vers le Fouta, essaiera de faire émigrer les Toucouleurs vers ses états de Nioro et du Kaarta.

PENDA¹¹²

*

Penda était une jeune fille belle comme les étoiles du ciel, belle à vous donner envie de l'avaler.

Elle passa une enfance adulée ; elle n'eut pas à crisper la main sur un pilon qui en meurtrirait la paume fragile ; point, non plus, de ces lourdes charges à transporter sur la tête et qui épaississent le cou, enflent les bras. On ne voulut pas offusquer ses regards par la fumée des cuisines.

L'art de la composition orale des poèmes, l'art de moduler les mots sur les rythmes du chant des oiseaux, du cours des ruisseaux, de la chute des gouttes de pluie, l'art d'exprimer, dans le langage de la danse, la signification des airs de tam-tam et aussi l'art de se parer, de se bien tenir furent les seuls enseignements de son enfance.

A l'âge du mariage, Penda se montra difficile ; elle ne voulut épouser qu'un homme qui n'eût pas de cicatrices. Elle refusa Massamba, connu pour ses faits d'armes mais qui portait une cicatrice, vestige glorieux d'un coup de lance reçu à la bataille.

Elle évinça Mademba, le plus célèbre tueur de lions du pays, parce que son épaule avait été marquée par le coup de griffe d'une lionne blessée.

Il en vint de riches, de beaux, de nobles. Penda les repoussa.

Le bruit fit le tour du pays.

Un jour, il se présenta un homme qui se disait prince d'un pays situé à sept semaines de marche.

On ne pouvait le nier à considérer les cavaliers nombreux qui l'accompagnaient.

Deux serviteurs, attachés à la personne de la princesse, affirmèrent que le prince ne portait aucune cicatrice.

Penda consentit à l'épouser.

*

Le jour où Penda devait rejoindre la maison de son époux, la reine-mère lui donna les conseils d'usage et aussi « Nélavane »¹¹³, un cheval à l'aspect somnolent. Penda se plaignit.

— Mère, je devrais monter notre plus beau cheval pour me présenter devant les sujets de mon mari.

— Ma fille, Nélavane a de la sagesse, il sera ton conseiller aux moments difficiles.

Penda fit endosser à son cheval le plus riche caparaçon de l'écurie royale pour masquer sa laideur.

Elle chevaucha de longues journées à côté de son mari qui conduisait un pur-sang d'une finesse et d'une nervosité extraordinaires.

Suivaient cavaliers et griots. Penda, dressée sur ses étriers de fer, admirait la perspective houleuse des têtes altières, nimbées du voile de poussière que soulevait le pas cadencé des coursiers. Il lui sembla que leur nombre diminuait, que les files devenaient creuses à chaque tournant de sentier. Était-ce le voile de poussière qui lui cachait les derniers rangs de cavaliers ? Il semblait que les arbres qui bordaient le chemin augmentaient de nombre quand on les avait dépassés. Ces interrogations fourmillaient dans l'esprit de Penda. Elle crispa les doigts sur les rênes.

Le cheval s'arrêta sous la morsure du fer meurtrissant sa bouche. Penda fut tirée de sa méditation. Elle demanda explication, d'autant que le dernier rang de cavaliers venait de s'éclipser.

— Où sont passés, mon époux, les hommes qui formaient notre escorte ?

— Ils sont redevenus, sous mon charme, ce qu'ils étaient, des arbres.

— D'où vous vient ce pouvoir ?

— Je suis Lion-Fée. J'ai su qu'il existait une jeune fille capricieuse qui ne voulait pas épouser d'homme qui eût une cicatrice.

Les bras s'étaient transformés en pattes velues de lion.

Le cheval disparut. Elle vit, devant elle, un lion à queue nerveuse et agitée.

— Suis-moi, dit-il.

Penda, terrifiée, avait la gorge sèche ; sa respiration était sur le point de s'arrêter, tout son corps était pris de frémissements.

*

Penda ne put jamais s'accommoder de la viande crue qui était de rigueur aux repas du lion. Quand son époux partait à la chasse, elle allait dans la brousse alentour déterrer quelques tubercules d'igname.

L'hivernage survint ; jour et nuit de lourds nuages, monstres pleins d'eau, crachèrent le liquide de leur ventre. Lion fouilla les sous-bois, surveilla les carrefours de la brousse ; il ne rencontra ni sanglier ni antilope.

Un jour, « Nélavane » dit à Penda :

— Si votre mari ne trouve rien à la chasse, il vous mangera en rentrant, fuyons, fuyons vite...

L'inquiétude de Penda se laissa bercer, du matin au soir, par la chute précipitée des gouttes de pluie sur les feuilles des arbres et sur le sol détrempé. Nélavane hennissait d'impatience, sans arrêt ; à Penda qui s'en étonna, il dit :

— Maîtresse, fuyons, votre mari est sur le chemin du retour.

« Avant de partir, déposez trois crachats, un dans l'antre, un autre derrière le fromager de la cour et le troisième dans le grenier. »

Cela fait, Penda sella Nélavane et, brides abattues, elle courut vers le pays natal.

Lion rentra fatigué et aigri par les courses inutiles.

En chemin, il s'était décidé à manger sa femme.

Il fut étonné de trouver l'antre vide et appela d'une voix perplexe :

— Penda ! Penda !...

— Ici, répondit-on du grenier.

— Viens...

Penda ne se montra pas.

Lion s'impatienta.

— Penda, voyons... qu'est-ce que tu attends ?

— J'arrive, répondit le crachat du fromager.

Lion sortit et, sur un ton coléreux :

— Penda, où es-tu ? Penda, Penda ?

Des voix répondirent :

« Me voici, je suis ici. Je viens dans un moment... »

Il comprit qu'il était dupe d'une farce magique ; il se mit sur la route de la poursuite.

Il courut du lever du soleil à son coucher et du soir jusqu'à l'heure où le soleil est au milieu du ciel.

Il atteignit un premier village :

— Avez-vous vu passer, dit-il, une jeune fille belle comme les étoiles du ciel, belle à vous donner envie de l'avalier ?

— Elle a traversé notre pays à l'aube, répondit-on.

Il passa des fleuves à la nage, se faufila à travers les fourrés et atteignit un deuxième village.

— Avez-vous vu une jeune fille belle comme les étoiles du ciel, belle à vous

donner envie de la croquer ?

— Ce voile de poussière, là-bas, lui répondit-on, est soulevé par son coursier. Penda aperçut son mari ; de peur, elle fouetta le flanc de son cheval.

— Ne me frappez pas, conseilla Nélavane, en se cabrant de douleur ; ayez confiance, je vous sauverai.

Lion était à trois bonds d'eux, il franchit les trois en un seul. Nélavane frappa d'un sabot le sol ; il en jaillit un lac immense. Lion mit une journée à le traverser.

Le matin du troisième jour de sa fuite, on apercevait les toits de chaume et les arbres du village natal.

Lion les rejoignit de nouveau et, poussant un grand rugissement, il empoigna la queue de Nélavane. Penda éperonna vigoureusement sa monture.

Nélavane fit un saut terrible qui le transporta au-delà du septième ciel, dans un monde insoupçonné de ceux qui vivent sur la terre noire.

— Penda, reprocha Nélavane, par votre faute, nous voici sur une planète où il n'existe pas de femmes. Si l'on découvre votre sexe vous serez mise à mort. »

*

Nélavane habilla Penda en homme ; il lui apprit à simuler une démarche d'homme, à donner à sa voix des inflexions mâles.

Un jour qu'il faisait très chaud, elle se mit à son aise pour dormir.

Un Maure de la cour royale découvrit que l' « étranger » portait deux seins à la peau satinée. Or les maures ne gardent pas les secrets.

Il s'en fut trouver le roi et dit :

— En vérité, Majesté, l'étranger du pays est femme !...

— Si c'est un mensonge, répondit le monarque, je te ferai décapiter !

— J'en suis aussi sûr que je m'appelle Ahmed, assura le Maure.

Le lendemain, le crieur public de la capitale promulgua au son du tam-tam que le roi invitait ses sujets à venir, nus, se baigner sur les rives du fleuve.

— La baignade est organisée pour vous confondre, expliqua Nélavane à Penda ; pendant votre sommeil, je vous transformerai en homme.

Penda se réveilla transformée en homme, le plus beau, lorsqu'on se rendit sur la berge du fleuve.

L'espion maure fut décapité.

— C'est au prix de ma vie, Penda, que les mages m'ont donné le pouvoir de transformer votre sexe, lui dit « Nélavane », au retour de la baignade ; demain à l'aube je mourrai ; vous rassemblerez mes os et les calcinerez. A minuit, tournée vers le levant, enveloppez-vous d'un voile blanc, et les yeux fermés soufflez sur

ma cendre.

Penda pleura des larmes de sang en hommage funéraire à son dévoué serviteur.

A minuit elle s'enveloppa d'un voile blanc et, les yeux fermés, souffla sur les cendres ; elle se sentit transportée, à une vitesse inouïe, à travers l'espace. Elle perdit connaissance.

A son réveil, elle était dans sa famille, entourée de la reine-mère et des courtisans. Elle raconta son histoire qui se répandit dans le pays, franchit toutes les frontières.

Depuis ce jour, les jeunes filles se montrent moins capricieuses à l'âge du mariage.

LA LEGENDE DE MAÏSSA TENDA OUEDDJ

*

Les griots racontent que Maïssa Tenda était damel-tègne, souverain à la fois du Cayor¹¹⁴ et du Baol¹¹⁵.

Le pays ouolof¹¹⁶ avait vu régner damels et tègnes qui s'étaient occupés d'administration et n'avaient pas aimé la guerre. Cependant les griots sont formels sur ce point que Maïssa Tenda préférait la bataille et les réjouissances au gouvernement de son empire.

A la mort de son père, le noble Latsoukabé, Maïssa Tenda ne voulut habiter ni Lambaye (capitale du Baol), ni M'Boul (capitale du Cayor). Il fonda une nouvelle ville impériale, N'Gonème, sise à la limite des deux provinces.

Maïssa régna trente-trois années. L'acte de sa vie qui lui vaut d'être immortalisé par la guitare africaine est la bataille fameuse qu'il livra au roi du Diobasse¹¹⁷.

Après l'avènement de Maïssa, M'Boye Cisse avait refusé d'envoyer les présents d'usage. Cette irrévérence offensa le damel-tègne.

Aussi convoqua-t-il à N'Gonème les gouverneurs de provinces¹¹⁸ et les chefs d'armée. Ceux-ci formaient une pléiade de jeunes nobles distingués à la guerre : N'Goné Latir, Fatim Penda Yacine, Yacine Issa, Lat Dior, Kouly Dior, Maïssa Dior, Fall Fatim, Yirim Fatim, Birima Fatim, Massemba Yacine, Youga Fall Yacine, Diogomaye Massiry, Maïssa Bigué N'Goné ; Massiry Issa Dièye et Yambe N'Della, l'homme au mousquet infailible. Les soldats étaient venus en grand nombre des milliers de villages éparpillés dans les deux provinces ainsi que des termitières.

Cette armée comprenait, en plus des princes, les descendants des gouverneurs de province, les nobles et les diambours¹¹⁹ ; les artisans étaient chargés de l'intendance et du génie.

L'Etat-Major délibéra, tout un après-midi, à l'ombre touffue d'un tamarinier de la place impériale de N'Gonème.

— Il faut punir M'Boye Cisse ! Le Cayor et le Baol ne peuvent tolérer une injure du Diobasse ! Ainsi dit, en dernier avis, Maïssa Tenda. Et un murmure d'approbation traversa l'assemblée, des nobles aux griots.

*

La nuit tombée, les serignes, encore appelés marabouts, se livrèrent à leurs prières divinatoires. Cela consistait, après s'être proprement lavé, à se vêtir de blanc, à s'enfermer dans une case bien close, puis réciter cent sept fois, en les comptant avec les grains de son chapelet, des versets du Coran, lesquels avaient le pouvoir, dans le demi-sommeil qui vous prenait à l'aurore, de vous dire de quelle façon se passeraient les choses de l'avenir. Ils prédirent, le lendemain, une victoire certaine des armées de Maïssa.

Les guerriers aiguisèrent les lances et les sabres de guerre tout le jour. Ils défoncèrent « les pieds des marmites » pour les incorporer, en manière de plombs, à la charge de poudre dont on remplissait le long canon des mousquets ainsi que l'on bourre une pipe de tabac.

N'Gonème vint applaudir, le soir, sur la place impériale, la danse de guerre de ses soldats.

A cette cérémonie assistèrent les gouverneurs de province et les chefs d'armée. On remarquait Yambe N'Della, vêtu d'un « khoussaba », un vaste boubou blanc que gonflait son « m'babal », un pantalon aux mille plis confectionné avec trente mètres d'étoffe. Il portait le bonnet de coton à mentonnière. Yambe N'Della brandissait son poignard que ses esclaves avaient aiguisé à vous couper la langue rien qu'à en parler.

Au son des ndjinns, les tams-tams de guerre, il promit dans le recueillement de tout le monde :

« Demain, quel que soit le lieu
Où puisse être M'Boye Cisse,
L'insolent souverain du Diobasse,
J'oterais sa tête de son cou. »

Et les spectateurs de prodiguer des approbations de certitude :

« Va valaye ! Yambe N'Della, bôrome dibi gui !

« Certes, Yambe N'Della, l'homme au mousquet infallible ! »

Et les djinns de guerre de pousser des hourras puissants et convaincus.

— Et les griots d'évoquer, avec fougue, au milieu du bouillonnement des tams-tams et des palpitations des tamas¹²⁰ les faits d'arme de Yambe N'Della

qui redisait à chaque silence son serment de bataille :

« Demain, quel que soit le lieu
Où puisse être M'Boye Cisse,
L'insolent souverain du Diobasse,
J'oterais sa tête de son cou ! »

Après Yambe N'Della, ce furent Massiry Issa Dièye, Massamba Yacine, Youga Fall Yacine, Diogomaye Massiry, les nobles qui n'étaient pas de sang royal, les bourgeois et les artisans. Chacun dit sa devise de guerre qui contenait toujours une promesse : rapporter vingt esclaves du Diobasse, tuer de la seule balle que l'on tirerait quatre ennemis...

*

L'aube fraîche trouva les habitants de N'Gonème encore anéantis par l'ivresse de la danse et les beuveries des veillées de bataille.

Les ménagères s'attardèrent sur les lits faits de tiges de bois réunies à la cordelette de lianes. Le coq matinal n'abandonna pas le coin chaud où il s'était blotti dans la cendre au bon milieu du foyer éteint.

Le jour surprit les habitants de N'Gonème car le coq battit de l'aile et chanta au moment que le soleil teintait le levant de vermeil. Les pilons des ménagères retentirent dans les mortiers avec une précipitation de retardataires. Et les petits feux s'allumèrent qui devaient réchauffer les vieux os, chaque matin, par saison froide.

L'armée du Cayor s'engagea sur la route du Diobasse.

Les gouverneurs de province et les chefs d'armée marchaient à la tête. Leurs purs-sangs étaient de robes pies, alezanes et blanches ; les soldats avaient des montures noires et baies. La chevauchée avançait au rythme des tam-tams de guerre. Les cavaliers se balançaient dans leurs selles profondes au pommeau et au troussequin hauts d'une coudé. Les sabres leur pendaient au flanc, menaçaient d'éventrer leurs fourreaux dans le mouvement que leur imprimait l'amble des chevaux pleins de feu.

Lorsqu'il fut le milieu du jour on entra dans les terres du roi du Diobasse.

L'armée mit pied à terre pour se reposer avant de combattre.

Seuls, les éclaireurs continuèrent leur avance ; ils ne tardèrent pas à avoir un engagement avec l'ennemi dès qu'ils aperçurent les arbres et les cases du Diobasse. Ceux d'entre eux qui purent revenir au gros de l'armée affirmèrent que les Nones¹²¹ étaient instruits de l'arrivée de Maïssa Tenda par un peloton

juché, homme par homme, sur les baobabs entourant le village.

Ils rapportèrent aussi que les soldats de M'Boye Cisse avaient pris position de combat dans les « dedds », sorte de forteresse naturelle, faite d'arbrisseaux épineux à travers lesquels ils pouvaient tirer de façon meurtrière.

L'état-major, muni de ces renseignements, tint conseil pour arrêter un plan d'attaque.

L'armée resta sur place jusqu'à la fin du jour.

Le génie entra en action.

Dès le coucher du soleil, les soldats de Maïssa arrachèrent des herbes sèches, ils en firent des bottes qu'en rampant ils placèrent tout autour de la forteresse épineuse. Vers le milieu de la nuit une immense enceinte entourait, sur plusieurs rangs, les soldats du Diobasse. On avait laissé libre une issue par laquelle communiquaient le village et la forteresse. A l'aube, les soldats munis de tisons déclanchèrent l'incendie. Des gerbes de feu échevelées et véloces plongèrent dans les dedds, panachés d'énormes volutes de fumée. Et les Nones du Diobasse furent réduits à deux solutions : mourir d'asphyxie comme des lapins traqués dans leurs terriers ou bien déloger et livrer combat, comme de vrais braves, à l'arme blanche sur la plaine nue.

A mesure que la paille se consumait, les guerriers remettaient dans le feu des bottes de réserve et maintenaient un perpétuel incendie. Dans cette fournaise, même les arbrisseaux verts, après s'être recroquevillés de douleur, prenaient feu et ajoutaient leur flamme à l'incendie.

D'opaques courants de fumée s'étaient formés. Leurs vagues irritantes submergèrent les soldats du Diobasse qui, larmoyants, à demi asphyxiés, bondirent tout d'un coup, sagaies au vent, en poussant des clameurs de rage !

Les mousquets des Cayoriens, en une pétarade assourdissante, vomirent leurs tronçons de fer, sous lesquels s'affaissèrent les premiers soldats du Diobasse qui avaient tenté la sortie.

Et carnage sublime... Les soldats de M'Boye Cisse que les Cayoriens décimaient à mesure qu'ils franchissaient la seule brèche de salut, bouchaient en tombant cette même brèche. Les derniers arrivés s'empêtraient dans le monceau d'agonisants et s'embrochaient dans leurs armes et les Cayoriens de donner dans le tas de grands coups qui serviraient aux griots à composer leurs cantates.

Pendant les hommes de M'Boye Cisse se battirent en vrais braves. Avant de mourir de cette fumée âcre qui leur corrodait les yeux et leur suffoquait le poumon, leurs sagaies, par essaims vigoureux, crevèrent des yeux, ponctionnèrent des ventres, dans les rangs des soldats du Cayor. Leurs sagaies déferlèrent, à plusieurs reprises, par essaims furieux, mêlant leur sifflement aux stertors d'agonie et à la voix délirante d'un guerrier du Cayor évoquant son

ancêtre au moment de placer un fameux coup.

Les Nones qui n'avaient pu s'échapper de la forteresse enfumée, dans un transport de désespoir, coururent droit devant eux, à la recherche d'air pur, sans se soucier des grosses épines qui s'enfonçaient dans leurs pieds, lacéraient les vêtements et le corps. A peine s'évadaient-ils de l'enfer que les guerriers du Cayor les clouaient dans la mort d'un poignard dans le flanc.

M'Boye Cisse sortit par une brèche que sa stoïque garde ouvrit dans l'incendie, malgré la fumée et l'asphyxie. Il était reconnaissable à son fusil recouvert de fétiches. Il prit la direction du village, suivi de tous les Nones qui avaient gardé connaissance. Massiry Aïssa Dièye, accompagné de Youga Fall Yacine et Diogomaye Massiry, poursuivirent M'Boye Cisse à la tête de deux pelotons du Cayor. Après de grands coups de sabre dans les fuyards qui ne pensaient qu'à respirer de l'air pur, ils atteignirent la garde de M'Boye Cisse qui les arrêta net par une charge serrée de sagaies ; Youga Fall Yacine et Diogomaye Massiry furent tués ainsi que leurs griots. Massiry Aïssa Dièye avait une blessure à l'épaule. Mais les Cayoriens, en riposte furieuse, fauchèrent d'une décharge de mousquets les derniers survivants de la garde du roi du Diobasse. C'est alors que Massiry Aïssa Dièye enfourcha son cheval et marcha droit sur M'Boye Cisse qui s'arrêta, au bon moment, et faillit pourfendre le Cayorien d'un coup de sabre évité de justesse. Massiry Aïssa Dièye braqua son dibi sur le roi et déchargea sur sa poitrine la balle d'argent qu'il avait fait forger pour lui. Puis, se retournant, il dit à son griot : « J'ai accompli la promesse que j'avais faite au Cayor ! ».

Cependant qu'on finissait de sabrer les derniers combattants du Diobasse, les femmes et les vieillards venaient se prosterner au-devant des vainqueurs pour implorer leur clémence. L'intendance s'empara des troupeaux et des récoltes. Les guerriers choisirent des esclaves parmi les vaincus, et l'armée du Cayor, dans le désordre et l'allégresse bruyante, prit le chemin du retour.

*

Des ripailles accueillirent les guerriers victorieux dans tous les villages qu'ils traversèrent. Ils ne rentrèrent à N'Gonème qu'au bout de la semaine. N'Gonème, que Maïssa appelait aussi Maka (La Mecque) possédait sept rues principales jalonnées chacune par sept mortiers remplis de beurre dans lequel trempaient des bandelettes d'étoffe. C'est à la lumière de ces lampes que Maka fêta la victoire de son armée. A partir de cette nuit, tous les matins trente bœufs étaient égorgés. On fixait au sol, à l'aide de fiches de bois, les peaux sur lesquelles les femmes entassaient monceaux de couscous, marmittées de viande et calebassées de

beurre. Hommes et femmes mangeaient et buvaient ensemble de la bière de mil ; ils dansaient ensemble au son des tam-tams de fêtes, les khines et les Gorongs.

Ainsi fut inauguré le règne du damel-tègne Maïssa Tenda. Il se constitua une cour où l'on rencontrait Massiry Aïssa Dièye, Yambe N'Della, Kouly Dior, Fatim Penda-Ma-Niaye, ainsi que leurs soeurs qui étaient demoiselles d'honneur de l'Impératrice, la Linguère. Et trente-trois années durant, l'instant d'après le réveil de Maïssa, on égorgeait trente-trois boeufs. La nuit tombée, les femmes entassaient monceaux de couscous, marmitées de viande et calebassées de beurre sur les peaux fixées au sol. A la lumière des lampes à beurre, Maka revivait le même paradis pendant trente-trois années.

Aussi bien le règne de Maïssa Tenda est-il resté célèbre dans la tradition orale. De nos jours encore, pour le Sénégalais, « Dékali Makaye Maïssa Tenda », « ressusciter La Mecque de Maïssa Tenda » est synonyme de faire grande bombance. Et tant que les hommes auront de la mémoire, la guitare africaine associera le souvenir de Maïssa Tenda à ceux des conquérants les plus fameux ; elle redira souvent la bataille du Diobasse entre Soudiata Kéita, le prodige mendige, et « tàra », l'hymne du Saint-Conquérant, le Toucouleur Omar.

AU TEMPS OU L'HOMME ET LA BÊTE SE PARLAIENT

*

Les anciens racontent et cela peut être ou n'être pas...

Les anciens racontent qu'une fois, dans le royaume du Tékrou¹²², vivait une femme qui avait pour tout bien un garçon et un champ de cotonniers.

A l'époque de la moisson, on n'admirait, nulle part ailleurs, des pelotes de coton aussi fines et aussi blanches ; on eût dit des œufs frais pondus qui seraient posés au sommet de mille petites tiges vertes.

Et les anciens ajoutent que le garçon, Samba, dès l'âge où l'on fait encore sourdre du lait en lui pressurant le nez, passait ses loisirs à folâtrer dans la plantation, à se glisser jusqu'aux plus secrets recoins.

Samba découvrit un matin dans un sous-bois le gîte d'une lionne et de son lionceau.

Ce jour comme tous les autres jours, mère Lionne chassait l'antilope et le chevreau à trois lieues de là et ne rentrait que le soir.

Lionceau, bien qu'il fût déjà capable d'abîmer tout animal de son âge d'espèce autre, ne marqua que de l'étonnement. En apercevant Samba, il se leva à demi et se dressa sur ses pattes cagneuses et trapues. Samba fut intimidé par ce chat gigantesque qui avait des yeux flamboyants, obliques à la naissance du nez, avec, flanquant ses babines, de petites moustaches au poil raide.

Les anciens disent qu'en ce temps-là l'homme et la bête se parlaient.

— Qui peux-tu être, animal sans pelage ? demanda Lionceau.

— Je suis homme, fils de l'homme et mes parents sont propriétaires de ce champ de cotonniers, répondit Samba.

— Homme, fils de l'homme, Lionne ma mère m'a enseigné que vous êtes dangereux pour notre espèce.

— Nous ferons la paix, Gayndé, fils de Gayndé, si tu le veux ; nous serons amis, malgré l'hostilité qui oppose nos parents.

De ce moment, Lionceau et Samba devinrent camarades de jeux. Samba venait dans l'après-midi quand le soleil s'éteignait lentement à mesure qu'il

déclinait vers la cime des bois.

Et c'était gambades, cabrioles, à travers les buissons.

Samba admirait Lionceau qui, d'un seul bond pouvait franchir cinq tertres-fourmilières ; mais le fils de l'homme connaissait, à son avantage, des acrobaties qu'il n'est pas donné de faire aux êtres quadrupèdes : se tenir droit sur la paume des mains pendant un bon moment.

Parfois, Samba se faisait transporter sur le dos de son ami jusqu'à l'entrée de la plantation.

Samba avait coutume de s'en aller à l'instant où la pluie silencieuse des ténèbres obscurcissait l'ancre familiale. La seule compréhension que Lionceau avait de ce bizarre phénomène était que sa mère reviendrait bientôt au logis et ne ménagerait pas son ami, homme fils de l'homme.

Du reste, Lionne se plaignait souvent à son retour de sentir « odeur de chair humaine ». Et Lionceau redoublait de précautions ; après le départ de Samba, à l'aide d'une branche épineuse, garnie de feuilles, il effaçait les empreintes laissées sur le sable par les pas de son ami.

Deux jours passèrent sans qu'homme fils de l'homme vint faire visite à son ami. Dans le cerveau de Lionceau germèrent mille hypothèses : Samba s'était-il lassé de leurs jeux ? Était-il malade ou bien était-ce que lionceau avait « la gueule puante » comme il le lui avait fait remarquer une fois... (Lionceau en fut fort vexé ce jour-là et ce fut la cause de leur première dispute.)

Le deuxième soir, mère Lionne avait rapporté de la chasse : « jambe et main d'homme ».

L'examen qu'en fit Lionceau le rassura : les membres étaient trop longs, avec une chair trop âgée, des articulations trop fines pour appartenir à Samba. Néanmoins, Lionceau ne toucha pas à cette viande ; il s'était juré, depuis son amitié avec Samba, de ne plus manger chair humaine.

*

Le lendemain, Samba revint voir son ami : son corps était courbé par on ne savait quel incommensurable chagrin d'enfant ; lui naguère si exubérant, parla à voix intermittente. Deux filets de larmes s'épanchaient abondamment des yeux, glissaient le long de la ligne tourmentée du nez, perlaient un moment sur le rebord de la lèvre forte et retroussée puis retombaient et s'épandaient sur le ventre.

— Lionceau, mon ami, dit Samba, ma pauvre mère, partie il y a quatre jours... chercher du bois... n'est pas encore revenue, et un travailleur de notre plantation a entendu du côté où elle s'en est allée, le même jour, un rugissement de rage et de satisfaction comme Lion en fait lorsqu'il terrasse sa proie.

— Si je te présentais le bras de ta mère le reconnaîtrais-tu, Samba ? demanda lionceau.

— Oui, répondit-il.

Ils parcoururent le pourtour de la plantation jusqu'à l'endroit où l'eau des pluies s'accumulait et où les cotonniers poussaient plus hauts, avec des pelotes de coton plus nourries.

Ils suivirent encore le sentier qui, de là, mène dans un buisson aux hautes herbes sèches et craquantes. C'est au milieu de ce buisson entre deux contreforts nouveaux de baobab que le lionceau avait caché sa part de viande d'homme.

Samba reconnut le bras de sa mère qui portait un gris-gris dont il se souvenait. Il fondit en larmes, des sanglots montèrent du fond de sa poitrine dont les côtes s'arquaient et s'aplatissaient en des soubresauts désordonnés.

Lionceau calma Samba de son mieux en lui disant qu'un homme ne devait pleurer quelque grand que soit son malheur.

— Va me chercher du bois, dit ensuite Lionceau à Samba.

A son retour Samba trouva Lionceau occupé à creuser un fossé, long de six coudées et large de trois.

— Que fais-tu là, demanda-t-il ?

— Rentre vite chez toi, plus tard tu sauras.

Lionceau creusa le fossé sept jours durant : Il le recouvrait la nuit de bois mort pour le déguiser. Il le creusa jusqu'à découvrir l'extrémité des arbres d'alentour. Il y entassa le bois que Samba glanait les matins. Il alluma.

A l'approche du soir le bois avait brûlé en s'affaissant et, dans le fossé, rougeoyait un lit de feu qui roussissait la terre fraîche des profondeurs, Lionceau disposa en travers trois rangées de tiges de bambous, flexibles quand elles sont vertes, mais très cassantes lorsqu'elles sont sèches... puis des feuilles vertes, une légère couche de sable... pour finir, une natte et sur la natte une peau de bouc. Il déposa sur cet appareil le bras de la mère de Samba.

Lionne qui ce soir là n'apporta qu'une gazelle de sa chasse fut heureuse de retrouver cette viande.

— Tu n'as pas encore mangé ta part de chair humaine, dit-elle à lionceau ?

— Tu sais bien, mère, que je ne l'aime pas beaucoup, aussi je te la rends.

— Prends donc cette gazelle et mange, dit maman Lionne ; quand tu seras rassasié tu m'apporteras le reste.

Lionne s'en fut prendre la viande d'homme que cet étourdi de fils laissait gâter¹²³. Ah ! s'il savait le nombre d'heures fatigantes qu'il faut supporter, à l'affut, pour trouver sa subsistance ! Un jour viendra, il l'apprendra et alors il fera meilleur usage du produit de la chasse.

A peine Lionne s'était-elle assise sur la peau de bouc en grommelant sa

dernière réflexion que tout l'appareil du piège céda !

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle fût brûlée, carbonisée et ensevelie.

Lionceau combla le fossé en pleurant ; il planta dessus une euphorbe sobre et vivace que l'on met sur les tombes pour les reconnaître.

*

— J'ai vengé ta mère en tuant la mienne, dit-il à son ami. Enterre ton chagrin maintenant, et puisque tu es orphelin comme moi, nous habiterons le même endroit.

Ainsi ils passèrent ensemble leur adolescence. A l'Aube, Lionceau s'enfonçait en brousse. Il se mettait en arrêt près du grand ruisseau. Il savait que vers le milieu du jour, le soleil et la soif chasseraient des fourrés vers l'eau, l'antilope, le chevreau et la gazelle. Il les surprenait au moment où ils plongeaient leur museau altéré dans la rivière avec une volupté qui leur faisait oublier le reste du monde.

Puis Samba et lui accomodaient l'abatis, chacun à son goût, et l'après-midi, c'était jeux et cabrioles.

Lionceau avait grandi : ses crocs et ses griffes devinrent fermes et acérés. De grands poils poussèrent de chaque côté de son dos sur les bords de l'échiné ; ils montèrent tout droits puis ils s'incurvèrent, retombèrent le long du flanc. Lionceau sentit naître en lui des désirs inquiétants. Lorsque Samba était proche, il avait des envies comme lorsqu'il apercevait le chevreau : la viande d'homme ne serait plus à lui déplaire.

— Samba, finit-il par dire à son ami, je suis devenu adulte. L'homme est homme et le lion est lion. Il me faut retourner à la forêt et toi au village. Je te promets, Samba, continua-t-il, que tu ne seras pas malheureux dans l'existence. Chaque fois que tu entendras mon rugissement, la nuit, à l'heure où nulle part le pas de l'homme ne foule terre, accours me voir ; je te dirai comment il faut éviter un danger proche. Quelque dérangement que cela puisse te causer, viens, ou ne viens pas si tu veux, mais ne dis jamais : « Oh ! cet animal a la gueule puante ! »

Vint le jour où Samba devait subir le rite de la « circoncision ». C'est la tradition qui fait d'un adolescent un homme. Il doit être accompli avec faste et courage ; et si le patient au moment où le canif aigu crisse dans sa chair remue seulement les cils cela est signe de défaillance qui jette l'opprobre sur lui. Samba aurait ce courage mais, orphelin, il était dénué de richesses.

Sur la grand'place du village, les tam-tams rythmaient gaiement les chants des

jeunes hommes :

Mane nièye là !...
Kou ma fire nga danou !
Té kou ma fire danou... !
Je suis tel l'éléphant ! !
Je terrasse ce que je heurte !
Et ce qui me heurte s'écroule !

Ainsi chaque adolescent chantait sa devise de circoncision.

Samba s'était retiré dans sa case, humilié et malheureux de dénuement pendant que ses camarades rivalisaient à qui égorgerait le plus de boeufs et de béliers, à qui déclamerait la devise la plus admirable.

Au milieu de la nuit, lorsque les tam-tams se firent moins nerveux, on entendit le rugissement thoracique d'un lion.

Samba rejoignit aussitôt son ami qui lui remit cent boeufs, cent moutons, cent chèvres. Et le n'gomar¹²⁴ de Samba resta célèbre dans les mémoires.

*

Vint le jour où le roi voulut donner un époux à sa fille. Il publia qu'il ne la marierait qu'à celui qui lui offrirait un lion vivant.

Le soir même lion fit venir son ami par le signal convenu et lui dit ceci :

— Demain tu viendras au bord du marigot ; tu prendras avec toi un fusil chargé à blanc, lorsque je paraîtrai, tu tireras dans ma direction ; je ferai semblant d'avoir très peur et tu viendras me conduire au roi « par le bout de l'oreille ».

Cela fut fait et Samba devint gendre du roi.

*

Trois années passèrent.

Au milieu de la nuit, Samba, devenu roi, à la mort de son beau-père était mollement couché dans son lit et se faisait masser par sa femme pour chasser sa fatigue de la journée.

On entendit un triple « hân... » secouer la nuit.

— Oh l'animal à la gueule puante ! s'écria Samba, quelle idée de me déranger à cette heure-ci !

Il se leva néanmoins et s'en fut au rendez-vous.

— Samba, lui dit le lion, je sais qu'une épizootie dévastera dans quelques jours le bétail du pays et je t'apporte le troupeau que voici pour te constituer des réserves de viande sèche.

Je sais aussi que tu as proféré l'insulte que tu m'avais promis de ne jamais redire !

Lion s'arrêta un moment, puis reprit :

— Samba, frappe-moi de ton sabre !

— Non !... tu sais bien que je ne ferai pas cela.

— Frappe-moi de ton sabre ! dis-je, insista le lion.

Samba frappa ; le sang jaillit.

— Enfonce-moi ton poignard dans le flanc.

Samba le poignarda. Le sang jaillit.

— Vois-tu, Samba, les blessures que tu m'as faites ne sont rien ! la blessure peut guérir mais la parole blessante ne guérit pas.

Adieu ! lorsque tu verras le baobab qui pousse au milieu de ta cour s'étioler et flétrir sache que je suis mort ! !

Depuis, l'homme et le lion furent ennemis à tout jamais.

HISTOIRE DE L'HOMME QUI AVAIT PASSION DES CERISES

*

M amadou avait fait des études excellentes à l'école coranique. Les soirs de fête, nul mieux que lui, ne déclamaient les versets du livre saint. Il connaissait par cœur tous les sourates et savait les dire sur des intonations musicales qui ravissaient le cœur des femmes croyantes.

Aux champs, le lougan de M amadou était un des plus vastes et des mieux entretenus, l'on savait qu'à l'époque des récoltes il était difficile de remplir autant » de silos de mil que lui.

L'avenir se présentait donc sous une belle aurore et ses parents espéraient l'unir à l'une des jeunes filles les mieux appréciées du pays. Mais en ce monde aux grandes qualités correspondent, souvent des travers qui, s'ils ne nuisent pas à la valeur de l'homme, le rendent parfois ridicule.

M amadou aimait trop les cerises.

Un jour, en mangeant de ces fruits, il s'était oublié dans la brousse ; il ne s'était pas aperçu que la nuit était venue. Les hommes de son village, inquiets de ne pas le voir rentrer, allèrent à sa recherche et grande fut la confusion de tout le monde lorsqu'on le découvrit assis dans l'herbe, mangeant des cerises d'un appétit d'endiablé.

Depuis ce jour, grâce à l'habile propagande vengeresse de ses rivaux, on le surnomma Sakhevar, « l'homme des cerises ». Ce sobriquet produisit l'effet désavantageux qu'en attendait son malicieux inventeur.

Cela plongea M amadou dans une grande affliction, d'autant plus que la jeune fille qu'il aimait se gaussait de lui et le trouvait ridicule.

Un de ses oncles, habitant la province voisine, fut instruit de ce malheur lors d'une visite qu'il fit à la famille ; il promit de trouver épouse, à son neveu, dans le pays qu'il habitait. Là, personne ne connaîtrait le travers du jeune homme et le surnom qui le discréditait.

Le jour vint où M amadou devait se rendre chez sa nouvelle fiancée.

Il se drapa de son plus magnifique boubou et attacha derrière le troussequin de

sa selle une sacoche bourrée de noix de kola destinées à sa dulcinée. Il chevaucha longtemps, au tout petit galop sur sa jument alezane le long des sentiers au bord desquels jaunissaient les herbes d'hivernage.

Lorsqu'il aperçut les pyramides de chaume du village, il ralentit son allure. Il remit bien en place son ruban, rajusta son boubou dont le col s'était déplacé et, par son échancrure, mettait à nu le dos du cavalier. Il sortit de sa poche un vigoureux cure-dents et se mit en devoir de refaire soigneusement la toilette de son sourire. Puis, éperonnant sa monture, il reprit son allure.

Rythmant les mouvements de son cure-dents sur le galop de son cheval, M amadou se remémorait, au seuil du village de sa fiancée, les conseils que lui avait donnés son père :

Ne jamais se laisser aller à manger des cerises, ne pas sortir seul dans la brousse alentour, par excès de prudence. Dans la seule nuit qu'il devait y passer, il fallait vraiment n'avoir un brin de volonté pour se laisser aller.

M amadou entra dans le village sur un petit galop qui le balançait avec élégance, toute sa volonté de ne pas faillir bandée dans un sursaut d'amour-propre.

Il fut reçu avec l'éclat qui convenait à son rang : on abattit sept moutons ; tout le jour, on pila du mil et l'on prépara du couscous à pleines calebassées. Les jeunes filles du quartier s'étaient réunies chez la fiancée de M amadou pour mettre au point un grand repas auquel tous les jeunes gens de marque avaient été conviés.

Le hasard fit, comme s'y attend le lecteur, que dans la cour de la maison poussait un superbe cerisier chargé de fruits mûrs. Il va sans dire que Mamadou fut troublé dès les premières conversations et qu'il éconduisit plus d'un interlocuteur par sa distraction contemplative de cerises. Bientôt il s'en aperçut et se mit à parler, parler pour s'étourdir et ne plus laisser sa pensée libre, un seul instant. Mamadou exposa sa méthode de dresser le pur-sang à caracoler. Il porta des jugements définitifs sur les marabouts les plus érudits. Il définit la technique des meilleurs lutteurs du pays et prédit celui d'entre eux qui serait champion à la prochaine saison. Tout fut raconté avec une aisance qui séduisit l'auditoire et Mamadou se fit très bien apprécier.

Après le repas du soir, les invités se retirèrent et, comme il se devait, Mamadou les reconduisit un bout de chemin.

Au retour, il se trouva seul. Il s'était, sans s'en rendre compte, dirigé vers le cerisier ; arrivé sous l'arbre, il ramassa une poignée de fruits mûrs qui s'étaient détachés d'eux-mêmes. Il eut conscience de sa défaillance et à cet instant, par une extraordinaire volonté, il desserra sa poignée, laissa tomber les cerises de honte.

Il regagna sa case, satisfait de sa victoire. Il se dévêtit, retira du foyer les

bûches qui flambaient et dont la clarté éclairait la pièce. Puis il s'étendit sur son lit, le pagne-couverture roulé autour de sa ceinture.

Mamadou songea au contentement de ses parents lorsqu'il leur apprendrait demain sa victoire. Il songea à son mariage certain qui rendrait gris de jalousie ses rivaux.

Le sommeil ne vint pas.

Il songea aussi au succès qu'il avait eu, dans la journée, auprès des invités... Le sommeil ne vint pas... Il songea à mille et mille choses du présent, du passé ; bientôt, il ne sut plus à quoi songer. Sa pensée finit par aller à la dérive ; bien sûr, elle se fixa sur les cerises qu'il avait touchées de la paume de sa propre main et sur le cerisier qui en portait de plus belles encore. L'arbre se trouvait à droite en sortant, après avoir contourné la case qu'habitaient ses beaux-parents.

Mamadou eut soif.

Il se leva, puisa de l'eau dans le canari et se désaltéra.

Il se recoucha ; le sommeil ne vint pas et la soif ne fut pas éteinte. Oui, Mamadou s'avoua à la longue que c'était de cerises qu'il avait soif ; il avait envie du jus sucré des cerises qui sentaient bon l'arôme. L'eau lui venait à la bouche et sa gorge demeurait sèche.

Il se leva, prit dedans la poche de son boubou une noix de kola ; il la croqua pour se délivrer. Il remarqua ce phénomène singulier : le jus de kola avait goût de cerises... Puis les appétissants fruits de là-bas s'étaient détachés et peuplaient l'obscurité de la case où les dernières braises du foyer somnolaient sous leur couverture de cendres. Les cerises vinrent danser autour du visage de l'infortuné Mamadou. Il en renifla l'odeur d'une respiration éternuée, il se suçait les lèvres, car ses lèvres avaient goût de cerises.

C'est à ce moment que, la tempe chaude, Mamadou sortit de sa case sans même s'habiller. Il se dirigea vers le cerisier devenu un centre d'attraction où le poussait sa passion, irrésistiblement.

Il grimpa sur l'arbre avec une hâte de possédé, s'assit à califourchon, tout nu, sur une maîtresse branche et se mit à engloutir, sans même en rejeter les noyaux, cerises mûres et cerises vertes.

Vers le milieu de la nuit, il était rassasié. Il pouvait regagner sa case, après avoir détergé le jus qui formait plastron sur sa poitrine. Le lendemain, le viol du cerisier aurait été attribué à tout autre que lui.

Seulement Mamadou avait remarqué à l'extrême bout de la branche qui lui servait de siège la plus belle grappe du cerisier ; c'étaient des cerises rondes et potelées comme des vierges, juteuses aussi et duveteuses. Il voulait posséder cette grappe, par simple plaisir de possession, et non pas qu'il eût encore soif.

Il faisait très sombre. A vouloir ramper le long de la branche, dans l'obscurité,

il pouvait glisser et se tuer malgré toute son habileté. Il descendit donc de l'arbre, pénétra dans sa case et déterra des braises encore en ignition au fin fond de la cendre. Il les déposa dans un faisceau de paille fine. Il souffla dessus, à tout petits coups légers ; la torche flamba et, en s'en éclairant, Mamadou remonta sur l'arbre.

Ce qui advint, le lecteur s'en doute, c'est que Mamadou, dans la joie de posséder la grappe précieuse, laissa tomber sa torche sur le toit de chaume de ses beaux-parents.

L'incendie commença.

Il ne s'en aperçut pas, dans son bonheur de déguster des cerises exceptionnelles, et peut-être crut-il que la clarté qui illuminait graduellement le cerisier était une lueur d'aurore.

Il était tout nu, à califourchon sur sa branche, le corps ruisselant de jus de cerises, les deux joues gonflées pendant que l'incendie flambait toutes les cases.

Les dormeurs, réveillés en grand effroi, s'étaient rassemblés et criaient au secours. Lorsqu'ils aperçurent M amadou nu, à califourchon sur le cerisier de ses beaux-parents, les joues boursouflées, la scène les rendit muets de stupeur.

On raconte qu'à ce moment M amadou eut connaissance de son déshonneur. Une honte immense le pétrifia ; il se changea en un arbre hérissé d'épines.

SARA-BA

(nouvelle)

*

Dès le lever du soleil, une chaleur oppressante et comme figée autour des êtres régnait sur la ville de Kayes. On avait la sensation de s'être engluë dans un bain de vapeur qui s'amoncelait sous les aisselles, à la naissance du cou et descendait le long de la poitrine.

Les ventilateurs avaient tourné sans apporter la moindre fraîcheur. Leur vrombissement pâteux semblait une plainte d'impuissance.

L'après-midi, un nuage bleu-noir assombrit le levant auparavant blanc-nacré ; il se dilata au-dessus du quartier de Khasso, dont les maisons de banco, jaune d'or sous l'éclat du soleil, reprenaient leur vraie teinte d'argile brune. Progressivement, le nuage envahit le ciel jusqu'à rejoindre le soleil ; il le couvrit d'un voile bleuâtre, puis, s'amincissant et pâissant, il précipita sa croissance. Bientôt tout le ciel fut noyé de pénombre. Un vent frais éventra les visages moites de transpiration. Il venait, loin, de la brousse morte, époussetant les tables rocheuses de la savane latéritique et répandant leurs poussières purpurines. Les vagues d'air descendaient des plateaux de l'Est, dévalaient en remous saccadés qui retroussaient et contorsionnaient les figuiers de Khasso. Le moutonnement vert du feuillage se profila sur l'or des maisons de banco dans la pénombre que diffusaient les nuages qui s'abaissaient lentement vers le sol.

Une étincelle, venant des profondeurs du ciel, fulgura en rapide coulée d'argent zigzagante et se perdit, quelque part, derrière les collines de l'Est. Une déflagration brutale secoua la ville ; les vagues d'air se firent serrées, précipitées, avec un murmure d'océan aérien. Elles arrachaient sur leur passage le linge étalé sur les palissades, les toitures mal rivées et les poussières qui séjournent sur les terrasses.

De cendrée, l'atmosphère se fit bronzée de poussières. Un crépitement innombrable battant la tôle ondulée des toitures annonça la pluie. En un clin d'œil, les poussières agglutinées furent déposées à terre et l'atmosphère devint brumeuse et frémissante.

Dehors, au quartier de Khasso, plus rien que le bruit d'aplatissement précipité des gouttes de pluie sur le sable, le frisselis clair des manguiers sur la note basse et cartonneuse des rôniers que bousculait la rafale ; plus rien qu'une vaste orchestration de tornade, infiniment mélancolique, à quoi se mêlaient les cris joyeux des bambins s'ébattant sous les torrents d'eau. Il y en avait des deux sexes, tous âgés de neuf à quatorze ans. Ils se serraient les uns contre les autres et se disputaient les gouttières d'où l'eau tombait à gerbes nourries.

Certain garçon, déjà solide gaillard, recherchait pendant le voisinage d'une fille précoce sur la poitrine de qui pointaient deux seins novices et inquiets. Sous prétexte de bousculade, il enserra la taille de la jeune fille qui se débattit, se cambra autour de ses hanches et poussa un rire chatouillé. Elle parvint à rompre l'anneau que formaient autour d'elle les bras de l'adolescent. Elle traversa, à tire-d'ailes, les éclaboussures de la gouttière et tomba dans une flaque d'eau située au beau milieu de la rue.

Elle était très noire et de silhouette élancée, elle avait les cheveux et les poignets délicats à la manière des attaches de jouet. Son corps, dans la finesse aiguë de son ensemble, était bâti en des proportions harmonieuses ; son large front même ne surprenait pas lorsque l'on rencontrait la flamme pétillante des yeux. Elle avait des cheveux de jais, nattés en lourdes tresses constellées de perles multicolores.

Safiétou, c'était ainsi qu'elle s'appelait, atteignait sa puberté. Sa mère venait seulement de la nantir d'un pagne ; elle avait garni sa ceinture de rangées de verroteries blanches, orné ses oreilles d'anneaux d'or, cerclé ses poignets de bracelets d'argent en torsade.

Safiétou allait faire son entrée dans le cercle des vraies jeunes filles, elle y danserait le « ko-fili », scandé par des tam-tams sonores.

Après la tornade, délivré de la pesanteur de son climat, Kayes étirait, sous la lune, les tentacules désordonnées d'une ville dont la disposition ressemblait à celle d'une pieuvre. Tout au long du fleuve, c'était le quartier européen avec de rudes bâtiments édifiés au moment de la conquête.

Il est dominé à l'est par le Plateau, où se trouvent rassemblées la gare et les habitations du chemin de fer. Au sud, c'est la ville indigène écartelée, aux maisons rectangulaires tout en banco, semblables à des fours. Le quartier européen et celui de Khasso exceptés, les rues sont à peu près partout des sentiers ravinés par la pluie, tantôt bosselés et tantôt abîmés.

Cependant sous la baguette de la lune tout cela avait une apparence agréable.

Le torchis pailleux du banco, les sentiers tourmentés, la raideur militaire des bâtiments, le fleuve maigre à coulée bleuâtre étaient comme crépis de lait.

Il se dégageait de la douceur du temps et du clair de lune une allégresse à

laquelle tout participait.

Les jeunes filles y étaient les plus sensibles.

Taciturnes et tôt couchées par les soirs enténébrés, les cercles frétilants de leurs groupes étaient, par ces soirées lumineuses, une véritable marée montante enivrée de chants et de battements de mains. Dans chaque quartier à tous les grands carrefours.

Ce soir, Safiétou allait danser son premier « ko-fili » dans le cercle des jeunes filles. La réunion avait lieu au quartier de Khasso, dans l'encadrement des maisons de banco qui prenaient des apparences de palais d'or sous la lune.

Les jeunes filles avaient les boubous et les bijoux galvanisés par la clarté du ciel et même les haillons devenaient magnifiques. Elles avaient l'agitation palpitante d'une volière d'oiseaux, le frétillement innombrable d'un banc de poissons ; tout cela formait pourtant un même corps et chantait d'une seule âme le même chant que scandaient les oscillations de leurs corps qui se mouvaient en plongées rythmées et en redressements renversés.

Safiétou s'envola.

Elle fit trois bonds successifs, bras déployés, à l'image d'un oiseau qui s'élève dans les airs. Les bonds étaient liés par des glissers très légers pour ne briser qu'à peine le premier envol. Arrivée au bout du cercle, elle fit volte et tourbillonna jusqu'à frôler le paquet de jeunes filles d'où elle était sortie ; elle se renversa de tout son corps, bras déployés contre la muraille raidie de ses camarades qui la reçurent de leurs mains puis la lancèrent dans les airs comme une balle bondissante. C'était la danse du « ko-fili ». Les unes après les autres, les jeunes filles la dansèrent, avec la même ardeur, jusqu'à ce que la lune fût sur le point de sombrer au-delà de l'horizon.

*

Moussa était ce jeune homme hardi dont nous avons noté le manège sous la pluie battante. Ce qu'il obtenait difficilement lorsqu'il était, de rares fois, seul à seule avec Safiétou, il l'avait plus aisément quand celle-ci était dans le groupe de ses camarades d'âge. Là, elle répliquait à ses taquineries sans oser pourtant le regarder bien en face.

Ils se rencontraient chez Alima, une de la compagnie qui était en lune de miel ; selon l'usage, toutes ses camarades venaient le soir lui faire visite et la distraire par leur présence. Et naturellement les jeunes hommes du quartier avaient transformé la maison d'Alima en cénacle galant. Moussa était sûr d'y rencontrer Safiétou.

Les femmes étaient assises, côte à côte, sur un même tara. Les conversations

s'entrecroisaient à travers les vapeurs d'encens parfois ponctuées par les claquements de mains étonnés d'une demoiselle surprise par le propos hardi d'un garçon.

Un guitariste était là. Il jouait « Sara-ba ». Dans les moments où la conversation marquait un temps de silence, le diali commentait sa musique.

— Ah ! les anciens traitants de Médine ! disait-il avec une dose insondable de regret, de vrais Samba-linguères, de vrais nobles ! Nos pères griots racontent que depuis eux la générosité s'en est allée de la terre ! Ils ont fait quelque chose de grand et d'inoubliable entre Kayes et Médine, dans ce Khasso plein de belles filles, retentissant de gros tam-tams sonores.

Sara-ba est l'hymne des anciens traitants de Médine. Le diali réveillait par pinçades de plus en plus nerveuses sur les cordes de sa guitare la légende qui dormait dans sa mémoire.

Il était arrivé au sommet musical de sa mélodie. Et la pensée et les traits de l'auditoire, hommes et femmes, s'étaient fixés dans un recueillement religieux.

— Eski ! les anciens traitants de Médine ! reprenait le diali, mon père raconte qu'ils leur donnaient à eux griots des louis d'or. Il raconte encore qu'ils jetaient des sachets bourrés de pièces d'argent dans le fleuve, à Médine, pour permettre aux impécunieux de se livrer à une pêche qui les nourrît vraiment ! Eski, les anciens traitants de Médine !

Moussa jugea qu'il se devait d'affirmer que le samba-linguère n'était pas disparu à tout jamais de cette terre. Il donna vingt-cinq francs au griot.

Le guitariste, s'appliquant de toute son âme, se mit à finir « Sara-ba » triomphalement.

Cette musique n'était qu'appel à la générosité, un appel ému et convaincu, semblable à celui d'un prêtre et d'un héros. L'appel de « Sara-ba » faisait de la générosité un culte. Les soubresauts de ses rythmes étaient pareils aux effluves d'une marmite magique où seraient recuits, à travers les âges, l'esprit total de sacrifice des vrais hommes noirs. De ces rythmes nostalgiques et recueillis se dégageait un philtre mystérieux d'abnégation.

*

Le Soudan est le berceau des civilisations noires. Le goût de la parade et de la couleur est encore plus marqué ici ; la croyance extatique de l'islam aussi. C'est au Soudan qu'ont leur origine les airs de guitare les plus fameux.

De ces plaines brûlées où flotte au couchant le parfum des mimosas sont parties les essences lourdes, doucement entêtantes, qui parfument la femme noire, le soumaré et le diguityé, mêlés d'encens.

Safiétou s'initiait à ces artifices. Elle portait sur les épaules deux longues chaînes de soumaré qui se croisaient sur sa poitrine et garnissaient ses flancs. Leur parfum opiniâtre embaumait son corps. De nouvelles boucles d'or frangeaient ses oreilles à même la chair.

On tolérait maintenant les va-et-vient de Moussa chez la jeune fille. Il s'y rendait tous les soirs et faisait causette sous la surveillance vigilante de maman Aïssatou.

Le père voyait très mal cette permission. C'était un vieillard encore solide qui finissait ses jours paisiblement, dans ses terres de Médine. Médine, située non loin de Kayes, est une des premières villes du Soudan français. Elle est accroupie à flanc de coteau dans une vallée étroite et fertile qui prend figure d'oasis au milieu de la vaste savane caillouteuse et roussie de soleil. Médine offre la même architecture que Saint-Louis-du-Sénégal et que Gorée, ces autres aïeules des villes d'Afrique. Même aspect des maisons blanches, carrées, à vérandas et à terrasses ; à Médine aussi tout est vétuste, la brousse reprend ses droits, elle envahit lentement les maisons écroulées et déjà des lianes se ramifient à travers l'interstice des ossements décharnés de pierres ocres.

C'était au milieu de ce vieux décor, étonnant dans un pays neuf, que le vieil Omar attendait calmement l'instant où il irait répondre à l'appel de Dieu. Dans l'attente, il remplissait ponctuellement et surabondamment ses devoirs religieux.

Il descendait à Kayes tous les vendredis, par le petit train de Médine qui, au bout d'une heure de son traintrain, le déposait à la gare de Kayes-ville. De là Omar se rendait à sa maison de Khasso où vivaient dans une parfaite concorde ses deux vieilles femmes, Aïssatou, la maman de Safiétou, et Bineta la jeune épouse.

Omar passait la fin de la semaine dans sa maison de Kayes où venaient le saluer ses vieux compagnons de jeunesse. Et tout le jour, à l'ombre fraîche d'un haut figuier d'où descendaient les longues tresses blondes de racines adventices poussées en plein air, la vieille compagnie dévidait méticuleusement les souvenirs d'une vie sur le déclin. Ils comparaient toutes choses présentes à celles du passé et tombaient toujours d'accord, d'une voix désabusée, sur la supériorité des temps révolus.

Le soir, après la prière du crépuscule, Omar reconduisait ses hôtes un petit bout de chemin.

C'est à cette heure que Moussa arrivait à la maison et s'installait silencieusement dans la chambre de Safiétou. Il sentait bien que sa présence déplaisait au maître de céans, seulement il avait la faveur de la jeune fille et de la maman, envers qui il était très généreux.

Sa position était bonne, le vieux étant absent les trois quarts du temps. Il fallait

seulement se tenir bien tranquille et bien silencieux lorsqu'il était là.

Tard dans la nuit, lorsque Moussa, sa cour terminée auprès de Safiétou, regagnait son domicile, il trouvait le vieux étendu dans sa chaise longue, au beau milieu de la maison. Il lui serrait la main avec déférence ; le vieux répondait à sa politesse avec une indifférence muette et à peine le jeune homme était-il dans la rue qu'il se levait et refermait bruyamment sa porte avec un grognement de satisfaction.

*

Un beau matin, Omar envoya son griot Malicoumba, perclus de rhumatismes, auprès de Moussa pour lui annoncer qu'il devrait arrêter ses visites à la jeune fille à qui il venait de donner mari.

Le coup avait été perpétré sournoisement par Omar lui-même. La maman de Safiétou n'en avait été instruite qu'au tout dernier moment. Elle essaya d'opposer résistance à la décision surprenante du vieillard, de lui faire entendre que Safiétou aimait Moussa et ne trouverait pas le mariage à son goût.

Omar ne se laissa pas fléchir. Il dit à son épouse, sous le sceau du secret, les vrais motifs qui l'empêchaient d'agréer Moussa. Moussa était captif de caste et, qui plus est, de race Kassonké. Bien avant l'arrivée des Français, la race du vieil Omar, les Toucouleurs, avaient conquis et dominé le Khasso. Dans ce beau vieux temps de gloire, un Kassonké n'aurait jamais osé franchir le seuil de sa porte.

La maman de Safiétou répliqua que le temps de l'esclavage et de la captivité était révolu et qu'un honnête homme en vaut un autre à quelque caste qu'il appartienne. Rien n'y fit.

Omar décida irrévocablement que sa fille épouserait un homme de sa race et de sa condition, un Toucouleur noble comme lui, même si elle ne l'aimait pas.

Le mariage fut donc célébré et Safiétou livrée à un homme qu'elle ne connaissait pas, pour lequel elle nourrissait une indifférence parfaitement hostile.

*

Safiétou, dans sa case de banco, était couchée derrière son mari. Fort tard dans la nuit, elle songeait tandis que son époux, ses devoirs remplis, dormait paisiblement.

Ainsi depuis bientôt deux mois. Elle retissait chaque soir, dès qu'elle retrouvait sa solitude, les mêmes songes, faits de ses souvenirs aux accents

assourdis de la guitare africaine. Successivement, les airs les plus célèbres assaillirent sa mémoire... Tàra... Soundiata... Faliké... et Saraba !... Dans le débordement de leur flot chargé de souvenirs ce fut, tout à coup, le jaillissement inextinguible de toute sa peine, en quoi elle étouffait comme dans une cage de fer... Soudain, sa douleur fut orchestrée par les rythmes d'un tam-tam Kassonké caracolant dans la fumée de ses rêves ! Par un soir de lune, une jeune fille se détachait et dansait la danse des captives. Les reins noués dans un mouchoir de soie bigarrée, elle scandait d'une croupe frénétique les rythmes sourds et affolés d'un gros tam-tam Kassonké. Alternativement, ses croupades infernales étaient adoucies par la caracole molle, infiniment gracieuse de l'une et l'autre de ses mains. Lentement aussi se déroula la nostalgie éplorée d'une mélodie de Khasso, celle-là qui glorifiait la générosité de Moussa, créée par Khourédia, une vedette à la voix étonnante :

Dakili Moussa
La khamaré san !
Moussa fils de Dakili
a acheté mon khamaré¹²⁵ (m'a séduite)
Sassané Moussa
la Khamaré san !
Moussa descendant de Sassané
a acheté mon khamaré (m'a séduite).

C'est ainsi que Khourédia, les soirs de grand tam-tam à Khasso, commençait la louange de Moussa lorsque le tour de celui-ci arrivait dans son long récital où chaque homme distingué avait sa cantate.

Dans un murmure irréel, la mélodie continua :

Kounou m'ba alouto niala diakha
Mokho man bou san koé !
Vous avez raison,
Aucun homme n'est plus considérable que la mort !
Tyédyan kontéla lassidan békhila !
Tyédyan kontéla lui-même est sous terre !
Kounou m'ba alouto niala
Dyon khé kanda békhila !
Vous avez raison,
Les plus florissants captifs s'en sont allés !
Kounou m'ba alouto niala

Dyon moussou kanda békhila !
Vous avez raison
Les plus florissantes captives s'en sont allées !

C'est l'hymne de tristesse des femmes captives avec la mort comme horizon de délivrance. Dans leur mélodie, il y avait aussi le regret d'on ne savait quel état premier où leurs ancêtres, avant d'être prisonniers de guerre, devaient être libres, nobles et respectés !

L'épuisante désespérance enclose en cette chanson finit par abîmer tout à fait Safiétou dans une torpeur où elle n'avait qu'une seule idée : fuir cette maison, fuir cette prison, aller vers la liberté !

Sans réfléchir, elle se leva, s'habilla sans bruit et s'en alla.

Sa décision était prise. Contre les préjugés de tribu et de caste, contre le cloisonnement de la race, elle irait rejoindre un appel auquel son âme répondait de toute sa force et qui était plus infallible que tous les préjugés.

LA LEGENDE DE SILAMAKAN

*

« Et maintenant séparez-vous tous, princes et chevaliers ; répandez-vous tous sur la terre et devenez des héros pareils à Samba-Ghana.

« Analya-Bu-Avi rit aux éclats encore une fois et mourut. Et on l'ensevelit à côté de Samba-Ghana, dans la chambre mortuaire à la montagne des tombeaux¹²⁶ ».

Lorsque Silamakan vint au monde, le royaume du Macina, que commandait son père Abdou, était tributaire de l'empire Bambara de Ségou. Chaque année, Abdou payait une redevance fixée à une mesure d'or¹²⁷. Silamakan naquit le même jour que son esclave de case Poulor, qui devint son valeureux compagnon d'armes. Ils grandirent ensemble, jouèrent aux mêmes jeux, mangèrent le même couscous au lait et se couchèrent tous les soirs côte à côte, sur la même natte.

Silamakan, à l'âge où il ne marchait que sur les genoux étonna tout le monde. C'était un jour où les percepteurs de Ségou discutaient et criaient sous le grand arbre de la place des réunions. Le père de Silamakan leur avait donné, bel et bien, la mesure d'or réglementaire, pleine jusqu'à son extrême rebord, mais les soudards vociféraient ainsi dans l'intention bien arrêtée d'obtenir quelque chose pour leur propre escarcelle. Silamakan, s'aidant de la paume des mains, avait rampé jusque dans leur rang et s'était assis au milieu du groupe. Il se mit à dodeliner de la tête, babillant on ne savait quel langage, comme pour imposer silence.

A ce moment, un taon qui avait arraché plus d'un cri de douleur aux personnes de l'assemblée et que chacun cherchait à happer dans un pan de boubou, vint se poser sur la paupière de Silamakan. Il le piqua et se gorgea de son sang puis il tomba raide mort, sans que l'enfant cillât. Les gens de Ségou, pris d'étonnement, cessèrent leurs vociférations et retournèrent dans leur pays. A leur arrivée, ils racontèrent à Monzon Diarra la scène dont ils avaient été témoins. Le monarque dit : « Cet enfant aura un brillant avenir. »

Dès que Silamakan eut connaissance des choses, le tribut que son père payait au roi de Ségou devint son plus pénible souci. Dans le feu de l'adolescence, il

s'indigna de la soumission que son père mettait à obéir à la volonté d'un seigneur ni mieux né ni plus brave que lui. Le vieil Abdou répondit aux révoltes de son fils par le langage de la sagesse.

« Le monarque de Ségou, dit-il, a sur nous l'avantage de ses milliers de lances. Il en a plus qu'il n'en faut pour asservir tout le Macina. Si nous disposions de cette force, c'est lui qui serait notre vassal ; il n'y a rien d'anormal à cela, c'est la règle des choses. »

Silamakan comprit la vérité de cette parole ; pourtant il ne renonça pas à son projet de changer les choses. Il dépêcha des envoyés auprès de Monzon Diarra, le priant d'abaisser le montant du tribut que devait son père.

Le roi fut défavorablement impressionné par l'audace de Silamakan, il lui répondit en ces termes : « J'ai reçu ta lettre, jeune prince, et j'en suis fort mécontent. A l'avenir, le Macina paiera deux mesures au lieu d'une. »

Abdou montra la lettre à son fils en disant : « Ton audace a fait mon malheur. »

Silamakan répondit ce simple mot : « Cette année, je paierai le tribut avec une partie des biens que m'ont laissés mes oncles. »

*

La soumission de Silamakan n'était qu'apparente. A la vérité, il nourrissait un dessein audacieux, si audacieux qu'il ne le dit même pas à son ami Poulor. Il se rappela cependant les paroles de sagesse de son père à l'endroit du monarque de Ségou. Il se mit en précaution d'acquérir une puissance qui lui permettrait de tenir tête aux envoyés du roi. C'est ainsi qu'il alla trouver le grand féticheur du Macina et qu'il lui demanda assistance : « Donne-moi un gris-gris qui me fasse craindre, dit-il. »

Le marabout répondit : « Va donc prendre le serpent noir que tout le monde craint et qui vit dans un trou, non loin du village. Tu me l'apporteras vivant et pour toi je travaillerai un fétiche. »

Silamakan accomplit cela en se contraignant à un courage inouï. Le marabout tua le reptile, le dépeça et, sur la dépouille, il écrivit des formules magiques. Il dit à Silamakan : « Va remettre ceci à un cordonnier qui le coudra dans une gaine de cuir, laquelle te servira de ceinture ; partout où tu passeras, tu seras la terreur. »

On raconte que, le travail terminé, Silamakan fit tuer son marabout et son cordonnier afin qu'ils ne pussent le recommencer au profit d'autres héros.

*

Cette année-là, le jour de la perception du tribut de vassalité, les gens du Ségou, par représailles contre l'audace de Silamakan, réclamèrent, en plus des deux mesures d'or, le cheval du héros, Soporé Kangué, ou « Parcelle d'Or ». C'était le plus beau coursier du pays à deux lunes de marche à la ronde et son maître l'aimait par-dessus tous les biens de la terre.

Silamakan fit mine de consentir. Il demanda seulement la faveur de loger lui-même les envoyés du roi. Cela lui fut accordé. Il traita comme il se devait les messagers de Monzon Diarra et les combla de cadeaux. Après le dîner, il les fit coucher, deux par deux, dans les cases apprêtées à leur intention.

Vers le milieu de la nuit Silamakan dit à Poulor : « Réunis vite mes gens et amène-les-moi. »

Il fit massacrer six envoyés, coupa la langue au septième et creva les yeux au huitième. Il envoya les deux mutilés à Monzon.

*

Le roi de Ségou fit partir dans le Macina des serviteurs de confiance qui avaient pour mission le recensement secret du nombre d'hommes capables de combattre.

Au bout de deux mois, lors d'une réunion de notables, on apprit à Monzon Diarra que le Macina comptait quarante mille guerriers. Le monarque ordonna que l'on mît sur pied une armée dix fois plus nombreuse. A ces paroles, un griot demanda au roi : « Sire, dites-nous maintenant ce qu'a fait le chef du Macina ? » Monzon Diarra raconta les mauvais traitements que Silamakan avait infligés à ses émissaires et ajouta : « Je veux que vous m'amenez vivants tous les habitants du Macina, je ne veux pas qu'un seul d'entre eux soit égratigné par la moindre blessure. »

Quatre cent mille hommes envahirent le Macina. Ils rencontrèrent l'armée ennemie à Ténenkou. Silamakan marchait à la tête des Peulhs, monté sur « Parcelle d'Or ». En le voyant, sous le pouvoir de son fétiche, les Bambaras de Ségou prirent peur. Ce fut la débandade. Les chevaux se cabraient, lançaient des ruades et vidaient leurs cavaliers qui s'écrasaient les uns contre les autres en se donnant des coups de lance. Il y eut beaucoup de morts, beaucoup de blessés, sans que l'armée du Macina fût entrée en action. Les survivants, dans une panique indescriptible, reprirent le chemin de Ségou.

Monzon apprit la défaite de son armée avec un étonnement qui lui ôta l'usage de son esprit pendant une journée. A la question mille fois répétée : « Pourquoi

avez-vous fui sans qu'on vous ait attaqués ? » aucun rescapé n'avait répondu de manière satisfaisante. « Nous ne savons pas très bien, disaient-ils, nous avons eu peur à la vue de Silamakan, comme si nous avions aperçu au-dessus de nos têtes un reptile démesuré se contorsionner et nous menacer. »

Monzon Diarra, encore surnommé le « féticheur », fit appel à ses magiciens. Le plus savant d'entre eux, après des travaux compliqués, dit au monarque : « Si vous voulez vaincre Silamakan, il faut un pou gorgé de son sang. Ce pou entrera dans la préparation du poison de la flèche qui tuera infailliblement le héros ; cette arme sera lancée par un adolescent non circoncis. »

Le roi de Ségou choisit parmi ses hommes un griot qui eut mission de faire visite à Silamakan, de chanter sa gloire et de n'accepter en échange qu'un vieux vêtement.

Silamakan donna le boubou que lui demanda l'étranger en pensant qu'il n'avait jamais rencontré homme plus singulier que celui-là.

Le griot apporta à Monzon le vêtement où l'on trouva un pou magnifique qui servit à la préparation de la flèche fatale.

Le roi de Ségou entreprit une deuxième expédition.

La rencontre des armées se fit, cette fois, à Toguelmino près de Kamaka. L'enfant non circoncis, qui devait tirer sur Silamakan, était parti tout seul, en éclaireur, et s'était posté sur un grand tamarinier qui, au sortir de Toguelmino, étendait ses bras au-dessus du chemin.

Silamakan, à la tête des guerriers du Macina, en passant sous cet arbre, fut pris de l'irrésistible désir de s'étirer, ce qu'il fit en empoignant une branche du tamarinier. A cet instant, l'enfant caché dans le feuillage lui décocha la flèche entre le cou et la clavicule. Silamakan eut la force de transpercer son assassin d'un coup de lance mais bientôt il s'affaissa en une masse inerte sur son cheval qui rebroussa chemin et courut vers le village en poussant des hennissements d'inquiétude... Ce jour-là, de Toguelmino jusqu'à Toguéré-Koumbé ce fut un grand deuil. Silamakan, le héros qui n'avait jamais brisé l'espoir des griots, celui dont la vaillance avait fait le tour du Macina, Silamakan Dicko n'était plus.

On l'enterra à Toguelmino, escorté des larmes du Macina. Ce fut un grand spectacle. Le Niger s'étalait à perte de vue, peuplé de nénuphars aux fleurs roses et bleues à travers lesquels mille et mille pirogues entrecroisaient lentement leurs sillages retentissants du même chant d'adieu :

A tâni boulô hôré, do bal n'gagnâri
Silamakan ressemble au tantale vers le désert
et à l'outarde dans la vallée du Niger.
Hamaciré Diamangourôri dâgni

Hamaciré fils d'Abdou a vécu !
Poulo houli gnégno ouali Toguelmino !
Il a préféré la mort à la honte, à Toguelmino !

Le pélican, le héron, la sarcelle et des milliers d'autres oiseaux, intrigués par cette animation des rives du Niger, tournoyaient en essaims serrés par-dessus les pirogues et mêlaient leur chœur au chant d'adieu qui se répercutait de toguéré en toguéré¹²⁸.

Et maintenant :

Séparez-vous tous, princes et chevaliers,
Répandez-vous tous sur toute la terre,
Et devenez des héros pareils à Silamakan¹²⁹.

KAYES (Soudan Français),
1938-1939.

Notes

1

Maïssa Tenda est un ancien « damel », c'est-à-dire un ancien Roi de la province sénégalaise du Cayor. Son règne est resté célèbre par les réjouissances et les fêtes somptueuses qu'il donnait.

2

Ma soeur : expression affectueuse que l'on emploie pour parler même à des jeunes filles avec qui l'on n'a aucun lien de parenté.

3

En résumé, un « samba linguère » est un Noble dans le sens que ce mot avait en France avant 1789, car il y a eu au Sénégal, une aristocratie, avant l'arrivée des Français.

4

Saloum : Province sénégalaise.

5

Khalam-Kat : Guitariste.

6

Dibi : Mousquet indigène d'autrefois.

7

Dieuré ! : Exclamation équivalant à peu près à Bravo !

8

Diali : le guitariste.

9

Damel : titre que portaient les empereurs de la province sénégalaise du « Cayor ».

10

Guère : Notre « Seigneur » titre de noblesse.

11

Khalam : guitare sénégalaise à plusieurs cordes.

12

Diali : guitariste.

13

Tabaski : fête où l'on doit sacrifier un mouton.

14

N.dar : nom indigène de Saint-Louis.

15

Djouma : mot arabe passé dans le volof — mosquée pour la réunion du vendredi et des grands jours de fêtes religieuses.

16

Dieu est le plus grand ! Dieu est le plus grand ! (sous-entendu de tout ce qui existe).

17

Que la paix soit sur vous.

18

Dévenunati : littéralement : à une nouvelle année !

19

Soda : diminutif de Marième.

20

Galam : province sénégalaise où le fleuve Falémé roule des paillettes d'or — or de Galam : or très apprécié au Sénégal.

21

« On deundd » tam-tam d'accompagnement ; sorte de grosse caisse.

22

Lodo : quartier nord.

23

Sindonné : quartier sud.

24

n deundd : tam-tam d'accompagnement

25

Touli : accompagnement.

26

Oncle : expression affectueuse qu'emploient les femmes pour désigner leurs maris ou leurs amis.

27

Soda : diminutif câlin de Marième.

28

Damel : titre des anciens empereurs de la province sénégalaise du Cayor.

29

Khalam : guitare sénégalaise.

30

Ya di sa ma nafsou ! : Tu es mon âme !

31

Djiguène diou ndav sopal té boul volou C'est sentence de Cotchie Barma, le plus célèbre des Sages sénégalais.

32

Serigne : marabout.

33

(Mord-il ? ne mord-il pas ? Abstiens-toi !)

34

« N' Dièle » accessoire de toilette indigène qui se porte autour du cou.

35

« Navlés » : ceux qui sont du même rang social que toi.

36

« *Makhetoumé* » : sorte de portefeuille vermeil soutenu par un cordon de cuir.

37

S'il plaît à Dieu.

38

« Verack » : plante dont lei bois sert à faire des cure-dents.

39

« M'bouraké » : couscous séché, puis pilé avec du sucre et des cacahuètes grillées. Le tout se conserve ainsi beaucoup plus longtemps que le couscous ordinaire.

40

D.S.L. : abréviation de Dakar-Saint Louis. (Nom d'une ligne de chemin de fer).

41

Hilaire : instrument aratoire employé par les indigènes pour arracher les herbes, du nom de l'inventeur M. Hilaire.

42

M'Bayar : nom donné à une race de chevaux, de taille moyenne ; on les rencontre surtout dans la province sénégalaise du même nom, située dans le Baol.

43

Bassi : couscous à sauce faite de pistaches grillées.

44

Formule pour dire qu'on va faire un conte.

45

Formule de réponse à l'auditoire.

46

Il était une fois.

47

Cela avait lieu jadis.

48

Bouki : loup en volof, en réalité l'hyène.

49

Chacal, Chacal !

50

Wakhetane — « conversation », en langue sénégalaise, du verbe Vakhe, qui signifie parler.

51

Banes : terme de snobisme pour désigner les belles femmes.

52

Thiévely ; tissu de coton teint en bleu sombre, à l'indigo.

53

Diéré : perruque de femme.

54

Soumpe : arbre épineux à bois très tendre du Sénégal.

55

« Thiaga » — femme divorcée ou veuve. — Mot employé aussi au sens péjoratif, pour désigner une femme légère.

56

Kalamkat : guitariste.

57

Damié : étoffe à carreaux en couleurs, importées d'Europe.

58

N'diques : personnes qui accompagnent un amoureux chez son amie.

59

Damel : titre des anciens rois du Cayor (province sénégalaise).

60

M'beurr : Lutteur.

61

Sabar : tam-tam du chef d'orchestre, plus sonore que les autres et plus mélodieux.

62

Diali = guitariste.

63

Du fait même que Karim fréquentait Aminata, il était tenu de lui donner régulièrement une certaine somme d'argent, à la fin du mois.

64

Proverbe sénégalais, dont le sens est : « Il faut faire comme tout le monde ». Mot pour mot, cela veut dire : « Dans un pays où l'on danse sur un seul pied, le passant doit danser sur un seul pied ».

65

Une *civilisation métisse* : l'apport africain consiste en nos matières premières de toutes sortes pour la consommation et l'industrie européenne ; dans le domaine de l'art notre sculpture « transparente » qui est à la base du « cubisme » en peinture et en sculpture ; notre musique syncopée dont les rumbas et les swings font danser le monde entier et sont la source d'une nouvelle inspiration musicale ; enfin le sacrifice de nos soldats qui ont versé leur sang partout avec une magnifique abnégation pour la sauvegarde de la Civilisation et de la liberté des hommes.

66

Goumbé : Danse indigène. Son rythme s'apparente à celui de la ramba.

67

Proverbe signifiant mot pour mot : « Le monde n'est pas du couscous, mais il faut y mettre du lalo » ; autrement dit : « Dans la vie, il faut de la diplomatie ».

68

Toubab : européen en wolof.

69

Dieu est le plus grand ! Dieu est le plus grand ! Et la prière est préférable au sommeil !

70

Mourite : adepte d'une secte islamique appelée « Mouridisme ».

71

Talibé : adepte.

72

Tiedo : Nom que l'on donnait aux soldats de l'armée des Damels ou Empereur du Cayor.

73

Tabala : Tambour.

74

Lambaye : ancienne capitale du Baol (province sénégalaise). N'Der : ancienne capitale du Oualo (province sénégalaise).

75

Natanguiste : Noceur... Tenne de snobisme.

76

Fête des Fanaux : Noël.

77

Di na dieul vègue gui ! Je prendrai le fer (Le chemin de fer).

78

Dekhe N'Ga ! Tu es un fleuve !

79

Natanguiste : noceur (terme de snobisme), fêtard.

80

Ndeundd : grand tam-tam d'accompagnement.

81

Sabar : tam-tam principal, plus sonore et plus vibrant que le tam-tam

d'accompagnement.

82

Sindoné : Quartier Sud.

83

Lodo : Quartier Nord.

84

Al Khayeri : Le meilleur en arabe, c'est-à-dire que l'union était bonne selon la loi musulmane.

85

« Notre Fille a fait son devoir ! (est vierge, sous-entendu). « Marième, ma maîtresse, a fait son devoir ».

86

Damel : empereur.

87

Assicot : tambourin.

88

Je remercie ici mon ami Mamby Sidibé, érudit soudanais, des documents qu'il m'a communiqués et qui m'ont servi à écrire la plupart de ces légendes.

89

Bentia : Sur le fleuve Niger, au sud d'Ansongo.

90

Tara : Sommier fait de tiges de bois réunies à la cordelette d'écorce.

91

D'où la richesse en or de cette région mandingue.

92

D'où la richesse en or de cette région du Sénégal.

93

Amen, amen, par la grâce de Dieu ! Voici ce que dit dans sa gâcida

Mohammadou Aliou Tyam de ce fanatisme : les talibés faisaient des serments de ce genre à Omar : « Le jour où tu auras attaqué Yélimané, deux alternatives ne manqueront pas, ou bien nous l'aurons conquis rapidement, tu entreras, tu mettras pied à terre, ou bien nous aurons conquis celles aux grands yeux, vers elles nous nous dirigerons (celles aux grands yeux sont les houris de l'Eden).

94

Ham Bodédio fut un « Pérédio », c'est-à-dire un émigré du groupe nomade des Sidibés, qui se fit remarquer par sa bravoure dans la région actuelle du Kounary, où s'était fixé son clan.

95

Entré à Ségou parmi les Bambaras, Ham Bodédio se moquait de ceux-ci en ne parlant que la langue peulhe. Et à Kounari il ne parlait que le bambara disant qu'il ne comprenait pas la langue de ses congénères.

96

Ouroubé : Cercle actuel de Mopti.

97

Diawando : Homme de la caste africaine du même nom.

98

Forteresse en terre glaise.

99

Tàra en langue bambara : il est parti (sous-entendu : « il va en guerre »).

100

Voir notes historiques à la fin du récit.

101

Sâm : Jérusalem.

102

Le conteur est le Diali Ahmed Sako, guitariste éminent du Diomboukou (Cercle de Kayes).

103

Le roi Guimba ; Gumba Sakho, chef du Dyalenkadougou sur le territoire de qui

se trouve Dinguiraye.

104

Il attaqua en 1857 le fort de Médine défendu par Paul Holle et fut repoussé.

105

Voici la prière du salatoul-fatya ou « prière de la clef ouvrante » qui se dit à la prière du fadjiri (matin) asri (après-midi) et ma kheribi (crépuscule) :

Alahouma Sali ala sayidina Mohamedine

Al fâtihi houkhelikha

Val khâtimi lima sabakha

Nâsiril hakhi bilkakhi

Val adi ila sirâtikhal

Moustakhême

Va ala alihy akhe khadri,

Val moukhdarîl azême !

Prière de la clé ouvrante

O Dieu répands tes grâces et accorde le Salut à notre Seigneur Mohamed qui a ouvert ce qui était fermé et clos ce qui a précédé ; qui a fait triompher la vérité par la Vérité ainsi qu'à sa famille suivant son mérite et la mesure immense qui lui est due.

Cette prière est suivie, après la Prière du Crépuscule du « djavaratoul Kamâle » : (*La perle de la perfection*).

106

Maison de Dieu : une mosquée.

107

Tata : forteresse en torchis

108

Il s'agit de conversions à l'Islam.

109

Empire spirituel qui existe de nos jours encore.

110

Peulh du Macina.

111

Jusqu'à l'arrivée des Français. i

112

Conte extrait de « Mirages de Paris », roman du même auteur. Même éditeur.

113

Névalane : le « Somnolent ».

114

Cayor : Province sénégalaise, le souverain prenait le titre de damel ; l'une des principales villes est la ville de Tivavouane.

115

Baol : Province sénégalaise à côté de la précédente ; le souverain prenait le titre de tègne, l'une des villes principales est la ville actuelle de Diourbel.

116

Ouolof : Sénégalais.

117

Diobasse : Province sénégalaise habitée par les Nones, variétés de Sérères. (Cercle de Thies).

118

Le Diarigne M'Boul et le Diarafe Baol.

119

Diambour : Ni esclave, ni noble : bourgeois.

120

Tama : Petit tam-tam d'accompagnement, à son clair et léger.

121

Nones : Habitants du pays Diobasse.

122

Tékrou : Fouta Sénégalais comprend les villes actuelles de Podor et Matam.

123

Ceci est contraire aux habitudes du lion qui ne mange que de la chair fraîche

124

N'Gomar : Fête de la circoncision.

125

Khamaré : Plante à racine odorante et suave.

126

Chant soudanais (A. LABRIOLA : *Le crépuscule de la civilisation*) (d'après L. FROBÉNIUS).

127

Mesure : contenu d'une petitealebasse servant d'unité de volume.

128

Toguérés : Ilots disséminés sur le parcours du Niger, dans la région du Macina.

129

La prophétie du conteur africain s'est réalisée puisque aussi bien les Africains se sont distingués à la guerre, sur les cinq continents et sur les champs de bataille de la liberté et de la civilisation. Ils n'ont pas failli à leur idéal historique de défenseurs du beau, du juste et du bien.

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Nouvelles Editions Latines, 1948.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782307201205) le 27 octobre 2020.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

